

G comme Gibier

Sue Grafton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SUE GRAFTON

G comme
Gibier

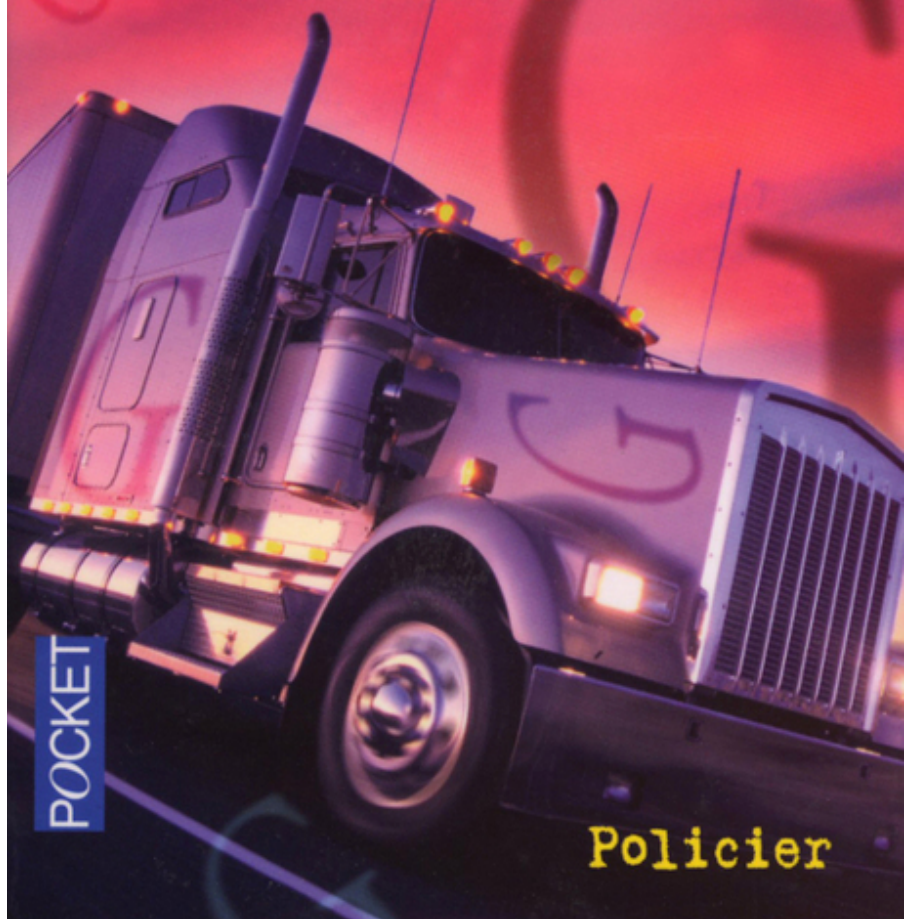


SUE GRAFTON

G comme
Gibier

POCKET

Policier



Sue Grafton

" G "

Comme Gibier

Titre original :

« G » Is for Gumshoe

Traduit par Joëlle Girardin

Il s'est passé trois choses ce fameux 5 mai, qui se trouve être de plus le jour de mon anniversaire (33 ans, et j'ai bien cru que les douze mois pendant lesquels j'en ai eu 32 n'en finiraient jamais). Voilà donc ce qui m'arriva ce jour-là :

- J'ai pu réemménager dans mon appartement entièrement rénové.
- Une certaine Mrs. Clyde Gersh m'a engagée pour retrouver sa mère, quelque part dans le désert de Mojave.
- J'ai grimpé presque en tête de la liste des personnes à abattre de Tyrone Patty.

Je vous relate ces faits, non par ordre d'importance, mais dans celui qui devrait me permettre de m'expliquer clairement.

Pour votre information, je m'appelle Kinsey Millhone. Je suis détective privé, je possède une licence délivrée par l'État de Californie, j'ai 33 ans depuis aujourd'hui et je pèse 59 kilos pour 1,68 mètre. J'ai des cheveux plutôt foncés, épais et raides. J'aime bien les coiffures courtes, mais depuis quelque temps je laisse pousser mes cheveux, juste pour voir de quoi j'aurai l'air. D'habitude, je taille ma tignasse moi-même toutes les six semaines avec des ciseaux à ongles, parce que je n'aime pas l'idée de gaspiller 28 dollars chez un coiffeur. J'ai les yeux noisette et un nez qui, malgré deux fractures, fonctionne encore très bien.

Depuis le Nouvel An, je vis chez mon propriétaire, Henry Pitts, un vieux monsieur de 82 ans à qui j'ai loué pendant deux ans un garage transformé en studio. Ça n'était pas un endroit classique... mais vraiment très fonctionnel. Jusqu'au jour où il a été soufflé par une bombe. Henry m'a alors proposé de m'installer dans sa petite chambre d'amis pendant qu'on rebâtissait chez moi.

Il existe apparemment une loi de la nature selon laquelle les travaux

de construction coûtent systématiquement deux fois plus cher et prennent quatre fois plus de temps que ce qui était prévu à l'origine. Voilà pourquoi l'inauguration de mon nouveau home n'aura lieu qu'aujourd'hui, après cinq mois d'un labeur intensif. A vrai dire, j'appréhendais un peu ce jour parce que je n'étais pas bien sûre d'apprécier à leur juste valeur les talents d'architecte et de décorateur d'intérieur de Henry. Lui, en tout cas, discret au possible sur la question pendant tout ce temps-là, était en fait très fier de lui. Et si j'étais incapable de cacher ma déception? Je suis une menteuse-née, mais pas douée pour un sou quant il s'agit de cacher mes sentiments. Et puis, je me le suis répété bien des fois, la maison appartenait à Henry, et il pouvait en faire ce que bon lui semblait. Pour 200 dollars par mois, je n'allais tout de même pas me plaindre, non?

Ce jeudi matin, je me réveillai à 6 heures, roulai hors de mon lit et enfilai ma tenue de jogging. Je me brossai les dents, m'aspergeai le visage d'eau froide, esquissai quelques mouvements de gym, puis sortis par la porte de derrière. En mai et juin, Santa Teresa est plongée dans une espèce de brouillard blanchâtre qui fait ressembler le paysage à un écran de télé après la fin des émissions.

C'était une aube spectaculaire, avec des nuages joufflus gris sombre soulignés de longues traînées roses. La marée était basse, et la plage semblait s'étirer jusqu'à la ligne d'horizon, miroir argenté dans lequel se reflétait le ciel. L'air était délicieusement doux et saturé d'une odeur d'eucalyptus et d'herbe fraîchement coupée. J'avalai cinq kilomètres et me retrouvai chez moi une demi-heure plus tard à peine, juste au moment où Henry entonnait : « Happy birthday to youuuuu ! » en sortant du four des petits pains à la cannelle tout frais. Les aubades ne me font pas trop craquer, mais Henry chantait tellement faux que je ne pus m'empêcher de rire. Je pris une douche, enfilai un jean, un T-shirt et mes tennis, puis Henry me tendit un écriin enrubanné qui renfermait la clé flambant neuve de mon appartement. Il avait l'air d'un gosse, son beau visage mince et bronzé plissé de sourires timides et ses yeux très bleus pétillant d'une excitation à peine contenue. En procession solennelle, même si nous n'étions que deux, nous sortîmes par la porte de son arrière-cuisine et traversâmes le patio dallé pour nous diriger vers l'entrée de mon studio.

L'extérieur, je le connaissais déjà - deux étages de stuc crème aux angles arrondis, le tout dans un style vaguement Art déco. De nouvelles fenêtres avaient été percées, et Henry s'était lui-même chargé de réaménager le jardin. Pour tout vous avouer, l'extérieur ne

payait pas de mine, ce qui faisait parfaitement mon affaire. J'avais longtemps redouté que Henry ne se lance dans une décoration beaucoup trop sophistiquée pour mon goût.

Il faisait délibérément durer le suspense en m'expliquant par le menu ses démêlés avec l'architecte, les contremaîtres et Dieu sait qui d'autre. Moi, je n'avais qu'une envie : en finir au plus vite. Enfin, il m'autorisa à introduire la clé dans la serrure. Je ne sais même plus à quoi je m'attendais, j'avais essayé de ne pas trop y penser, mais ce que je vis me laissa baba.

On aurait dit l'intérieur d'un bateau. Les murs étaient lambrissés de teck et de chêne, avec des espaces de rangement dans tous les coins. La kitchenette, qui occupait le même volume que l'ancienne, avait maintenant des allures de coquerie de yacht. Le réfrigérateur, surmonté de plaques électriques, était aussi minuscule qu'avant, mais on lui avait adjoint un four à micro-ondes et un vide-ordures. Dans un renforcement entre la cuisine et la salle de bains, on avait réussi à caser une machine à laver-sèche-linge.

De l'autre côté de la pièce, un canapé avait été encastré dans la saillie d'une fenêtre, flanqué de part et d'autre de deux fauteuils tendus de tissu bleu roi. En un tournemain, Henry me montra comment le transformer en lit d'appoint. Une mezzanine avançait maintenant au-dessus de ce coin salon, accessible par un étroit escalier en spirale qui occupait l'espace de mon ancien placard à balais. Avant, je dormais sur le canapé, que j'avais le plus souvent la flemme de déplier. Et voilà maintenant que j'étais pourvue d'une vraie chambre à coucher.

Je montai les marches, en écarquillant les yeux vers le lit à deux places dont le socle était percé de tiroirs. Mais le plus étonnant était le plafond : une immense verrière avec un auvent bleu et blanc. Les fenêtres donnaient sur l'océan d'un côté, les montagnes de l'autre. Le mur du fond était entièrement consacré aux éléments de rangement, avec placards, penderies et tiroirs à gogo.

Je redescendis pour jeter un coup d'œil à la petite salle de bains. La fenêtre était juste au niveau de la baignoire, et sur son rebord de bois s'alignaient des plantes vertes. J'allais pouvoir mariner au milieu de la verdure avec vue imprenable sur l'océan. Les serviettes étaient du même bleu roi que la moquette. Même les savonnettes étaient bleues, disposées dans une coupe de porcelaine blanche sur le bord du lavabo en cuivre.

Une fois mon inspection des lieux terminée, je me tournai vers Henry, incapable de proférer un son, phénomène si rare qu'il éclata de rire,

ravi d'avoir produit un tel effet. La larme à l'œil, j'appuyai mon front contre sa poitrine tandis qu'il me tapotait maladroitement les cheveux. Où trouver un ami aussi merveilleux ?

Peu de temps après, il me laissa seule. J'ouvris tous les tiroirs, tous les placards, m'enivrant de l'odeur du bois et du bruissement du vent dans les arbres. Déménager mes affaires ne me prit qu'un quart d'heure. L'essentiel de ce que je possédais avait été détruit par l'explosion. Mon unique robe avait cependant survécu, mon blouson préféré et la fougère que m'avait offerte Henry pour Noël aussi. Tout le reste s'était volatilisé. Avec une partie de l'argent de l'assurance, je m'étais acheté quelques bricoles -des jeans et des pulls. Le plus gros, je l'avais investi sur le marché boursier, où il fructifie allègrement.

A 8 h 45, je refermai la porte à clé et allai faire un saut chez Henry, où je réussis à balbutier quelques remerciements supplémentaires. Il me fit gentiment taire d'un geste négligent de la main. Puis je filai au bureau, à dix minutes de voiture. Je serais volontiers restée à tourner en rond chez moi, comme un capitaine au long cours se préparant à embarquer pour quelque fabuleux voyage, mais j'avais des factures à payer et des coups de fil à passer.

J'expédiai la paperasserie en vitesse, me limitant au plus urgent. Le dernier nom sur ma liste d'appels téléphoniques était celui d'une certaine Mrs. Clyde Gersh, qui avait laissé un message sur mon répondeur tard la veille au soir en me demandant de la rappeler à l'occasion. La sonnerie retentit deux fois, et une femme décrocha à l'autre bout du fil.

- Mrs. Gersh?

- Oui.

Il y avait dans sa voix une note de méfiance, un peu comme si elle me soupçonnait de vouloir lui caser une encyclopédie en vingt-quatre volumes.

- Kinsey Millhone, dis-je. Vous avez laissé un message sur mon répondeur.

Après un petit moment de flottement, elle sembla se rappeler qui j'étais.

- Ah oui, Mrs. Millhone. Je suis heureuse que vous m'ayez rappelée si rapidement. Il y a une chose dont j'aimerais discuter avec vous, mais

je ne conduis pas et je préférerais ne pas quitter la maison. Auriez-vous par hasard la possibilité de passer me voir aujourd'hui?

- Bien sûr, dis-je.

Elle me donna son adresse et, comme je n'avais rien d'autre au programme, j'ajoutai que je serais chez elle dans moins d'une heure. A première vue, l'affaire ne semblait pas particulièrement urgente, mais quand même, le boulot c'est le boulot.

Elle habitait un quartier résidentiel assez ancien du centre-ville, non loin de mon bureau. De la rue, la maison était presque invisible, dissimulée derrière un fouillis d'arbustes et de haies. Je me garai devant et poussai une grille grinçante. Puis je gravis les quelques marches de bois fraîchement repeintes en gris pâle en me disant que la façade aurait eu elle aussi besoin d'un bon coup de badigeon. Pour le reste, c'était une maison sans prétention, aux dimensions confortables, telle qu'on en construisait dans les années vingt pour la classe moyenne.

Une Noire obèse, sanglée dans un uniforme jaune canari à col blanc, me fit entrer.

- Mrs. Gersh est là-haut, dit-elle, et d'indiquer du pouce un escalier juste derrière elle.

Elle s'éloigna d'un pas pesant, me faisant apparemment confiance pour ne pas barboter, dès qu'elle aurait le dos tourné, l'un des bibelots en verre soufflé disposés sur le guéridon à droite de l'entrée.

Au passage, j'eus l'occasion de jeter un coup d'œil au séjour : une large cheminée de briques peintes flanquée de deux bibliothèques à portes vitrées, de gros fauteuils capitonnés de velours grenat, des murs crème. Il régnait dans cette maison, avec le fumet de chou et de curry, un silence de mort.

Je montai au premier. Une seule porte était ouverte. Je m'approchai presque sur la pointe des pieds. Mrs. Gersh était allongée sur une méridienne, les jambes recouvertes d'un plaid. Elle avait les yeux fermés et sur les genoux un roman de Judith Krantz posé à l'envers. Sur les murs se mouvaient doucement les vagues ombres des branches d'un saule.

Mrs. Gersh, maigre comme un clou, avait le teint plombé des grands

malades. Elle me fit irrésistiblement penser à ces femmes qui, il y a cent ans, passaient de longues années en sanatorium avec des symptômes bizarres, dérivés d'un état d'anxiété ou de désespoir, consommation excessive de laudanum ou aversion pour les choses du sexe. Elle avait les cheveux platine, décolorés et clairsemés. Un trait de rouge écarlate définissait le contour de ses lèvres et ses ongles courts étaient peints de la même couleur. Ses sourcils épilés à la Jean Harlow lui donnaient un air vaguement étonné. Contre sa peau si pâle, ses faux cils avaient l'air de points de suture. Je lui aurais donné dans les 50 ans, mais elle était peut-être plus jeune. Elle avait la poitrine affaissée, les seins aussi plats que des crêpes. Elle portait un chemisier de soie verte, un pantalon de gabardine gris pâle qui avait dû coûter son prix et des mules en satin.

- Mrs. Gersh?

Elle sursauta et ouvrit des yeux d'un bleu délavé. L'espace d'un instant, elle sembla complètement désorientée, puis se ressaisit.

- Vous devez être Kinsey, murmura-t-elle. Je suis Irene Gersh.

Elle leva la main gauche et serra brièvement la mienne. Ses doigts étaient noueux et froids.

- Désolée de vous avoir fait peur.

- Ne vous inquiétez pas. Je suis un paquet de nerfs. Je vous en prie, prenez un siège. Je dors très mal la nuit, alors je somnole quand je le peux.

Je pris une chaise dans un coin de la pièce, l'approchai de la méridienne et m'assis.

- J'espère que Jermaine aura la bonne idée de nous apporter du thé, mais je n'y compte pas trop, dit-elle tout en m'étudiant avec intérêt. Vous êtes plus jeune que je ne le pensais.

- Plus tellement jeune, dis-je. C'est mon anniversaire aujourd'hui. J'ai 33 ans.

- Oh, alors bon anniversaire. J'espère ne pas vous avoir dérangée en pleine fête.

- Pas du tout.

- J'ai moi-même 47 ans, dit-elle avec un pauvre sourire. Je sais que j'ai l'air d'une vieille sorcière, mais je suis encore relativement jeune... pour la Californie.

- Avez-vous été malade?

- Disons que... j'ai eu des problèmes. Mon mari et moi sommes arrivés à Santa Teresa il y a trois ans. Nous venions de Palm Springs. Cette maison était celle de ses parents. A la mort de son père, Clyde s'est occupé de sa mère. Elle est morte il y a deux mois.

Je marmonnai quelque chose que j'espérais être de circonstance.

- Le fait est que rien ne nous obligeait à venir nous installer ici, mais Clyde a insisté. Malgré mes objections. Il a passé toute son enfance à Santa Teresa et était bien décidé à y revenir.

- J'imagine que vous n'étiez pas très enthousiaste.

Elle me jeta un bref coup d'œil.

- Je ne me plais pas à Santa Teresa. Je ne m'y suis jamais plu. Avant, nous y venions en visite, environ deux fois par an. Je déteste la mer. Et cette ville m'a toujours oppressée; je lui trouve une atmosphère sinistre. Tout le monde s'extasie sur sa beauté. Je n'aime pas l'autosatisfaction des gens d'ici et tout ce vert me donne la nausée. Je suis née dans le désert, j'y ai grandi. Le désert, c'est mon milieu naturel. Depuis que nous sommes arrivés ici, ma santé a commencé à se détériorer, même si les médecins ne semblent pas me trouver quoi que ce soit d'anormal. Clyde, bien sûr, se porte comme un charme. Il pense certainement que c'est une forme de bouderie de ma part, mais ce n'est pas le cas. Je suis terrifiée. Chaque matin, je me réveille la peur au ventre. Parfois, j'ai l'impression d'être traversée par des décharges électriques, ou qu'un poids insupportable me pèse sur la poitrine.

- Des crises d'angoisse?

- Les médecins les appellent ainsi.

Je marmonnai un vague lieu commun en ignorant où cela allait me mener. Irene Gersh sembla lire dans mes pensées.

- Que pensez-vous des Slabs? demanda-t-elle tout à trac.

- Les Slabs?

- Je vois que ce mot-là ne vous dit rien. Pas étonnant. Les Slabs se trouvent dans le désert de Mojave, à l'est du lac Salton. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il y avait là-bas une base de Marines, Camp Dunlap. Elle a disparu aujourd'hui. Il ne reste plus que les fondations en béton des baraquements, appelés maintenant les Slabs. Des milliers de gens venus du nord émigrent vers les Slabs en hiver. On les appelle les oiseaux des neiges parce qu'ils fuient les rudes hivers du nord. C'est là-bas que j'ai été élevée. Autant que je sache, ma mère y vit toujours. Les conditions de vie y sont très rudimentaires... pas d'eau, pas de tout-à-l'égout, pas de services publics, mais on y vit pour trois fois rien. Les oiseaux des neiges mènent une existence de bohémiens, certains dans des caravanes de luxe, d'autres dans des cabanes de planches. Au printemps, la plupart d'entre eux repartent vers le nord. Ma mère fait partie des rares résidents permanents, mais je suis sans nouvelles d'elle depuis des mois. Elle n'a pas le téléphone ni même de véritable adresse. Sa situation m'inquiète. Je voudrais que quelqu'un aille là-bas voir si elle va bien.

- Et avant, vous aviez souvent de ses nouvelles?

- Environ une fois par mois. Elle réussit toujours à trouver quelqu'un pour la conduire en ville et elle m'appelle d'un petit café de Niland. Parfois elle téléphone de Brawley ou de Westmorland, selon l'itinéraire du chauffeur qui l'emmène. Nous bavardons, elle fait quelques courses, puis cherche quelqu'un d'autre pour la ramener.

- A-t-elle des revenus? Une carte de sécurité sociale?

Mrs. Gersh hocha la tête.

- Juste les chèques que je lui envoie. Je ne pense pas qu'elle ait jamais été immatriculée à la sécurité sociale. A l'époque, elle nous faisait vivre en faisant des ménages, et on la payait en liquide. Aujourd'hui elle a 83 ans et, bien sûr, elle ne travaille plus.

- Comment le courrier lui parvient-il, si elle n'a pas vraiment d'adresse?

- Elle a une boîte postale. Du moins en avait-elle une.

- Et les chèques? A-t-elle encaissé les derniers?

- Je pense que non, puisqu'ils ne figurent pas sur mes relevés bancaires. C'est d'ailleurs à partir de ce moment-là que j'ai commencé à m'inquiéter. Elle a besoin de cet argent pour vivre.

- Quand avez-vous eu de ses nouvelles pour la dernière fois?

- A Noël. Je lui ai envoyé de l'argent et elle m'a appelée pour me remercier. A l'entendre, ça allait, mais pour tout vous avouer, elle ne m'a pas semblé si bien que cela. Elle a tendance à boire.

- Et ses voisins? Y a-t-il moyen de la contacter par leur intermédiaire? Elle hocha à nouveau la tête.

- Personne n'a le téléphone. Vous n'avez pas idée à quel point les conditions de vie sont primitives, là-bas. La seule commodité qu'on leur ait accordée, c'est un bus de ramassage scolaire, et encore, les gens de la ville font parfois des histoires à ce propos.

- Et la police locale? Aucun moyen de la joindre par ce canal-là?

- J'y répugne un peu. Ma mère est très jalouse de son indépendance, un peu excentrique même. Elle serait furieuse si j'alertais les autorités.

- Peut-être, mais six mois de silence, c'est long.

Ses joues rosirent légèrement.

- Je sais bien, mais j'étais persuadée quelle finirait par se manifester. Et, franchement, je ne voulais pas braver sa colère. Je vous préviens, c'est une vraie peste, surtout quand elle a un coup dans l'aile.

Je réfléchis à la situation, passant en revue les possibilités.

- Vous m'avez dit qu'elle n'avait pas d'adresse fixe. Alors comment puis-je la trouver?

Elle tendit la main vers un coffret à bijoux en cuir glissé sous la méridienne et en sortit une petite enveloppe et quelques photos au Polaroid.

- Sa dernière lettre. Et là, des clichés que j'ai pris au cours d'une visite. Voici la caravane dans laquelle elle vit. Je suis désolée de ne pas avoir de photos d'elle.

Je jetai un coup d'œil à la photo - une espèce de mobile home sans âge peint en bleu.

- Quand a-t-elle été prise?

- Il y a trois ans. Peu de temps avant que Clyde et moi ne venions nous installer ici. Je peux vous dessiner un plan pour vous permettre de trouver la caravane. Je suis sûre qu'elle est toujours là. Dès qu'un Slab squatte un morceau de terrain - même quelques mètres carrés de béton - il n'en bouge plus. Si vous saviez combien les gens peuvent se montrer possessifs pour quelques arpents de crasse et deux ou trois buissons rachitiques. A propos, elle s'appelle Agnes Grey.

- Vous n'avez vraiment aucune photo d'elle?

- Non, mais tout le monde la connaît. Si elle est toujours là-bas, vous n'aurez aucun mal à l'identifier.

- Et si je la retrouve, que dois-je faire ensuite?

- Une fois que vous m'aurez dit comment elle va, nous déciderons de la meilleure façon de procéder. Je dois vous dire que je vous ai choisie parce que vous êtes une femme. Ma mère n'aime pas les hommes. Elle n'est jamais très à l'aise avec des étrangers, mais avec les hommes c'est encore pire. Vous acceptez, alors?

- Je peux partir demain, si vous voulez.

- Très bien. J'espérais entendre cela. Au cas où maman me contacterait, j'aimerais pouvoir vous joindre en dehors des heures de bureau. Et si vous pouviez aussi me donner votre adresse...

Je griffonnai mon adresse et mon numéro de téléphone personnels sur une carte de visite.

- Je ne donne pas souvent ces renseignements, alors je vous en prie, soyez discrète, dis-je en la lui tendant.

- Bien sûr. Merci beaucoup.

Nous discutâmes ensuite des détails pratiques. J'avais apporté un contrat standard que nous remplîmes à la main. Elle me versa une avance de 500 dollars et me fit un plan grossier de la région des Slabs

où se trouvait la caravane de sa mère. Je n'avais pas travaillé sur une affaire de disparition depuis juin dernier et j'avais hâte de me mettre à l'œuvre. D'autant plus que ce serait sûrement un job tranquille. Pas mal, pour un cadeau d'anniversaire.

Je quittai la maison des Gersh à 12 h 15 et filai droit vers le McDonald's le plus proche où je m'offris un cadeau supplémentaire. Le hamburger le plus gros. Avec fromage.

A 13 heures, j'étais de retour chez moi, dans un état proche de la béatitude. J'avais un nouveau boulot, un appartement fantastique... Décidément, la vie était belle.

Le téléphone se mit à sonner alors que je tournais la clé dans la serrure. Je bondis pour ne pas me faire damer le pion par mon répondeur.

- Mrs. Millhone?

C'était une voix de femme que je fus incapable d'identifier. D'après le sifflement sur la ligne, elle appelait de loin.

- Oui.

- Ne quittez pas. Mr. Galishoff aimerait vous parler.

- Bien sûr, dis-je, pleine de curiosité.

Lee Galishoff était un attorney du service de l'assistance judiciaire de Carson City, dans le Nevada, avec lequel j'avais travaillé quatre ans auparavant. A l'époque, il essayait de retrouver la trace d'un type du nom de Tyrone Patty, suspecté de se cacher dans la région. Un certain Joe Quincy Jackson avait été arrêté et inculpé de vol à main armée et tentative de meurtre sur la personne d'un employé d'un débit de boissons. Jackson avait juré que c'était Tyrone Patty qui avait tiré. Galishoff avait voulu alors à tout prix mettre la main sur lui. Selon la rumeur, Patty s'était réfugié à Santa Teresa et comme la police locale était incapable de le repérer, Galishoff avait pris contact avec le détective du service d'assistance judiciaire de Santa Teresa, qui me l'avait envoyé. Il m'avait mise au courant de la situation puis m'avait envoyé un dossier sur Patty, avec sa photo en gros plan.

J'avais passé trois jours à compulser de la paperasserie - annuaires, certificats de mariage, jugements de divorce, actes de décès, comptes rendus d'audiences et même registres des infractions au code de la route. J'avais retrouvé sa piste en dénichant une contravention dont il

avait écopé une semaine plus tôt. Sur la citation figurait une adresse en ville - celle de l'un de ses amis, s'avéra-t-il - et c'était Patty lui-même qui avait répondu à mon coup de sonnette. Je m'étais fait passer pour une représentante en produits Avon et, heureusement pour moi, je n'étais pas tombée sur la maîtresse de maison. N'importe quelle femme aurait compris au premier coup d'œil que je ne connaissais rien aux cosmétiques. Patty, sans un mot, m'avait claqué la porte au nez. J'avais rendu compte à Galishoff, qui avait alors un témoin pouvant corroborer l'accusation de Jackson. Un mandat avait été lancé par le district attorney de Carson City, et deux jours plus tard Patty était arrêté et extradé. La dernière fois que j'avais entendu parler de lui, il venait d'être condamné et purgeait sa peine à la prison d'État de Carson City.

- Allô, Kinsey? Ici Lee Galishoff. J'espère que je ne tombe pas à un mauvais moment.

Il parlait tellement fort que je dus écarter le récepteur de mon oreille. Les voix sont trompeuses au téléphone. D'après sa façon de parler, je m'étais longtemps imaginé un sexagénaire déplumé, bedonnant, avec un triple menton. Jusqu'au jour où j'avais vu sa photo dans un journal de Las Vegas : un beau blond à la quarantaine sportive.

- Pas du tout, dis-je. Comment allez-vous?

- J'allais bien jusqu'à ce matin. Tyrone Patty est de retour à la prison du comté en attendant d'être jugé pour un triple meurtre.

- Qu'est-ce qui s'est encore passé?

- Un de ses copains et lui ont braqué un magasin de vins et spiritueux. Le vendeur et deux clients ont été abattus.

- Ah oui? Je n'en ai pas entendu parler.

- Oh, il n'y avait aucune raison que vous soyez au courant. Le problème, c'est que maintenant il nous en veut à mort. Nous avons gâché sa vie, etc. Enfin, vous connaissez la chanson. Quand il est sorti de prison, sa femme a demandé le divorce, ses enfants ont refusé de le voir et il n'a pas pu trouver de travail. Alors évidemment il s'est remis à faire des casses. Et bien sûr, tout ça, c'est de notre faute.

- Bien sûr. Et ensuite?

- Euh... oui... voilà le plus ennuyeux : il y a quelques semaines, il a contacté un codétenu pour un contrat dont nous ferions l'objet tous les

deux, plus le district attorney et le juge qui a prononcé la sentence.

Je pointai machinalement un doigt vers ma poitrine, tout en couinant dans le combiné :

- Nous, vous voulez dire vous et moi?

- Vous avez tout compris. Heureusement, le codétenu en question était un indic et il est venu nous trouver aussitôt. Le district attorney a mis sur le coup quelques flics en civil qui se feront passer pour des tueurs à gages en quête de boulot. Je viens d'écouter un enregistrement à vous donner la chair de poule.

- C'est à ce point-là?

- Encore pire. Cet enregistrement ne nous a pas permis de savoir à qui d'autre il a parlé de son projet. Il est fort possible qu'il ait pris contact avec d'autres personnes susceptibles de prendre des dispositions dont nous ne savons rien. Nous avons mis la presse au courant. Si l'affaire s'ébruite, ses hommes trouveront peut-être le coup trop risqué. Le juge Jarvison et moi sommes sous haute protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre et vous feriez bien de contacter la police de Santa Teresa pour demander qu'on vous protège, vous aussi.

- Seigneur, Lee! Vous ne croyez tout de même pas qu'ils feront un effort pareil, surtout si la menace vient de l'extérieur de l'État... Ils n'ont ni les effectifs ni les budgets pour ça.

- Vous savez, Kinsey, notre situation ici n'est pas très différente. Les services du shériff ne pourront pas nous couvrir très longtemps... quatre ou cinq jours au maximum. Après, nous verrons. Entretemps, vous devriez peut-être penser à engager quelqu'un à votre propre compte. Temporairement, du moins.

- Un garde du corps?

- Disons un spécialiste des problèmes de sécurité.

J'hésitai avant de répondre.

- Il faut que je réfléchisse. Je ne voudrais pas paraître mesquine, mais ça va me coûter une fortune. Pensez-vous sérieusement que de telles mesures soient justifiées?

- Disons qu'à votre place je ne prendrais pas ce genre de risque. Ce type a déjà lancé six contrats. Aucun échec.

- Oh!

- Comme vous dites. Mais le côté franchement insultant de cette affaire, c'est qu'il est loin d'offrir un pont d'or. 5 000 dollars pour nous quatre. Ce qui ne fait même pas 1 500 dollars par tête de pipe.

Il riait, mais je ne crois pas que la situation l'amusait tellement.

- Je n'arrive pas à me persuader de la réalité de cette menace, dis-je d'une voix hésitante.

Quand une mauvaise nouvelle vous tombe dessus, il faut toujours un certain temps au cerveau pour simplement assimiler les faits.

Galishoff reprit, cette fois sans rire.

- Si vous vous décidez, je connais quelqu'un ici. Un détective privé très expérimenté dans les problèmes de sécurité. Pour le moment il a un passage à vide, mais je sais qu'il est remarquable.

- Exactement ce qu'il me faut, un type qui en a ras le bol de son boulot.

Il se remit à rire.

- Cela ne doit pas vous dissuader. Ce type est épatant. Il a vécu en Californie il y a des années et il adore cette région. Il sera peut-être content de changer de décor.

- Je suppose qu'il est disponible?

- Pour autant que je sache, oui. Nous nous sommes vus il y a moins d'une semaine. Il s'appelle Robert Dietz.

Je sursautai.

- Dietz? Je le connais. Je l'ai eu au téléphone il y a environ un an, alors que je travaillais sur une affaire.

- Vous avez toujours son numéro?

- Il doit être quelque part, mais si vous l'avez sous les yeux...

Il me le donna et je le griffonnai sur mon bloc. Je n'avais eu affaire à cet homme qu'une fois, mais il m'avait semblé sérieux et compétent. Et il ne m'avait pas demandé un sou. Honnêtement, je pouvais bien lui rendre service à mon tour. J'entendis un bourdonnement à l'autre

bout du fil.

- Ne quittez pas, dit Galishoff.

Un cliquetis, un silence, puis un autre cliquetis.

- Désolé, reprit-il. On m'appelle sur une autre ligne. Tenez-moi au courant de ce que vous aurez décidé.

- Je n'y manquerai pas. Et merci. Ouvrez l'œil.

- Vous aussi, dit-il avant de raccrocher.

Je fixai un long moment le téléphone. Un contrat? Sur moi? Au cours des douze derniers mois, on avait essayé plusieurs fois de me faire passer de vie à trépas, mais jamais comme ça. J'essayais d'imaginer Tyrone Patty discutant le sujet avec un tueur à gages quelque part à Carson City. A quoi pouvait bien ressembler quelqu'un faisant ce genre de boulot? Était-ce un travail saisonnier? Bénéficiait-on d'avantages sociaux? Pratiquait-on des tarifs dégressifs? Sûrement. Galishoff avait raison : 1 500 dollars, c'était une misère. Dans les films, les tueurs à gages touchent cinq ou six fois plus, sans doute pour faire plaisir au public. Peut-être devrais-je me sentir flattée d'être du lot. Un avocat, un district attorney et un juge. Un détective privé de province ne pouvait rêver compagnie plus distinguée. Je contemplai un moment le numéro de Dietz, mais sans pouvoir me résoudre à l'appeler. Peut-être le vent tournerait-il avant que j'aie le temps de prendre des mesures de protection. La vraie question était celle-ci : devais-je oui ou non en parler à Henry Pitts ? Non. Il se rongerait les sangs et je ne serais pas plus avancée pour autant.

Quand on frappa à la porte, c'est tout juste si je ne m'aplatis pas contre le mur. Ce n'était que Rosie, la patronne d'une gargote du quartier. Elle est Hongroise, et, la tête sur le billot, je serais bien incapable de prononcer ou d'épeler son nom. Si elle n'avait pas tendance à m'engueuler sans cesse, je l'aurais peut-être choisie pour mère de substitution. Elle portait une de ses tuniques informes, vert olive, parsemée d'îles, de palmiers et de perroquets rose vif et chartreuse. Elle tenait à deux mains un plateau recouvert d'une serviette en papier.

Elle me le tendit sans un mot, ce qui était bien dans son style. Certains appellent cela de la grossièreté.

- Je vous ai apporté un strudel pour votre anniversaire, dit-elle enfin. Pas aux pommes, aux noisettes. Le meilleur que j'aie jamais fait. Vous

vous en lécherez les doigts.

- Oh, Rosie, comme c'est gentil!

Je levai un coin de la serviette.

- Il a l'air délicieux, ajoutai-je.

- Une idée de Klotilde, lâcha-t-elle dans un de ses accès de sincérité.

Rosie a une soixantaine d'années. Presque aussi large que haute, elle a des cheveux incroyables, d'un rouge orangé de brique neuve. Je me demande quel produit elle peut bien utiliser pour arriver à pareil résultat (probablement un truc qu'elle rapporte en fraude de Budapest lors de ses voyages semestriels), mais son crâne en devient d'un rose presque violet. Aujourd'hui, elle a les cheveux ramenés en arrière et fixés par des barrettes : très branché dans les maternelles. Ces deux dernières semaines, je l'avais aidée à trouver une chambre pour sa sœur Klotilde qui venait d'arriver de Pittsburgh, où les hivers sont trop rigoureux pour elle. Rosie ne conduit pas, et, comme j'habite à deux pas de son petit restaurant, il m'avait semblé naturel de lui donner un coup de main dans ses recherches. Klotilde est du même gabarit que sa sœur et fait apparemment elle aussi de la contrebande de shampooings colorants. Atteinte d'une maladie dégénérative, elle vit dans un fauteuil roulant, une situation qui l'a rendue grincheuse et impatiente, bien que Rosie prétende qu'elle a toujours été comme ça. Les deux sœurs se chamaillaient sans cesse et je dois dire qu'au bout d'un après-midi passé en leur compagnie je devenais irritable moi aussi. Après avoir étudié une bonne vingtaine de possibilités, nous avons finalement arrêté notre choix sur un appartement en rez-de-chaussée d'une maison de deux étages à l'est de la ville. Ce qui m'avait tirée d'affaire.

- Voulez-vous entrer?

Je tenais la porte ouverte tandis que Rosie réfléchissait à mon invitation.

Elle semblait clouée sur place, se balançant légèrement sur ses talons. Il lui arrive de faire sa mijaurée, lorsqu'elle ne se sent pas sûre d'elle. Sur son propre terrain, elle est agressive comme une oie du Canada.

- Peut-être n'avez-vous pas envie de compagnie, murmura-t-elle en baissant humblement les yeux.

- Allons, Rosie. J'adore avoir de la compagnie. Et il faut que vous

visitiez l'appartement. Henri a été formidable.

Elle n'hésita qu'une seconde avant d'entrer. On aurait dit qu'elle examinait les lieux du coin de l'œil.

- Oh! Joli. Très joli.

- Moi, j'adore. Vous devriez voir la mezzanine.

Je posai le strudel sur la table et mis de l'eau à

chauffer pour le thé. Je lui fis l'honneur des lieux, ne lui épargnant pas le moindre recoin. Elle s'extasia comme il se devait et ne me gronda qu'une fois - en voyant à quoi se réduisait ma garde-robe. Elle affirme que je ne trouverai jamais l'homme de ma vie tant que je ne posséderai qu'une seule robe.

Rosie avait raison, le strudel était succulent. Une fois l'assiette vide, je me léchai les doigts. Elle semblait plus à l'aise à présent, et, paradoxalement, je commençais à l'être moins moi-même. Je la connais depuis deux ans, mais à l'exception de ces dernières semaines nos relations avaient toujours eu pour cadre son restaurant, où elle règne en tyran. Nous n'avons pas tellement de points communs, et j'avais de plus en plus de mal à empêcher la conversation de s'essouffler. Après la troisième tasse de thé je regardai discrètement ma montre. Rosie ne me rata pas.

- Qu'est-ce qui se passe? Vous avez un rendez-vous?

- Euh... non. Mais j'ai un travail à faire. Je vais dans le désert demain, et il faut que je passe à la banque avant.

- D'accord. Mais ce soir vous venez chez moi. Je vous offrirai un verre de palinka.

Nous partîmes en même temps. Je proposai à Rosie de la déposer, mais, comme son boui-boui est au bas de la rue, elle préféra marcher. Je la regardai s'éloigner. La brise qui s'engouffrait sous sa tunique la faisait ressembler à une montgolfière sur le point de décoller.

Une fois en ville, je fis un crochet par ma banque pour y déposer le chèque de Mrs. Gersh et retirer 100 dollars en liquide. J'avoue que cette histoire de tueur à gages me fit me retourner dix fois plus souvent que de coutume. Dans l'escalier extérieur qui mène à mon bureau, je fus même tentée de me mettre à courir en zigzag.

J'embarquai ma machine à écrire portable, quelques dossiers et mon revolver, puis fis un saut à la California Fidelity Insurance, dont les bureaux sont juste à côté du mien. Je bavardai quelques instants avec Darcy Pascoe, secrétaire et réceptionniste à la fois. Elle m'avait aidée sur plusieurs affaires et songeait à se recycler. Je trouvais qu'elle ferait un bon détective et l'encourageais dans cette voie. Évidemment, le métier n'avait pas que des avantages, mais c'était tout de même mieux que de passer sa vie les fesses collées derrière un bureau qui n'était même pas le vôtre.

Je progressai jusqu'à la cage de verre de Vera Lip-ton. Elle est de ces femmes dont les hommes sont fous, et pourtant je peux jurer qu'elle ne fait rien de spécial pour ça. Cet air de confiance absolue en soi qui émane d'elle à chaque instant, peut-être... Elle aime les hommes et ils le sentent. Vera a 37 ans. Célibataire, fumeuse acharnée, droguée au Coca-Cola, elle est grande, mince, rousse et porte des lunettes à verres immenses teintés en gris. Je sais, pas vraiment le type de la fille de vos rêves, mais il y a apparemment chez elle quelque chose d'irrésistible.

Elle n'était pas à son bureau. D'habitude, il me suffit de me laisser guider par l'odeur de fumée pour la trouver, mais aujourd'hui j'avais beau renifler, je ne sentais rien. Je débarrassai une chaise et tuai le temps en feuilletant une revue sur la fraude à l'assurance. C'est fou ce que la cupidité peut rendre imaginatif.

- Salut, Kinsey. Comment va?

Vera jeta sur son bureau une pile de dossiers. Elle portait une combinaison en jean avec une large ceinture en cuir. Elle se laissa tomber dans son fauteuil pivotant et tendit machinalement la main vers le tiroir du bas où elle garde un sac isotherme bourré de Coca. Elle en sortit une bouteille qu'elle me tendit. Je fis non de la tête.

- Devine quoi, dit-elle.

- Je n'ose pas.

- Regarde autour de toi et dis-moi si tu ne remarques rien.

J'adore les devinettes. Ça me rappelle l'école. C'était le seul jeu auquel je gagnais. Je survolai son bureau du regard. A première vue, la pagaille habituelle. Des dossiers dans tous les sens, des livres de droit, des piles de courrier, des bouteilles de Coca vides...

- Je ne vois pas de mégots, dis-je moins de dix secondes plus tard. Où est passé le cendrier?

- J'ai arrêté.

- Je ne te crois pas. Quand?

- Hier. Je me suis réveillée dans un sale état, crachant mes poumons et tout. Je n'avais plus de cigarettes, alors me voilà à quatre pattes, fouillant dans la poubelle. Impossible évidemment de trouver un mégot suffisamment long pour être allumé. Je savais qu'avant de tirer ma première taf il allait falloir que j'enfile quelque chose, que je mette la main sur les clés de la voiture et que je descende jusqu'au bout de la rue. Alors je me suis dit que ça suffisait comme ça. C'était il y a trente et une heures.

- Vera, c'est formidable. Je suis très fière de toi.

- Merci. Je me sens déjà mieux. Sauf que j'ai sacrément envie d'en griller une pour fêter ça. Et toi, ça va?

- J'allais rentrer chez moi. Je suis juste passée te dire bonjour. Je pars demain, et nous devons déjeuner ensemble.

- C'est vraiment dommage. J'allais t'organiser un rendez-vous avec un type super.

- Quoi? Tu te remets à jouer les entremetteuses?

- Ne le prends pas sur ce ton-là, ma vieille. Il sera parfait pour toi.

- Je n'ose te demander de préciser ta pensée.

- Je veux dire par là qu'il n'est pas marié lui, au moins.

Allusion on ne peut plus claire à Jonah Robb et à son interminable valse-hésitation avec sa femme. Nous nous voyons assez fréquemment depuis l'automne dernier, mais de mon côté le cœur n'y est plus.

- Qu'est-ce que tu reproches à nos relations? demandai-je aigrement.

- Pas mal de choses. Notamment qu'il ne soit jamais là quand tu as besoin de lui, puisque bobonne n'a qu'à claquer des doigts pour le faire rappliquer ventre à terre. Il ne la quittera jamais, et tu le sais.

- Probable, marmonnai-je. Mais qu'est-ce que ça peut faire? Il n'y a pas de place dans ma vie pour plus qu'il ne m'apporte. Je ne cherche pas le grand amour, la folle passion. Jonah et moi sommes bons amis, et

notre travail nous rapproche.

- Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre! fit Vera en levant les yeux au plafond.

- Écoute, Vera, la vérité, c'est que je ne veux pas de tes restes.

- Mais tu n'y es pas du tout. C'est du premier choix. Il est parfait.

- Parfait? Mais encore?

- Enfin... parfait sauf sur un point.

- Tiens, tiens...

- J'essaie d'être honnête avec toi, s'indigna Vera. Tu penses bien que, s'il était vraiment parfait, je le garderais pour moi.

- Alors quel est le hic?

- Ne me bouscule pas. J'y arrive. Laisse-moi te citer d'abord ses bons côtés.

- Tu as trente secondes, pas plus, dis-je en regardant ma montre.

- Il est intelligent, plein d'humour, attentionné...

- Que fait-il dans la vie?

- Il est médecin... médecin généraliste. Mais ce n'est pas un drogué du travail, et il est prêt à s'investir affectivement. Vraiment, Kinsey, c'est un très chic type.

- Continue, je t'écoute.

- Il a 35 ans, jamais marié, mais pas hostile à ce genre d'engagement. Excellente santé, ni tabac ni drogues, mais pas bégueule pour autant, si tu vois ce que je veux dire.

- Je sais, je vois. Mais si tu en venais au fait?

- Eh bien, il est plutôt beau gosse. Non, non, sérieusement. Si je devais lui donner une note entre zéro et dix, je lui mettrais bien huit. Il fait du ski, du tennis, des haltères...

- Il ne bande que d'une, dis-je.
- Pas du tout! Il est fantastique au lit!

Là, j'éclatai de rire.

- Alors qu'est-ce qui cloche chez ce type, Vera? Il repousse du goulot? Il raconte des histoires drôles? Tu vois que je déteste les hommes qui racontent des histoires drôles.

Vera secoua la tête et finit par lâcher :

- Il est petit.
- Petit? Petit comment?
- Environ 1,70 mètre, et je fais 1,75 mètre.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

- Et alors? Tu es déjà sortie avec une demi-douzaine de types plus petits que toi.
- Peut-être, mais au fond ça me gênait horriblement.

Je n'en revenais toujours pas.

- Et tu vas le flanquer dehors pour une question de centimètres?

Sa voix se fit provocante.

- Écoute, il est formidable, mais il n'est pas pour moi. Ce n'est pas que je porte de jugement sur lui. J'ai des idées comme ça, c'est tout.
- Comment s'appelle-t-il?
- Neil Hess.

Je péchai un bout de papier dans sa corbeille et pris un stylo sur son bureau.

- Donne-moi son numéro de téléphone.

Elle me regarda en clignant des yeux.

- Tu as vraiment l'intention de l'appeler?

- Hé, je ne fais que 1,68 mètre. Qu'est-ce que quelques centimètres quand on s'aime?

Elle me donna son numéro, que je notai consciencieusement avant de glisser le papier dans mon sac.

- Je quitte la ville pour un jour ou deux, mais je l'appelle dès mon retour.

- Parfait, parfait.

Je me dirigeai vers la porte. Sur le seuil, je me retournai.

- Si je l'épouse, je veux que tu sois ma demoiselle d'honneur.

Le lendemain matin, impatiente de prendre la route, je fis l'impasse sur ma séance de jogging. Je quittai Santa Teresa à 6 heures, après avoir entassé dans ma voiture un sac marin, ma Smith-Corona portative, les quelques documents concernant la mère d'Irene Gersh, ma serviette et un sac isotherme avec un pack de six bouteilles de Pepsi sans sucre, un sandwich au thon et un paquet de biscuits au chocolat et à la noisette, spécialité de Henry.

Je pris la Highway 101 au sud, suivant le littoral jusqu'à Ventura, où la route commence à entrer dans les terres. Ma petite Volkswagen gémissait à fendre l'ame en grimpant la côte de Camarillo. Quand j'arrivai dans la vallée de San Fernando, il était déjà près de 7 heures, et le trafic s'intensifiait sérieusement.

A North Hollywood, la 134 bifurque vers Pasadena, la 101 pique au sud vers Los Angeles. Bientôt, j'eus presque la route pour moi toute seule.

Vous remarquerez que j'ai glissé discrètement sur les événements de la veille au soir. Bon, je raconte quand même. J'étais passée innocemment chez Rosie prendre le verre qu'elle m'avait promis, pour découvrir que Henry et elle avaient comploté derrière mon dos afin d'organiser une soirée d'anniversaire-surprise en mon honneur. On a tous dans la vie des moments où on aimerait bien se cacher sous terre. Moi, par exemple, c'est quand les lumières reviennent et que tout le monde surgit de derrière les meubles. Je n'en crus pas mes yeux. Il y avait là Jonah et Vera (la garce s'était bien gardée de m'en parler quand nous nous étions vues dans l'après-midi), Darcy et Mac, de la CFI, Moza, qui habite à deux pâtés de maisons de là, quelques habitués, plus un ou deux anciens clients. Et il y avait un gâteau et de vrais cadeaux que j'ai dû déballer sur-le-champ. Je déteste être surprise. Je déteste encore plus être un point de mire. Il n'y avait là que des gens que j'aime beaucoup, mais je trouvais horrible d'être l'objet de toutes ces attentions. Je crois que j'ai quand même dit toutes les choses qu'il fallait. Je me suis très bien tenue et je n'ai pas bu plus que de raison, mais je me sentais déconnectée, comme si je n'habitais plus mon propre corps. Pourtant, en y repensant ce matin, j'avais envie de sourire. C'est bizarre, mais je trouve toujours les événements

de ce genre plus plaisants après coup.

La soirée s'était terminée à 20 heures. Henry et Jonah m'avaient raccompagnée. Henry m'avait quittée sur le pas de la porte, et, aussi intimidée qu'une jeune épousée, j'avais fait visiter mon appartement tout neuf à Jonah.

J'eus nettement l'impression qu'il avait envie de passer la nuit ici, mais quelque chose en moi s'y refusait, peut-être à cause de ma conversation de l'après-midi avec Vera. Quand il se pencha pour m'embrasser, je m'esquivai.

- Que se passe-t-il?

- Rien. J'ai simplement besoin d'être seule.

- J'ai fait quelque chose? Dit quelque chose?

- Non. Bien sûr que non. Je suis crevée, c'est tout. Et cette soirée m'a achevée. Tu me connais. Ce n'est vraiment pas le genre de situation dont je raffole.

Il sourit de toutes ses dents blanches.

Si tu avais vu ta tête tout à l'heure! C'est tellement drôle de te voir prise au dépourvu.

Il était adossé contre la porte, les mains derrière le dos. Il avait l'air fatigué. Jonah est flic à Santa Teresa et travaille au département des personnes disparues. C'est ainsi que nous nous sommes connus, il y a un an environ- Aujourd'hui encore, je ne sais pas trop bien ce que j'éprouve pour lui. Il est gentil, un peu timide et, quelles que soient les circonstances, il met toujours une incroyable bonne volonté à faire pour le mieux. Je comprenais son dilemme avec sa femme et ne lui reprochais pas le rôle qu'il y jouait. Il a deux filles, ce qui complique les choses à l'infini. Camilla l'a quitté deux fois, en emmenant les enfants. Pendant ce temps, il est très bien sorti tout seul, mais au premier coup de sifflet il a couru vers elle.

Et depuis, c'est la «valse-hésitation», comme dirait Vera. En novembre dernier, Camilla a décidé qu'ils devaient avoir un «mariage moderne», ce qui d'après lui signifiait simplement qu'elle s'autorisait à le faire tourner en bourrique sans vergogne. De son côté, il estimait pouvoir s'autoriser une liaison avec moi, mais je donnerais ma main à couper qu'il s'est bien gardé d'en parler à la chère Camilla.

Dans quelle mesure leur «mariage moderne» l'était-il vraiment? Si je n'exigeais pas beaucoup de notre relation, je trouvais tout de même fort désagréable de ne jamais savoir sur quel pied danser. Parfois, il avait l'air d'un père de famille modèle, emmenant ses filles au zoo le dimanche après-midi.

Et parfois, en faisant exactement la même chose, il avait l'air d'un père célibataire. Ses filles et lui passaient un temps fou à regarder les singes pendant que Camilla faisait Dieu sait quoi. Quant à moi, j'avais l'impression de jouer un rôle secondaire dans une pièce pour laquelle je n'aurais pour rien au monde acheté un billet. Pour vous dire la vérité, c'était une situation dont je me serais fort bien passée. Mais comment lui reprocher quoi que ce soit? Après tout, il ne m'avait jamais caché qu'il était marié. Pas de problème, me disais-je, je suis une grande fille. Parfaitement capable d'assumer. En fait, j'étais loin de me douter dans quel pétrin j'allais me fourrer.

- Que signifie cet air? demanda Jonah.

Je souris.

- Ça veut dire « bonne nuit ». Je suis flapie.

- Alors je vais partir et te laisser dormir. Ton appartement est formidable. Je compte ferme sur une invitation à dîner à ton retour.

- Ben voyons. Tu sais à quel point j'aime faire la cuisine.

- On fera venir ce qu'il faut de chez le traiteur.

- Bonne idée.

- Appelle-moi.

- Promis.

Franchement, le meilleur moment de la journée a été celui où je me suis retrouvée seule. Je verrouillai la porte et fis le tour du propriétaire pour m'assurer que toutes les fenêtres étaient bien fermées. J'éteignis les lumières en bas et gravis mon escalier en colimaçon. Pour fêter ma première nuit dans les lieux, je m'offris un bain de mousse, et la moitié du flacon que m'avait offert Darcy pour mon anniversaire y passa. J'éteignis les lumières et me glissai dans l'eau chaude qui fleurait bon le pin. Juste en face de moi, j'avais l'océan, dont on ne voyait qu'une bande noire ourlée d'argent aux endroits où la lune perçait l'obscurité. Les troncs des sycomores, juste

de l'autre côté de la vitre, étaient d'un blanc crayeux et leurs feuilles gris pâle bruissaient comme du papier dans la brise légère. Difficile de croire qu'on avait engagé quelqu'un pour me tuer. Je sais bien que l'immortalité n'est qu'une illusion que nous entretenons pour faire tourner la machine au jour le jour, mais l'idée d'un meurtre sur commande m'était inconcevable.

Vers minuit, l'eau commença à fraîchir. De toute façon, il était temps de me glisser entre les draps tout propres de mon nouveau lit pour admirer les étoiles par la verrière. Je reconnais la Grande Ourse, parfois même la Petite, mais ça s'arrête là. C'est lorsque le réveil me ramena brutalement à la réalité que je m'aperçus que je m'étais endormie.

Je me concentrai sur la route, jetant de temps en temps un coup d'œil à la carte étalée sur le siège du passager. Après la sortie de San Bernardino-Riverside, le paysage changea. D'un côté comme de l'autre, il n'y avait plus que des lignes téléphoniques, des canyons couleur de sucre roux et des clôtures de barbelés envahies de mauvaise herbe.

Près de Cabazon, je m'arrêtai sur une aire de repos pour me dégourdir les jambes. Une dizaine de tables de pique-nique étaient dressées sur un carré de gazon à l'ombre de saules pleureurs et de peupliers de Virginie. Il était 10 heures, et j'avais déjà une petite faim. Je sortis donc mon sac isotherme et choisis la table la plus éloignée du parking. L'un des avantages du célibat est de pouvoir fixer soi-même toutes les règles. Un dîner à minuit? Pourquoi pas? Vous ne dérangez personne. Déjeuner à 10 heures du matin? Et alors? C'est vous le patron. J'étais assise face à la route, mâchonnant un sandwich tout en regardant défiler les voitures.

Un gamin, qui pouvait avoir dans les 5 ans, jouait avec des boîtes d'allumettes sur le passage pour piétons tandis que son père piquait un roupillon sur un banc, le visage abrité sous un exemplaire du Sports Illustrated. Ses bras puissants découverts par un T-shirt rouge sans manches reposaient négligemment sur les côtés. L'air était doux et chaud, le ciel d'un bleu sans nuages.

Je repris la route une demi-heure plus tard. Aux environs de Palm Springs, le paysage se mit à changer. D'énormes panneaux publicitaires vantaient les charmes des fast-foods et des différentes variétés d'essence. Derrière les collines basses se profilaient des montagnes arides, hérissées par endroits de rochers décolorés par le

soleil.

Puis je pris la Highway 111 au sud, traversant les villes de Coachella, Thermal et Mecca. Et soudain le lac Salton apparut sur ma droite. Sur une distance interminable, il n'y avait que deux bandes d'asphalte, une terre poussiéreuse des deux côtés et cette étendue d'eau moirée de gris, dans la chaleur du désert. Parfois aussi un champ de citrus, oasis d'ombre dans une vallée autrement écrasée sous un soleil meurtrier.

Puis, de nouveau, les premières traces de civilisation. En arrivant dans les faubourgs de Brawley, j'aperçus un motel qui affichait des chambres à louer. Le Vagabond était une bâtisse de deux étages en forme de U ; une quarantaine de chambres environ avec vue imprenable sur le parking. J'en louai une simple. On me donna la 32, tout au bout du couloir. Je garai ma voiture et sortis mon sac marin, ma machine à écrire et le sac isotherme.

La chambre était fonctionnelle, pas désagréable, même si elle sentait un peu l'insecticide. J'appelai Henry pour lui dire où j'étais, puis j'inaugurai les toilettes avant de reprendre la route, direction nord, jusqu'au petit hameau de Niland.

Je me garai sur ce qui aurait pu être un bord de trottoir, s'il y avait eu un trottoir en vue. Je demandai à un rancher au visage tanné comme du vieux cuir de m'indiquer la direction des Slabs. Il pointa l'index sans dire un mot. Je tournai à droite au carrefour suivant et traversai sur deux kilomètres environ une étendue de terre plate où les poteaux téléphoniques et les lignes à haute tension constituaient les seules verticales.

Un peu plus loin, je passai devant ce qui avait dû servir de poste de garde à l'époque où la base militaire était encore en activité. Il n'en restait qu'une coquille de béton à peine plus grande qu'une cabine téléphonique. Un peu plus loin encore, j'en aperçus une autre, bleu ciel, avec ces mots écrits à la peinture noire : BIENVENUE A SLAB CITY. Et, en dessous, DIEU EST AMOUR, avec des colombes blanches s'envolant dans toutes les directions. Probablement un souvenir laissé par les hippies dans les années soixante. Les cabanes de bois devant lesquelles je passai peu après avaient l'air, elles, d'être abandonnées depuis bien plus longtemps.

C'est juste derrière que je vis, plantées dans la poussière et le gravier, plusieurs camionnettes et quelques voitures, portes ouvertes en une tentative dérisoire pour chasser la chaleur. Et aussi des caravanes, des

mobile homes, des tentes et des camions. D'après leur disposition, on avait essayé de reproduire ici l'aspect d'un village, les rues étant dessinées par de petites bordures de pierres. L'une d'entre elles portait même un nom, sur un morceau d'ardoise fixé à l'extrémité d'un pieu de bois : 18th Street.

Sur l'artère principale, on avait organisé un marché aux puces, peut-être pas le plus grand du monde, mais sûrement le plus long. Des tables étaient jonchées de verroterie, vêtements usagés, vieux pneus, sièges de voiture fatigués, téléviseurs moribonds, le tout à un prix dérisoire. En revanche, pas un acheteur en vue. Et pas de vendeur non plus. Pas d'antennes de télévision, pas de barrières, pas de poteaux téléphoniques, pas de lignes à haute tension, aucune structure permanente de quelque sorte que ce soit. On aurait dit un campement de gitans, avec des auvents bigarrés qui protégeaient un peu du soleil de midi. Seul l'abolement d'un chien brisait de temps en temps le silence.

.Je descendis de voiture en me protégeant les yeux de la main. Une fois habituée à la lumière crue, je m'aperçus que le coin n'était pas complètement désert : un couple était assis sur les marches de son mobile home, un homme solitaire passait d'une rangée de voitures à l'autre. Personne ne semblait me prêter la moindre attention. L'arrivée et le départ d'étrangers était apparemment quelque chose de si banal que ma présence ne devait pas susciter le moindre intérêt.

A une dizaine de mètres, j'avisai une femme assise dans le rectangle d'ombre projeté par un parachute orange et rouge tendu entre deux caravanes. Elle donnait le sein à un nourrisson. Je m'approchai et m'arrêtai à trois mètres d'elle environ. Je ne savais pas trop à quoi m'en tenir ici, en matière de propriété privée.

- Bonjour, dis-je. Je me demandais si vous pourriez m'aider.

Elle leva les yeux. Elle pouvait avoir 18 ans. Ses cheveux sombres étaient tirés en arrière en un chignon bâclé. Elle portait un short et une chemise en coton déboutonnée de haut en bas. Le bébé mettait tellement de cœur à l'ouvrage que j'entendais le bruit de succion de là où j'étais.

- Vous cherchez Eddie? demanda-t-elle.

Je hochai la tête.

- J'essaie de retrouver une femme du nom de Agnes Grey. Est-ce que par hasard vous la connaissiez?

- Euh... non. Mais peut-être qu'Eddie la connaît. Il est dans le coin depuis beaucoup plus longtemps que moi. Elle habite ici tout le temps?

- Je crois qu'elle y vit depuis des années.

- Alors allez jeter un coup d'œil au Centre Chrétien, en bas à gauche. C'est une caravane avec un panneau qui donne la liste de leurs activités. Des tas de gens les contactent en cas d'urgence. Qu'est-ce que vous lui voulez?

- Elle a une fille à Santa Teresa qui n'a pas reçu de ses nouvelles depuis des mois. Elle m'a demandé d'essayer de savoir pourquoi sa mère ne donnait plus signe de vie.

Elle loucha vers moi.

- Vous êtes une espèce de détective?

- En fait, oui. Plus ou moins. Je suis une amie de la famille, et comme j'étais de toute façon de passage dans la région, je leur ai dit que je me renseignerais. (Je sortis les photos que m'avait données Irene Gersh et m'approchai pour qu'elle puisse les voir.) Voici sa caravane. Je n'ai pas de photo d'elle, mais c'est une dame âgée, dans les 80 ans.

La fille pencha la tête sur le côté pour étudier la photo.

- Ah, je vois qui c'est. Je la connais. Mais je n'ai jamais su son vrai nom. Ici, tout le monde l'appelle Vieille Marna.

- Pouvez-vous me dire où je pourrais la trouver?

- Pas vraiment. Je peux vous dire où est sa caravane mais elle, je ne l'ai pas vue depuis un moment.

- Vous souvenez-vous quand vous l'avez vue pour la dernière fois?

Elle réfléchit un instant en faisant la grimace.

- Je n'ai jamais beaucoup prêté attention à elle, alors je ne peux pas dire. Elle vient par ici quand elle a besoin que quelqu'un la descende

en ville. Pour ça, les gens sont vraiment sympa. Si votre voiture est en panne ou n'importe quoi, vous trouvez toujours quelqu'un pour vous emmener. Mais quand même, elle est un peu bizarre.

- Comment ça, bizarre?

- Ben, par exemple, elle se fait un vrai cinéma en parlant toute seule à haute voix. Un peu dans le style de ces gens qu'on voit en train de jacasser en faisant de grands gestes comme s'ils étaient en pleine discussion. Eddie l'a emmenée plusieurs fois à Brawley, et d'après ce qu'il a dit, elle avait l'air d'aller bien. Bon, elle sentait plutôt mauvais, mais elle n'était pas marteau, ni rien de tout ça.

- Vous ne l'avez pas vue récemment?

- Non, mais elle est sûrement encore dans le coin. J'ai été occupée avec le bébé. Vous devriez demander à quelqu'un d'autre. Moi, je ne lui ai jamais parlé.

- Et Eddie? Quand pensez-vous qu'il sera de retour ?

- A mon avis, pas avant 17 heures. Si vous voulez voir la caravane de Vieille Mama, descendez cette route sur à peu près quatre cents mètres. Vous trouverez une vieille Chevy toute rouillée. D'ailleurs, ça s'appelle Chevy Road. Là, vous tournez à droite et vous continuez jusqu'à ce que vous tombiez sur des espèces de bunkers en béton sur la gauche. Ils ont des formes de U. Je ne sais pas ce que c'est, mais sa caravane est sur le terrain juste à côté. Frappez fort à la porte. D'après ce que m'a dit Eddie, elle est dure d'oreille.

- Merci. Je vais suivre vos conseils.

- Si vous ne la trouvez pas, vous pouvez revenir ici attendre Eddie, si vous voulez. Il en sait sûrement plus que moi.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était exactement 11 h 45.

- C'est peut-être ce que je ferai. Merci de votre aide.

La caravane de Chevy Road n'offrait que très peu de ressemblance avec la photo que j'avais dans mon portefeuille et qui montrait un engin passablement âgé peut-être, mais à l'air costaud, peint en bleu mat et reposant sur quatre roues. J'avais imaginé un véhicule datant d'il y a au moins trente-cinq ans, de ceux qu'on devait voir à l'époque à l'arrière de grosses conduites intérieures. A présent, la carcasse métallique s'agrémentait d'inscriptions genre tags, dans un vocabulaire dont ma tante me recommandait de limiter l'usage au strict minimum.

La plupart des vitres étaient cassées et la porte ne tenait plus que par un gond. En approchant un peu plus, j'aperçus un gosse de sexe indéfini, qui pouvait avoir dans les 12 ans, assis sur le marchepied, avec un jean en lambeaux et un doigt dans le nez. Je fis le tour et me garai de l'autre côté de la route. Le temps que je descende de voiture, le marchepied était désert.

Je frappai au châssis de la porte.

- Ohé! (Silence.) Ohéééé!

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. L'endroit était vide, du moins la portion qui entraînait dans mon champ de vision. L'intérieur, qui n'avait probablement jamais été propre, était jonché maintenant d'un tas de saletés, et une poussière grasseuse s'accumulait dans tous les coins. La banquette sur la droite avait l'air d'avoir été hachée menu et transformée en bois de chauffage. Les portes de la cuisine manquaient et les placards étaient vides. Le petit brûleur à gaz à quatre feux n'avait probablement pas été utilisé depuis des mois.

J'inspectai ensuite le côté gauche, traversant un court passage qui donnait sur une petite chambre dans le fond. Sur la droite, une porte ouvrait sur la salle d'eau : un W-C chimique hors d'usage, un trou béat dans le mur et l'endroit où devait se trouver jadis un lavabo et une longueur de tuyau pendant au-dessus d'un bac à douche où s'entassaient des chiffons. La chambre ne contenait qu'un matelas nu et deux sacs de couchage roulés en boule. Quelqu'un vivait ici et, à mon avis, certainement pas la mère d'Irene Gersh. Je jetai un regard par la fenêtre, mais ne vis qu'une étendue de désert avec des

montagnes au fond.

Je ressortis et fis le tour de la caravane. Rien d'intéressant. Puis je vis une femme émerger d'un mobile-home de l'autre côté de la route. Elle portait un plateau chargé de vaisselle. La quarantaine, mince, un long visage buriné, un jean délavé mais à l'air propre. Pas de maquillage, des cheveux poivre et sel taillés court. Ou bien elle ne me vit pas, ou bien elle fit comme si.

- Excusez-moi, dis-je. Connaissez-vous la femme qui habite en face?

- Vous êtes de la famille?

- Une amie de la famille.

- Serait temps que quelqu'un s'intéresse à elle, fit aigrement la femme. Ce qui se passe ici est proprement honteux.

- Et qu'est-ce qui se passe ici?

- Des gosses squattent sa caravane. Vous avez vu dans quel état ils l'ont mise? Et ça crie, ça se dispute, ça se bagarre. Ici, nous avons tous pour principe de nous mêler de nos affaires, mais il y a des limites.

- Et Agnes? Que lui est-il arrivé? Elle ne vit tout de même plus ici?

La femme posa son plateau sur une table en bois et tourna la tête vers le mobile home.

- Marcus? Tu peux venir une seconde? Il y a une dame qui demande après Vieille Mama.

La porte du mobile home s'ouvrit et un homme passa la tête dans l'entrebâillement. Taille moyenne, attaches fines, teint mat, type latin. Et des cils à faire pâlir d'envie n'importe quelle femme. Il me dévisagea un moment, sans hostilité, mais sans sympathie non plus.

- Qui êtes-vous? demanda-t-il d'une voix sans accent.

- Je suis Kinsey, dis-je. La fille d'Agnes Grey m'a demandé de venir ici voir comment allait sa mère. Avez-vous une idée de l'endroit où elle peut être?

Surprise. Il me tendit la main et se présenta. La paume était douce et chaude, la poigne ferme.

- Je suis Marcus et voilà ma femme, Faye. Nous n'avons pas vu Vieille

Mama depuis un bout de temps. Peut-être des mois. Nous avons entendu dire qu'elle était malade mais je ne sais rien de précis. Vous devriez aller voir à l'hôpital de Brawley.

- Ne pensez-vous pas que quelqu'un aurait prévenu sa famille?

Marcus enfonça les poings dans ses poches en haussant les épaules.

- Elle n'a peut-être pas voulu les mettre au courant. C'est même la première fois que j'entends dire qu'elle a de la famille. C'est quelqu'un de très secret. Elle vit presque en recluse et ne se mêle jamais des affaires des autres. Où habite sa fille?

- A Santa Teresa. Elle se fait du souci pour sa mère et n'avait aucun moyen de la contacter.

Ni l'un ni l'autre ne semblait vraiment convaincu de la sincérité de l'inquiétude d'Irene Gersh. Je changeai de sujet.

- Qui est le gosse que j'ai vu assis sur le marchepied?

Ce fut Faye qui répondit, d'une voix aigre.

- Ils sont deux. Un garçon et une fille. Ils ont débarqué il y a quelques mois et ont tout saccagé. Ils ont dû entendre dire que l'endroit était vide parce qu'ils ont rappliqué peu après. Des fugueurs. Je ne sais pas de quoi ils vivent. Sûrement de vol ou de prostitution. Ou des deux. Nous leur avons demandé de nettoyer la fosse d'aisance, mais évidemment ils n'ont rien fait.

La « fosse d'aisance » étaient un euphémisme pour les espèces de sacs à merde derrière la caravane.

- L'enfant que j'ai vu n'avait pas 12 ans, dis-je.

- Ils en ont 15, fit Faye d'une voix cinglante. En tout cas le garçon. Ils se comportent comme des bêtes sauvages, et je sais qu'ils se droguent. Et ils n'arrêtent pas de fouiller dans les poubelles, à la recherche de nourriture. Parfois, d'autres gosses viennent s'installer avec eux. Le bruit a dû se répandre qu'ils avaient trouvé un endroit où dormir.

- Pourquoi ne pas avoir appelé les flics?

Marcus secoua la tête.

- On l'a fait. Ils détalent dès qu'ils voient se pointer quelqu'un.

- Pourrait-il y avoir un rapport entre la disparition d'Agnes et leur présence ici?

- J'en doute, dit-il. Quand ils sont arrivés, elle était déjà partie depuis des mois. Quelqu'un a dû leur dire que la caravane était vide. Ils n'ont jamais eu l'air de craindre qu'elle puisse revenir. Je sais qu'ils ont tout saccagé, mais il n'y a pas grand-chose que nous puissions faire.

Je lui tendis ma carte.

- Voici mon numéro à Santa Teresa. Je vais rester dans le coin quelques jours pour essayer de trouver une piste. Après, vous pourrez me joindre par la 805. Vous voudrez bien me téléphoner si vous avez de ses nouvelles? Je repasserai vous voir avant de quitter la ville, pour le cas où vous auriez appris quelque chose. Et peut-être vous souviendrez-vous d'un détail qui pourrait m'être utile.

Faye jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à la carte que je venais de remettre à son mari.

- Un détective privé? Je croyais que vous étiez une amie de la famille.

- Une amie engagée pour faire ce travail, dis-je.

J'étais déjà près de ma voiture quand Marcus cria mon nom. Je me retournai.

- Le shérif du comté a une antenne à Niland. C'est juste à côté de l'ancienne prison, dans First Street. Vous devriez passer voir son adjoint. Après tout, elle est peut-être morte.

- Vous savez, j'y avais déjà pensé, dis-je.

Son regard soutint un instant le mien, puis je remontai dans la Volkswagen.

Je repris la route de Niland, 50 mètres en dessous du niveau de la mer, 1 200 habitants. L'ancienne prison est une toute petite construction de stuc avec un toit de guingois et une roue de fer décorative fixée à la rampe en bois du porche. A moins de trois mètres de là se dresse la nouvelle prison, dans les locaux du shérif adjoint. Elle aussi est en stuc et doit frôler la surpopulation à partir du troisième client. Je me garai juste en face. Une note était scotchée à la porte. « De retour à 16 heures. En cas d'urgence ou autre, contacter le département de Brawley. »

Et on y va comment, au département de Brawley?

Je m'arrêtai à une station-service et, pendant que le pompiste faisait le plein, j'allai consulter l'annuaire dans une cabine téléphonique. D'après l'adresse, le département de Brawley n'était pas loin de mon motel. Un coup de fil rapide m'apprit que le sergent Pokrass, l'adjoint auquel je devais m'adresser, était parti déjeuner et ne serait de retour qu'à 13 heures. Il était 12 h 50.

Le sergent Pokrass s'avéra être une femme d'une trentaine d'années, mince et élancée, aux cheveux blond-roux coupés court et aux lunettes à monture d'écaille. Son uniforme ocre lui allait à merveille: fonctionnel et sans chichis. Son regard noisette était pénétrant, plutôt froid. Comme elle ne semblait pas du genre à perdre son temps en amabilités, j'entrai directement dans le vif du sujet, en m'efforçant d'être précise et concise. Elle m'écouta avec une grande attention, sans aucun commentaire, et quand j'eus terminé elle décrocha le téléphone pour appeler l'hôpital du district, le Pioneers Memorial, et demander les admissions. Sa voix se fit un tout petit peu plus chaleureuse pendant qu'elle parlait à une certaine Letty. Elle attrapa un bloc et griffonna quelques mots d'une écriture anguleuse. Même à 12 ans, elle ne devait pas s'amuser à mettre des ronds sur les i. Après avoir raccroché, elle se servit d'une règle pour détacher le bout de papier sur lequel elle avait noté une adresse.

- Agnes Grey a été admise au service des urgences du Pioneers le 5 janvier. Police-secours l'a ramassée dans un café de la ville où elle avait eu un malaise. Diagnostic : pneumonie, malnutrition, déshydratation aiguë et démence. Le 2 mars, elle a été transférée au centre de convalescence de Rio Vista. Voici l'adresse. Si vous la trouvez, prévenez-nous. Sinon, vous pourrez revenir et remplir une demande de recherche dans l'intérêt des familles. Nous ferons ce que nous pourrons.

Je glissai le papier dans la poche de mon jean.

- Je vous remercie de votre aide.

Je n'avais pas fini ma phrase qu'elle s'était déjà détournée et replongée dans le rapport qu'elle était en train de taper. Je me servis de ma main tendue pour me gratter le nez.

En retournant à ma voiture, je me dis que le service des admissions de la maison de convalescence refuserait peut-être de me renseigner sur

Agnes Grey. Si elle était toujours là-bas, je pourrais probablement me faire donner son numéro de chambre et aller jeter un coup d'œil. Dans le cas contraire, ça risquait d'être coton. Le personnel soignant n'est plus aussi bavard qu'il l'était. Trop de procès pour atteinte à la vie privée. Mieux valait ne pas gâcher mes chances.

Je retournai au Vagabond, où je défis mon sac marin pour en sortir ma robe à tout faire, la seule que je possédais, d'une fidélité à toute épreuve. Elle est noire, sans col, avec des manches longues et une fermeture Éclair dans le dos. Son tissu est tout simplement magique : on peut la rouler en boule au fond d'un sac, s'asseoir dessus, la tordre, la piétiner, dès l'instant où on lui rend sa liberté, elle reprend sa forme d'origine. Je ne savais pas trop pourquoi je l'avais emportée - probablement dans la perspective d'une soirée divine en ville. Je la posai sur le lit à côté de mes chaussures noires à petits talons (un peu éraflées). Puis je pris une douche de trois minutes et m'habillai. Treize minutes plus tard, j'étais de retour dans ma voiture, avec l'air d'une adulte - du moins je l'espérais.

Le centre de convalescence Rio Vista était situé dans un quartier résidentiel. Une bâtisse en stuc à deux étages, peinte en blanc il y a des lustres. L'ensemble ne ressemblait pas à un hôpital. Et pour cause. C'était une ancienne école, ce que je compris en me garant sur le parking, qui avait dû être, dans une autre vie, un terrain de foot ou de handball. L'intérieur de l'établissement ressemblait fort au lycée de ma jeunesse. Plafonds hauts, parquets cirés, et ce genre de luminaires en forme de petites lunes.

L'odeur aussi était la même, un mélange de désinfectant et de soupe aux légumes. L'espace d'un instant, je me trouvai replongée dans le passé. Pas très agréable - j'ai toujours détesté l'école.

- Madame?

Je sursautai. Une femme en uniforme d'infirmière était entrée sans bruit. J'examinai plus attentivement mon environnement et m'aperçus que le couloir était peuplé de fauteuils roulants. Les occupants étaient tous âgés, courbés, brisés. Certains fixaient le sol d'un air morne, d'autres émettaient de petits bruits pareils à des miaulements. Une femme répétait indéfiniment la même litanie. « Qu'on me laisse sortir d'ici. Qu'on me laisse sortir d'ici. Qu'on me laisse sortir d'ici... »

- Je cherche Agnes Grey.

- Une patiente ou une employée?

- Une patiente. Ou du moins l'était-elle il y a quelques mois.
- Essayez aux admissions.

Elle me désigna les bureaux sur ma droite. Je me ressaisis, m'efforçant d'occulter la vision de ces corps perclus. Peut-être la vie n'était-elle qu'une ligne droite menant directement des horreurs de l'école aux horreurs de la maison de retraite.

Les admissions se trouvaient dans ce qui avait dû être jadis le bureau du surveillant général. On y avait annexé une partie du hall d'entrée et ajouté des cloisons de verre pour créer une espèce de salle d'attente. J'allais attendre au comptoir. Cinq minutes plus tard, une femme émergea d'un bureau contigu, les bras chargés de dossiers. Elle m'aperçut et obliqua dans ma direction, un sourire de commande aux lèvres.

- Je peux vous aider?
- Je l'espère, dis-je. Je cherche une femme du nom d'Agnes Grey. Je sais qu'elle a été admise ici il y a quelques mois.
a femme hésita un instant avant de dire :
- Puis-je vous demander quels sont vos liens avec cette personne?

Je décidai de dire la vérité. On verrait bien. Je lui tendis ma carte et lui racontai ma petite histoire en terminant par la question devenue rituelle :

- Sauriez-vous par hasard où elle se trouve en ce moment ?

Elle me regarda un instant en clignant des yeux. Quelque processus interne modifia l'expression de son visage, mais j'aurais été bien incapable de dire si ce changement allait jouer en ma faveur ou non.

- Voulez-vous bien m'excuser une minute?
- Mais je vous en prie.

Elle retourna dans le bureau contigu, dont elle émergea peu de temps après accompagnée d'une autre femme, qui se présenta comme étant Elsie Haynes, directrice de l'établissement. Elle devait avoir la soixantaine. Toute ronde, les cheveux rasés dans la nuque et frisés

sur le sommet du crâne, elle arborait un sourire presque plaisant.

- Mrs. Millhone, ravie de vous connaître, dit-elle en me tendant les deux mains pour saisir la mienne en sandwich. Je vous en prie, appelez-moi Elsie. Que puis-je faire pour vous?

J'ai tellement peu l'habitude de ce genre de réception dans mon métier que tous mes clignotants se mirent au rouge.

- Enchantée de vous connaître, dis-je. J'essaie de retrouver une femme du nom d'Agnes Grey. J'ai cru comprendre qu'on l'avait transférée ici depuis le Pio-neers Memorial.

- C'est exact. Mrs. Grey est avec nous depuis début mars. Je pense que vous voudrez la voir, c'est pourquoi j'ai demandé à la surveillante d'étage de nous accompagner. Elle vous conduira jusqu'à la chambre de Mrs. Grey.

- Parfait. J'apprécie beaucoup. Honnêtement, je ne m'attendais pas à la trouver ici. Je pensais quelle serait sortie depuis longtemps. Comment va-t-elle?

- Oh... Eh bien... Elle va beaucoup mieux... très bien, mais elle nous cause du souci. Nous ne pouvons laisser partir un patient qui n'a pas d'endroit où aller. Mrs. Grey n'a pas de domicile fixe et elle ne nous a jamais dit avoir de la famille. Nous sommes très heureux d'apprendre qu'elle a des parents habitant cet État. Je suis sûre que vous voudrez informer aussitôt Mrs. Gersh et prendre les dispositions nécessaires pour la faire transférer dans un établissement similaire à Santa Teresa.

Ah! Nous y voilà! Je ne pus m'empêcher de hocher la tête. Son budget pour indigents devait commencer à s'épuiser. Je m'essayai à mon tour à un sourire commercial. Je n'avais aucune envie d'impliquer Irene Gersh dans quoi que ce fût.

- Je ne sais pas trop ce que voudra faire Mrs. Gersh, dis-je. Je lui ai promis de l'appeler dès que j'aurais découvert ce qui se passe. Elle voudra certainement vous parler avant de prendre une quelconque décision, mais je suppose qu'elle me demandera de ramener Agnes Grey à Santa Teresa en voiture.

Son assistante et elle échangèrent un regard rapide.

- Y a-t-il un problème?

- Euh... non. (Son regard glissa vers la porte.) Voici Mrs. Renquist, la surveillante-chef. Je pense que c'est avec elle que vous devriez parler de tout cela.

Nouvelle tournée de présentations et d'explications. Mrs. Renquist pouvait avoir dans les 45 ans. Mince et bronzée, elle avait une bouche large où le sourire devait venir facilement et ce teint un peu terne et couperosé des grands fumeurs. Ses cheveux sombres étaient ramenés sur la nuque en une sorte de chignon en forme de beignet, probablement maintenu par un de ces trucs en nylon à ressort qu'on vend dans les bazars. Les trois femmes avaient l'air de me couvrir comme des bonnes sœurs, sauf qu'elles ne murmuraient pas des prières, mais des paroles rassurantes, qui eurent évidemment l'effet inverse. Quelques minutes plus tard, Mrs. Renquist et moi étions dans le couloir, en route pour l'étage où se trouvait Agnes Grey.

J'entendis celle-ci avant même de l'avoir aperçue. J'avais gravi le large escalier sur les talons de Mrs. Renquist. Nous nous engageâmes dans le couloir du premier étage sans dire grand-chose. L'endroit était propre, impersonnel, l'air chargé d'une odeur légèrement âcre. Des personnes âgées, j'en vis partout, par les portes ouvertes, dans des lits, des fauteuils roulants, sur des brancards ou recroquevillées sur des bancs de bois le long des murs bleu pâle. Et partout ce même regard absent, cet air d'être coupé du monde extérieur depuis des années. Elles avaient l'immobilité des plantes résignées à ne plus jamais être arrosées.

Nous traversâmes un atelier où six femmes assises autour d'une table fabriquaient des cache-pots à partir de boucles de nylon tendues sur des cadres métalliques rouges. Leurs efforts étaient à peu près aussi maladroits que les miens quand j'avais 5 ans. Faire des trucs aussi crétins m'avait toujours porté sur les nerfs et je n'avais pas l'intention de remettre ça pour mes vieux jours. Avec un peu de chance, un camion de bière me passerait dessus avant que j'en sois réduite à pareille ignominie.

Le salon devait être juste à côté, à en juger par les décibels déversés par un téléviseur. On passait un documentaire sur la vie des animaux et même les plus durs de la feuille devaient pouvoir profiter du spectacle. Nous tournâmes à gauche pour entrer dans une chambre à six lits séparés les uns des autres par un rideau. Je m'étais trompée pour le salon. Pour le téléviseur aussi. Les grondements venaient du lit du fond. Sans avoir à demander quoi que ce soit, je sus que c'était celui d'Agnes. Elle était entièrement nue et dansait un boogie-woogie obscène sur son lit en s'accompagnant d'une cuillère avec laquelle elle frappait le bassin hygiénique. Elle était grande et maigre, chauve de partout à l'exception de son crâne osseux qui s'enveloppait d'un fin duvet blanc. La malnutrition lui avait distendu l'estomac, faisant paraître squelettiques ses longs membres.

Le bas de son visage était complètement affaissé, quelques dents manquantes ayant ramené sa mâchoire presque sous son nez. Elle poussait des gloussements d'autruche, ses yeux noirs au regard étonnamment vif balayant la pièce à une vitesse folle. A l'instant

même où elle nous aperçut, elle balança le bassin dans notre direction comme un missile thermoguidé. En tout cas, elle avait l'air de prendre son pied. Une aide-soignante qui n'avait sûrement pas 20 ans se tenait près d'elle, complètement dépassée par les événements. Sa formation ne l'avait visiblement pas préparée à des énergumènes pareils.

Mrs. Renquist s'approcha d'Agnes comme si de rien n'était, ne s'arrêtant en chemin qu'une fois pour tapoter la main de l'occupante du lit d'à côté, qui semblait prier avec ferveur pour que Jésus l'emmène de là vite fait. Entre-temps, Agnes, très contente, arpentait son lit au pas de gymnastique. Au moins, elle prenait de l'exercice, et son comportement me paraissait infiniment plus sain que celui de ses compagnes, dont certaines passaient certainement la journée à gémir au fond de leur lit. Elle avait probablement été un vrai démon toute sa vie. Elle n'allait pas changer maintenant.

- Vous avez une visite, Mrs. Grey.

- Quoi?

- *Vous avez une visite.*

Agnes s'immobilisa pour me dévisager. Sa langue apparut un bref instant entre ses lèvres minces.

- Qui c'est, ça?

Elle avait la voix rauque à force d'avoir hurlé. Mrs. Renquist lui tendit la main pour l'aider à descendre du lit. L'aide-soignante sortit un peignoir propre du placard et Mrs. Renquist aida Agnes à l'enfiler. Elle se laissa faire comme un enfant, ses yeux toujours fixés sur moi. Elle dégageait une odeur pénétrante et âcre de vieille sueur et d'urine. Je commençais à me dire que l'idée de la ramener avec moi à Santa Teresa dans ma petite Volkswagen n'était peut-être pas forcément la meilleure. L'aide-soignante s'excusa dans un murmure inintelligible et fila.

Je tendis poliment une main.

- Bonjour, Agnes. Je suis Kinsey Millhone.

- Hein?

Mrs. Renquist se pencha vers elle et brailla mon nom si fort que deux vieilles dames en gémirent de terreur.

- Kinsey Millhone. C'est une amie de votre fille.

Agnes eut un mouvement de recul et me jeta un regard méfiant.

-Qui?

- Irene, beuglai-je.

- Qui vous a demandé de venir? rétorqua Agnes avec humeur.

Mrs. Renquist répéta l'information mais en prenant soin de bien articuler, cette fois-ci. Je vis Agnes se ratatiner sur elle-même. Une lueur étrange passa dans son regard. Et soudain elle se lança dans un dialogue avec elle-même qui pour moi n'avait ni queue ni tête.

- Chut! Ne dis rien. Pas un mot. Mais, si je veux, je peux. Non, tu ne peux pas. Danger, danger, oh! là! là! dangereux, très dangereux. Ne dis surtout pas un mot...

Un silence, puis :

- Bonne nuit, Irene.

Mrs. Renquist leva les yeux au ciel et laissa échapper un bref soupir d'impatience.

- C'est toujours la même histoire quand elle n'a pas envie de faire ce que vous lui demandez. Mais elle va se reprendre.

Nous attendîmes un moment. Agnes soulignait maintenant son discours de grands gestes et sa voix devenait agressive. Elle avait cet air râleur de quelqu'un qui voit arriver à la caisse rapide du supermarché un client avec un chariot rempli à ras bord. J'ignorais dans quel univers elle se trouvait, mais en tout cas nous en étions exclues.

Je pris Mrs. Renquist à part et baissai le ton.

- Pourquoi ne pas la laisser tranquille un moment? Il faut de toute façon que je téléphone à Mrs. Gersh pour lui demander ce qu'elle envisage de faire. Il est inutile d'ennuyer sa mère plus que nécessaire.

- Comme vous voudrez, dit Mrs. Renquist. Elle fait sa mauvaise tête, c'est tout. Voulez-vous téléphoner du bureau?

- Merci. J'appellerai du motel.

- Surtout, n'oubliez pas de nous donner un numéro où vous joindre, dit-elle, vaguement mal à l'aise.

Un éclair de panique passa dans son regard, probablement à l'idée que je puisse quitter la ville sans prendre de dispositions pour le départ d'Agnes.

- Je laisserai le numéro du motel à Mrs. Haynes.

Je retournai au *Vagabond*, où j'appelai d'abord le sergent Pokrass au bureau du shérif pour lui dire que j'avais effectivement trouvé Agnes.

Puis je passai un coup de fil à Irene Gersh pour l'informer de ce qui était arrivé à sa mère. Mon rapport fut accueilli par un silence de mort. J'attendis en écoutant le bruit de sa respiration.

- Je crois qu'il vaudrait mieux que j'en parle à Clyde, dit-elle enfin.

Cette perspective ne semblait guère la réjouir et J'imaginai aisément la réaction de Clyde.

- Que voulez-vous que je fasse entre-temps? demandai-je.

- Restez simplement là-bas, si vous voulez bien. Je vais appeler Clyde à son bureau et je vous rappellerai dès que possible, mais ce ne sera probablement pas avant ce soir. J'apprécierais beaucoup si vous pouviez retourner aux Slabs et faire poser un cadenas sur la porte de la caravane de maman.

- A quoi bon? Dès que j'aurai le dos tourné, ces sales gosses le feront sauter. D'ailleurs il y a des fenêtres cassées. Si je provoque ces petits crétins, ils vont tout démolir.

- D'après ce que vous m'avez dit, ils l'ont déjà fait.

- Oui, c'est vrai, mais il ne servirait à rien de compliquer encore les choses.

- Ça m'est égal. Je ne supporte pas les vandales et je ne veux pas abandonner cet endroit. Il reste peut-être encore des objets personnels de ma mère dans la caravane. Et puis, quand elle se sentira mieux elle voudra sans doute y retourner. Avez-vous parlé au shérif? Il y a sûrement un moyen de faire surveiller le secteur.

- Je ne vois pas comment. Vous connaissez la situation mieux que moi. Pour maintenir les squatters à distance, il faudrait poster un garde

armé. Et pour quoi, d'ailleurs? Tout est déjà saccagé.

- Je veux que la caravane soit cadénassée, insista-t-elle avec une certaine aigreur.

- Je ferai de mon mieux, dis-je, sans prendre la peine de cacher mon scepticisme.

- Merci.

Je lui donnai le numéro de téléphone du *Vagabond* et elle me dit qu'elle me contacterait plus tard. Je remis mon jean et mes tennis, remontai dans ma voiture et filai à la quincaillerie, où j'achetai un énorme cadenas qui devait bien faire ses deux kilos. Le vendeur m'assura qu'il faudrait une capsule détonante pour le faire sauter du morailon. Quel morail-lon? me dis-je. Mais, pendant que j'y étais, j'achetai la batterie complète - une fermeture métallique à charnières et l'arrêt de gâchette correspondant - plus les outils nécessaires pour installer tout le machin. Rien n'arrêterait ces mômes. J'avais repéré au moins deux trous dans la carcasse de la caravane. Tout ce qu'ils auraient à faire serait d'en élargir un pour ramper à l'intérieur comme des rats. D'un autre côté, on me payait pour ce boulot, alors qu'est-ce que ça pouvait bien me faire? Je pris encore quelques clous et deux planches en bois puis retournai à ma voiture.

Je pris au nord par la 111 pour refaire les trente kilomètres qui menaient aux Slabs. Merde. Impossible tout à coup de me rappeler le nom de cette route. Je ralentis en regardant sur ma droite toutes les quinze secondes. A un moment donné, j'eus l'impression que le paysage était différent mais ce ne fut qu'en voyant le panneau LAC SALTON - AIRE DE DETENTE que je compris à quel point je m'étais fourvoyée. J'avais dû dépasser la route des Slabs d'au moins quinze kilomètres. Je repérai un bas-côté gravillonné sur la gauche et me dis que l'endroit en valait un autre pour faire demi-tour. Un vieux camion approchait, éjectant des nuages de poussière bien qu'il ne roulât qu'à quinze à l'heure.

Je ralentis avant de tourner, l'œil fixé au rétroviseur. Maintenant, c'était un camion rouge qui arrivait, lancé à fond. Il obliqua à droite et, déviant brusquement de son chemin, me frôla presque. J'entendis le craquement sec d'un caillou sous ma roue mais ce ne fut qu'après avoir fait demi-tour que Je sentis quelque chose d'anormal. Un flap-flap Confirma mes soupçons : j'avais un pneu arrière à plat.

- Et merde, dis-je tout haut.

Apparemment, j'étais passée sur quelque chose de bien plus traître qu'un caillou. Je me rangeai sur le bord de la route, descendis et fis le tour de la voiture. La jante de ma roue arrière droite était sur le macadam et le pneu s'étalait en dessous. Il y avait bien cinq ou six ans que je n'avais pas changé une roue mais les principes étaient sans doute toujours les mêmes.

J'ouvris le coffre et sortis ma roue de secours, qui avait l'air, elle aussi, assez mal en point. Tant pis, elle me mènerait au moins jusqu'au prochain garage. Je me mis au travail en jurant comme un charretier. Le soleil tapait furieusement. Heureusement je n'avais ni talons aiguilles, ni jupe serrée, ni ongles impeccablement vernis à bousiller pendant la manœuvre.

Il était déjà 3 h 20 quand j'arrivai au bout de mes peines. Je reculai pour admirer le résultat. Pas mal. Pas mal du tout. Puis j'allai ramasser le pneu crevé pour le mettre dans le coffre. J'entendis un corps étranger cliqueter à l'intérieur. Un caillou ou un clou, d'après le bruit. J'examinai la crevaison en passant mes doigts autour du pneu. Le trou était sur le côté - une perforation déchiquetée de la taille de mon auriculaire. Je regardai de plus près, et soudain je frissonnai sous le soleil, incapable d'en croire mes yeux. On aurait dit l'orifice laissé par une balle. J'étais glacée de la tête aux pieds, avec une furieuse envie de prendre mes jambes à mon cou. Je levai la tête et scrutai les environs. Personne. Rien. Aucun autre véhicule en vue. Il fallait que je file d'ici.

Je fourrai le pneu dans le coffre, ramassai le cric et la clé à molette, me glissai au volant et démarrai. J'appuyai sur l'accélérateur bien plus fort que ne me le permettait l'état de ma roue de secours, mais l'idée d'être seule en plein désert me donnait des sueurs froides. Ce ne pouvait être que le type du camion rouge. Il m'avait dépassée juste au moment de la crevaison.

La première station-service devant laquelle je passai était hors d'activité, probablement depuis un bon moment déjà. Les pompes à essence étaient toujours là, mais toutes les vitres étaient brisées et des guirlandes de graffitis s'épalaient partout.

Dans les faubourgs de Niland, à l'intersection de Main Street et Salton Highway, je tombai sur une petite station-service qui vendait une de ces marques d'essence bizarres qui font roter votre moteur à tout bout de champ. Je gonflai un peu ma roue de secours et sortis l'autre du coffre.

- J'ai des choses à faire dans les Slabs, dis-je au pompiste. Vous pouvez m'arranger ça d'ici une heure et demie?

Il étudia le pneu. D'après le coup d'œil qu'il me jeta, il en était arrivé à la même conclusion que moi, mais il ne fit aucun commentaire. Il répondit simplement qu'il retirerait le pneu de la jante et le réparerait d'ici mon retour. Je comptais être là vers 5 heures, n'osant même pas m'imaginer seule dans le désert après la tombée de la nuit. Je lui refilai dix dollars pour la peine en lui disant que je paierai la réparation à mon retour. Puis je me remis au volant. Avant de démarrer, je penchai la tête dans sa direction.

- La route des Slabs, c'est par où?

- Vous êtes dessus, dit-il.

Effectivement, je ne tardai pas à reconnaître le décor. Ici, je me sentais plus en sécurité, d'autant qu'il commençait à y avoir un peu d'animation.

Bientôt, je reconnus avec soulagement Chevy Road, tournai à droite et vis apparaître presque aussitôt la caravane bleue d'Agnes Grey. Je me garai à côté et sortis mes outils. Le cinglé au camion rouge m'avait rendue tellement paranoïaque que je sortis aussi mon petit semi-automatique Davis et le glissai dans la ceinture de mon jean. J'attrapai une vieille chemise de coton et l'enfilai par-dessus mon tee-shirt. Je me saisis des planches de bois, du cadenas et des clous puis m'approchai de la caravane.

Les squatters étaient là. J'entendais le murmure de leurs voix. J'atteignis la porte sans pouvoir empêcher le gravier de crisser sous mes pieds. Les voix se turent aussitôt. Je m'appuyai contre le châssis et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Je m'attendais à ce que les petits minables me sautent dessus toutes griffes dehors. Mais non. Je me retrouvai face à face avec l'un des deux zombies de ce matin. Le deuxième apparut presque aussitôt après. Les voisins m'ayant dit qu'il y avait un garçon et une fille, je me dis que le premier devait être le garçon, mais honnêtement je ne constatai pas vraiment de différence. Ils étaient très jeunes tous les deux, avec des visages imberbes aux contours mal définis, des tignasses hirsutes et des vêtements en haillons. Ils sentaient à peu près aussi bon qu'Agnes.

Le gamin et moi nous mesurâmes du regard un moment. Nous avions la même taille, probablement le même poids. La différence, c'était que moi j'étais tout à fait prête à lui flanquer la raclée de sa vie et que lui

n'était sûrement pas prêt à faire face. Il jeta un coup d'œil à sa copine et se mit à se balancer sur les talons, les mains dans les poches, comme s'il avait toute la vie devant lui.

- Salut, la vieille, dit-il. Qu'est-ce que tu fous là?

Mes nerfs à vif n'avaient vraiment pas besoin de ça.

- Cet endroit m'appartient, petit con, dis-je d'une voix cinglante.

- Sans blague? Et tu peux le prouver?

- Pas de problème, vieux. Voilà le titre de propriété.

Je sortis le pistolet de ma ceinture et le braquai sur lui. Il n'était pas chargé mais il faisait sérieux quand même. Dommage que je n'aie pas emporté mon vieux Colt - il aurait fait tellement plus d'effet. J'avoue honnêtement que, si je m'y entends à intimider les petits garçons, je suis beaucoup moins faraute avec les adultes.

- Foutez-moi le camp, dis-je.

Ils faillirent tomber l'un sur l'autre en essayant de filer par-derrière. Le sol trembla un peu sous leurs pieds affolés. L'instant d'après ils avaient disparu. Je me dirigeai vers la salle d'eau. Comme je m'en doutais, le trou percé dans le mur leur servait de sortie de secours.

Je commençai par barricader cette issue-là en tapant sur les clous comme une malade. Puis je me servis de la perceuse à main pour faire les trous nécessaires à l'installation du moraillon. Je suis loin d'être la reine des bricoleuses, mais j'étais assez fière du résultat et ce travail physique m'avait un peu calmé les nerfs. Tant que j'y étais, j'en profitai pour fouiller rapidement les lieux. Après tout, il restait peut-être quelque chose appartenant à la Vieille Mama. Peine perdue. Les placards comme la penderie, les moindres coins et recoins avaient été soulagés de leur contenu, probablement vendu au marché aux puces que j'avais vu en arrivant.

Je retournai à la Volkswagen et en sortis l'appareil photo 35 mm que je garde toujours dans la boîte à gants. Il me restait de la pellicule et je pris autant de clichés que je pus. C'était encore le meilleur moyen de faire comprendre la situation à Irene Gersh. D'après ce qu'elle m'avait dit au téléphone, elle pensait que sa mère aurait envie de finir ses jours dans ce coin de paradis.

Avant de poser le cadenas, j'attrapai les sacs de couchage et autres

possessions des squatters pour les déposer au bas des marches. Puis je traversai la route pour mettre Marcus au courant de la situation. En retournant à la caravane, j'aperçus en dessous quelque chose qui ressemblait à un minuscule débarras. A quatre pattes parmi les araignées et autres bestioles, je fis glisser vers moi deux boîtes en carton rongées par le temps et Dieu sait quoi d'autre. L'une était ouverte et contenait une collection hétéroclite d'outils de jardinage rouillés : des déplantoirs, une bêche, une petite houe. La deuxième boîte était fermée, mais simplement par l'entrecroisement des rabats du haut. Je les défis pour regarder l'intérieur. La boîte contenait de la porcelaine emballée dans du papier journal - un de ces tête-à-tête qu'on offre aux petites filles. Il n'avait même pas l'air complet, mais je me dis qu'Irene ou sa mère aimeraient peut-être y jeter un coup d'œil. Et, de toute façon, je n'allai pas laisser les deux morpions faire main basse dessus. Je refermai la boîte, puis je verrouillai la caravane à l'aide du cadenas. Cela ne suffirait sûrement pas pour tenir ces vauriens à l'écart, mais quand même. Je trimballai le carton jusqu'à la voiture et le fourrai sur le siège arrière. Quand je quittai les Slabs, il faisait encore jour, mais quand j'arrivai au garage pour récupérer ma roue, la nuit était tombée.

Je sentais dans la poche de mon jean la balle de 38 que le mécanicien avait extraite du pneu. Je commençais à avoir ma petite idée quant à son origine. A quoi bon nier l'évidence?

Je retournai au *Vagabond* prendre une douche. Je fourrai ma chemise roulée en boule dans mon sac marin, enfilai un T-shirt propre et bouclai mon hols-ter. Puis je sortis une boîte de cartouches PMC et chargeai mon 32 que je glissai sous mon bras gauche. Sentir sa vie menacée fait une drôle d'impression. Absurde. Comme si on vivait dans l'abstraction. Mais les faits étaient bien réels. J'étais sur la liste des personnes à abattre de Tyrone Patty. Un type dans un camion rouge avait tiré dans mon pneu sur un morceau de route désert. Évidemment, il pouvait aussi s'agir d'un fou complètement étranger à mon histoire. Mais je n'y croyais pas trop. Si l'autre camion n'était pas resté dans les parages à se tramer à quinze à l'heure, rien n'aurait empêché ce type de faire demi-tour pour me régler mon compte.

Mais que faire dans l'immédiat? Je rejetai d'emblée l'idée d'aller voir les flics. J'aurais été incapable de leur indiquer la marque, le modèle ou le numéro d'immatriculation du camion et j'avais à peine vu le visage du conducteur. Les flics m'écouterait sûrement d'un air compatissant mais je voyais mal ce qu'ils pourraient faire pour m'aider. Comme ceux de Santa Teresa, ils devaient être plus doués pour ergoter à l'infini que pour trouver des solutions.

Alors que faire d'autre? Bien sûr, je pouvais toujours plier bagage et rentrer dare-dare à Santa Teresa. D'un autre côté, il ne me semblait pas très raisonnable de tailler la route de nuit, surtout dans un coin pareil, où on pouvait faire vingt kilomètres sans percevoir la moindre lumière. Je n'allais quand même pas faciliter à ce point-là le boulot de mon pote au camion rouge. Autre possibilité : passer un coup de fil à ce détective du Nevada et lui demander son aide. Les investigateurs privés forment une toute petite communauté, mais très solidaire. Et seul quelqu'un jouant le même jeu que moi, avec les mêmes enjeux, serait capable de me tirer de là. Si je revendique toujours haut et fort mon indépendance, je ne suis pas téméraire pour autant et je ne crains jamais de demander de l'aide quand la situation l'exige. C'est d'ailleurs l'une des premières choses que l'on apprend quand on est flic.

Bizarrement, je ne me sentais toujours pas en état d'urgence. La

menace était réelle, je savais dans ma tête que le danger était là, et pourtant je n'en avais pas la sensation - une nuance qui risquait de me coûter cher si je n'ouvrais pas l'œil. Je savais que la moindre des choses était de prendre la situation au sérieux, mais rien à faire, je n'arrivais pas à trembler de peur. C'est probablement ce que l'on doit éprouver aux premiers stades d'une maladie incurable. «Qui? Moi? Vous plaisantez!»

Dès qu'Irene Gersh aurait rappelé, il faudrait que j'adopte une conduite à suivre. En attendant, comme je mourais de faim, je décidai de casser une petite graine. J'enfilai un blouson pour dissimuler mon holster.

De l'autre côté de la route, un peu plus bas à droite, il y avait un café qui faisait aussi station-service. Exactement ce qu'il me fallait. Je traversai avec une prudence extrême, en regardant bien des deux côtés, comme les gosses. Dans chaque véhicule je voyais un camion rouge.

Le café était petit, avec un éclairage brutal que je trouvais rassurant. J'ai dû voir trop de films car j'ai tendance à croire que les sales coups ne peuvent arriver que dans le noir. Je sais, c'est idiot, mais c'est comme ça. Je m'assis contre le mur du fond, aussi loin que possible de la baie vitrée. Il n'y avait que six autres clients, qui avaient tous l'air de se connaître. Le menu, ronéotypé à l'encre violette, était à peu près équilibré - autant de graisses que de cholestérol. Tout ce que j'aimais. Je commandai un cheese-burger géant, deux portions de frites, un grand Coca et une tarte aux cerises meringuée à la chantilly. A fondre de plaisir.

Avant de retourner à ma chambre, je m'arrêtai à la réception du motel pour voir s'il y avait des messages pour moi. Il y en avait. Deux de la maison de convalescence et un troisième d'Irene Gersh, qui avait appelé une dizaine de minutes plus tôt. Les trois portaient la mention urgent. Bigre de bigre. Je glissai les messages dans ma poche et filai vers la porte. J'avais à peine fait quelques pas dehors que je m'arrêtai pile, saisie de l'horrible sensation d'être observée. Je tendis l'oreille, sans percevoir autre chose que le grondement qui montait de l'autoroute. J'aurais été incapable de dire ce qui m'avait alertée, si toutefois il y avait vraiment eu quelque chose. Le parking était faiblement éclairé. Je scrutai l'obscurité, tournant la tête de tous côtés. Et j'attendis, le cœur battant furieusement. Et soudain j'entendis une espèce de gloussement. Non, c'était un rire d'enfant. Un rire un peu haletant, comme si on était en train de le chatouiller. Je m'accroupis contre un mur en essayant de retrouver une respiration normale.

Un homme apparut tout au bout du parking. Il marchait dans ma direction, un enfant perché sur ses épaules. Il avait les bras levés, pour maintenir l'enfant, mais aussi pour le taquiner en lui enfonçant les doigts d'une main dans les côtes. L'enfant s'accrochait à l'homme en riant, les doigts enfouis dans ses cheveux, son petit corps tressautant au rythme des pas de son père. L'homme fit un écart au moment où ils s'engageaient tous les deux dans un passage éclairé, une sorte de renforcement où j'avais repéré un distributeur de boissons et de glaces. Un instant plus tard, j'entendis le bruit familier d'une boîte de soda qu'on décapsulait. Puis le père et le fils émergèrent du renforcement, cette fois la main dans la main, bavardant gaiement. J'expirai un bon coup en les regardant tourner le coin vers les escaliers extérieurs. Ils réapparurent au deuxième étage, où je les vis entrer dans la troisième chambre en partant du fond. Fin de l'épisode. Je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais mon automatique à la main. Je me redressai en secouant mes bras et mes jambes, comme un coureur après une course difficile.

Je retournai à ma chambre en empruntant l'étroit passage longeant l'arrière du motel. Il faisait très sombre, mais je me sentais plus en sécurité qu'en traversant l'espace à découvert du parking. Dans ma chambre, rien d'anormal. Tout y était tel que je l'y avais laissé. Je verrouillai la porte et tirai les rideaux. Ce n'est qu'alors que je m'aperçus que j'étais trempée de sueur.

J'appelai Irene Gersh d'abord. Elle décrocha à la première sonnerie, comme si elle avait monté la garde à côté du téléphone.

- Oh, Kinsey, Dieu merci, c'est vous, dit-elle quand je déclinai mon identité.

- Vous avez l'air bouleversée. Que se passe-t-il?

- J'ai reçu un coup de fil de la maison de convalescence il y a une heure environ. J'ai eu une longue conversation avec Mrs. Haynes au début de l'après-midi et nous avons pris les dispositions nécessaires pour que maman soit transportée à Santa Teresa par avion sanitaire. Clyde a eu beaucoup de mal à trouver une maison de retraite pour elle ici. Et vraiment c'est un endroit charmant, tout près de chez nous. Je pensais qu'elle serait ravie, mais quand Mrs. Haynes lui en a parlé, elle est devenue folle furieuse... une vraie crise de démence. Ils l'ont mise sous sédatifs, mais même comme ça elle est infernale. Il faut que quelqu'un aille là-bas pour essayer de la calmer. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

Merde. Il ne manquait plus que ça.

- Écoutez, Irene, honnêtement, je ne crois pas que je serai d'un grand secours. Votre mère n'a pas la moindre idée de qui je suis et, qui plus est, elle s'en moque éperdument. En me voyant cet après-midi, elle a balancé un bassin à travers la pièce.

- Je suis désolée. Je sais que ça n'a rien d'agréable, mais je ne sais plus que faire. J'ai essayé de lui parler au téléphone, mais elle est complètement incohérente. Mrs. Haynes prétend que les médicaments font parfois cet effet ; au lieu de calmer ces malades âgés, ils ne font que les surexciter. Ils ont fait venir d'El Centro une infirmière privée qui doit arriver pour l'équipe de nuit, à 11 heures, mais entre-temps le personnel est à bout de forces et réclame de l'aide.

- Bon. D'accord. Je ferai ce que je pourrai mais je n'ai aucune expérience de ce genre de chose.

- Je comprends, dit-elle. Mais je n'ai personne d'autre à qui en parler.

Je lui dis que je filais directement à l'hôpital, puis je raccrochai. Comment avais-je pu me laisser embringer dans une histoire pareille? Ma présence au service gériatrique allait être à peu près aussi efficace que le cadenas posé sur la caravane. Ce qui me mettait le plus en rogne, c'est qu'il ne serait probablement venu à l'idée de personne de demander une chose pareille à un détective homme. Je n'avais aucune envie de revoir cette vieille dame. Si j'admirais sa vitalité et son cran, je ne voulais en aucun cas la prendre sous ma responsabilité. Je m'inquiétais déjà suffisamment pour ma propre carcasse. Pourquoi tout le monde s'imagina-t-il que les femmes ont toutes l'instinct maternel?

C'est dans cet état d'esprit fort charitable que je pris la route de Rio Vista, les yeux rivés sur le rétroviseur. Je guettais tous les camions, quelle que soit leur couleur ou leur forme. Celui que j'avais vu devait être un Dodge, mais je n'en aurais pas mis ma main au feu.

Le trajet se déroula sans encombre. Arrivée à la maison de convalescence, je me garai sur le parking des visiteurs, franchis l'entrée principale et me dirigeai vers les escaliers. Un calme inquiétant régnait dans les lieux. Dieu sait ce qu'Agnes mijotait. Il n'était que 8 heures du soir, mais les lumières étaient déjà presque toutes éteintes. Pourtant le silence n'était pas absolu. En vieillissant on retombe peut-être en enfance, mais on ne dort plus comme un bébé. Le sommeil se fait agité, ponctué de gémissements. Quel espoir restait-

il à ces pauvres vieux? Quelles ambitions nourrissaient-ils encore dans le halo de cette lumière artificielle?

Quand j'atteignis la chambre d'Agnes, je m'aperçus que son lit était le seul à être resté éclairé. Un infirmier, un jeune Noir, posa son magazine et s'avança vers moi sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres. Nous échangeâmes quelques mots à voix basse. Le médicament avait fini par faire son effet, et elle s'était assoupie, me dit-il. A présent que j'étais là, il allait pouvoir reprendre son service. Si j'avais besoin de quoi que ce soit, je le trouverais dans la salle des infirmiers, au bout du couloir. Puis il sortit silencieusement de la chambre.

Je me dirigeai lentement vers l'étendue de lumière vive dans laquelle dormait Agnes. Elle ronflait doucement et ses yeux étaient légèrement entrouverts, ses paupières tressaillant comme si elle tentait de se rappeler un événement lointain. Sa main droite était crispée sur le drap, ses jointures déformées par l'arthrite aussi protubérantes que des baies de séquoia. Je me surpris à retenir mon souffle, comme par peur de la voir soudain suspendre le sien. Cet après-midi, elle débordait d'insolence et d'énergie. Ce soir, elle me faisait penser à un vieux chat.

Je regardai la pendule. Douze minutes avaient passé. Et quand je posai à nouveau mon regard sur le lit, ses yeux noirs me fixaient avec une vivacité stupéfiante. Ce réveil soudain avait quelque chose de terrifiant.

- Ne me faites pas aller là-bas, chuchota-t-elle.

- Ce ne sera pas si terrible. J'ai entendu dire que c'était un endroit charmant. Vraiment. Vous serez beaucoup mieux qu'ici.

Son regard se fit plus intense encore.

- Vous ne comprenez pas. Je veux rester ici.

- Si, je comprends, Agnes. Mais ce n'est pas possible. Vous avez besoin de soins. Irene vous veut près d'elle pour pouvoir s'occuper de vous.

Elle hocha lugubrement la tête.

- Je vais mourir. Je vais mourir. C'est trop dangereux. Aidez-moi à m'enfuir.

Je sentis mes cheveux se dresser sur mon crâne.

- Mais non. Vous allez guérir et tout ira bien, dis-je. (J'avais

l'impression que ma voix résonnait trop fort. Je baissai le ton et me penchai vers elle.) Vous vous souvenez d'Irene?

Elle cligna des yeux et j'aurais juré qu'elle se demandait si elle devait répondre par oui ou par non. Elle hocha la tête et sa voix se fit tremblante.

- Ma petite fille, murmura-t-elle.

Elle tendit la main pour agripper la mienne avec une force surprenante.

- J'ai parlé à Irene tout à l'heure, dis-je. Clyde a trouvé une maison pour vous. Tout près de chez eux. Elle dit que c'est un endroit très agréable.

Elle hocha la tête. Des larmes roulaient sur ses joues, suivant les sillons profonds de son visage. Ses lèvres se mirent à bouger et elle prit une expression de supplication qu'elle semblait incapable d'exprimer.

- Pouvez-vous me dire de quoi vous avez peur?

Je la vis lutter et sa voix, lorsqu'elle réussit à parler, était si faible que je dus me pencher pour saisir ses mots.

- Emily est morte. J'ai essayé de la mettre en garde. La cheminée s'est effondrée pendant le tremblement de terre. Tout s'est effondré. Oh, j'ai bien vu... c'était comme des vagues dans le sol. Sa tête a été fracassée par une brique. Elle n'a pas voulu m'écouter quand je lui ai dit que c'était dangereux. Laisse tomber, lui ai-je dit, mais elle a voulu n'en faire qu'à sa tête. Vends la maison. Vends la maison. Elle voulait vivre sans racines, mais elle a fini dans la terre.

- Quand était-ce? demandai-je pour ne pas lui faire perdre le fil.

Agnes secoua la tête en silence.

- C'est pour cela que vous êtes inquiète? A cause d'Emily?

- J'ai entendu dire que la nièce du propriétaire de la vieille maison de l'autre côté de la rue était morte il y a plusieurs années. C'était une Harpster l.

Seigneur! Voilà qu'elle débloquent.

- C'était une harpiste? demandai-je.

Elle secoua la tête avec impatience et sa voix reprit de sa force.

- Harpster était son nom de jeune fille. Elle avait un poste important à la Citizens Bank et ne s'est jamais mariée. Helen était une des anciennes petites amies de son oncle. Elle l'a quitté parce qu'il était trop coléreux, mais après il y a eu Sheila. Elle était si jeune. Elle ne pouvait pas savoir. L'autre des filles Harpster était une danseuse et elle a épousé Arthur James, un accordéonniste professionnel qui possédait un magasin de musique. Je le connaissais parce que nous, les filles du foyer, on allait chez lui, et il jouait pour nous après la fermeture. C'est un tout petit monde. Les filles disaient que, chez leur oncle, c'était un peu leur seconde maison. Elle est peut-être encore là-bas s'il la lui a laissée. Elle m'aiderait.

Je l'observais attentivement, essayant de comprendre ce qui se passait. Y avait-il vraiment quelque chose dont elle avait peur au point de ne pouvoir en parler?

- Emily, était-ce celle qui a épousé Arthur James?

- Il y avait toujours des bruits qui couraient... toujours des explications.

Elle eut un geste vague de la main.

- Était-ce à Santa Teresa? demandai-je encore. Si je comprenais, je pourrais peut-être vous aider.

- Le Père Noël est arrivé et il nous a apporté plein de cadeaux. Je lui ai donné le mien.

- A qui? A Emily?

- Ne parlez pas d'Emily. Ne dites rien. C'était le tremblement de terre. Tout le monde l'a dit. (Elle retira sa main de la mienne et une lueur rusée passa dans son regard.) J'ai de l'arthrite à l'épaule et au genou. J'ai eu l'épaule fracturée deux fois. Le docteur n'y a même pas touché, il a juste fait une radio. J'ai aussi eu deux opérations de la cataracte mais on ne m'a jamais plombé une dent. Regardez, c'est vrai.

Elle ouvrit tout grand la bouche. En effet, pas de plombages, mais il n'y a pas de quoi en faire un plat quand on n'a pas de dents.

- Vous avez l'air plutôt en forme pour quelqu'un de votre âge, dis-je, histoire de ramener la conversation sur un terrain un peu plus à ma portée.

- Lottie était la troisième. Un peu simplette mais toujours le sourire. Pas plus de cervelle qu'une chèvre. Elle sortait par la porte de derrière et se demandait comment rentrer. Elle s'asseyait sur les marches du porche et braillait comme un veau jusqu'à ce que quelqu'un la fasse entrer. Puis elle se remettait à brailler pour pouvoir ressortir. C'était la première. Elle est morte d'une grippe. J'ai oublié quand maman est partie. Elle a eu cette attaque, vous savez, après la mort de papa. Il voulait garder la maison mais Emily ne voulait rien entendre. Moi, j'étais la dernière, donc je n'ai pas discuté. Je n'étais pas vraiment sûre. Et puis, il y a eu cette chose avec Sheila. Là, j'ai compris. Et je suis partie.

Je fis « oh oh », puis « ah ah », et j'essayai d'orienter la conversation dans une autre direction.

- Est-ce le voyage qui vous inquiète?

Elle hocha la tête.

- Cette odeur quand c'est humide, dit-elle. Ça n'a jamais eu l'air de déranger qui que ce soit d'autre.

- Préférez-vous qu'Irene vienne vous chercher et vous emmène là-bas en avion?

- Je faisais des ménages. C'est comme ça que j'ai fait vivre Irene toutes ces années. J'avais vu faire Tilda, alors je savais comment m'y prendre. Bien sûr, elle a été renvoyée. Il a fait ce qu'il fallait pour ça. Pas de pièces comptables. Pas de relevés bancaires. Elle a été la seule victime. Ça été la seule fois où son nom est apparu dans les journaux.

- Quel nom?

- Vous savez bien, dit-elle avec un petit sourire rusé.

- Emily?

- Le temps guérit toutes les blessures, vous savez.

- Est-ce de votre père que vous parlez?

- Oh, bien sûr que non, ma chère. Il était parti depuis longtemps. Ah, si vous saviez où chercher!

- Chercher quoi?

Toute expression disparut de son visage.

- C'est à moi que vous parliez?

- Eh bien, oui. Vous parliez d'Emily, celle qui est morte quand la cheminée s'est effondrée.

- Tout ce que j'ai fait, c'était pour la sauver. Mes lèvres sont scellées. Pour le bien d'Irene.

- Pourquoi, Agnes? Quelle est cette chose dont vous ne devez parler à personne?

Elle leva vers moi un regard perplexe. Tout à coup j'eus l'impression qu'elle ne délirait pas du tout, que ce qu'elle disait était parfaitement logique.

- Oh, je suis sûre que vous êtes tout à fait charmante, dit-elle. Mais je ne sais pas qui vous êtes.

- Je suis Kinsey. Une amie de votre fille. Elle s'inquiétait d'être sans nouvelles de vous et m'a demandé de venir ici voir ce qui se passait.

Je vis qu'à nouveau elle était repartie dans son lointain passé.

- Personne ne sait ça. Personne n'en a même la moindre idée.

- Hé, Agnes? Avez-vous une idée de l'endroit où vous vous trouvez?

- Non. Et vous?

Je me mis à rire. Impossible de m'en empêcher. Au bout d'un moment, elle se mit à rire aussi. On aurait dit le petit bruit délicat que fait un chat qui éternue. Et deux secondes après elle s'était endormie.

1. Nom patronymique signifiant aussi «harpiste» (N.d.T.).

Cette nuit-là, je dormis mal. Je ne cessai de penser à Agnes, dont les craintes étaient contagieuses et semblaient renforcer les miennes. La réalité de la menace de mort avait fini par imprégner mon psychisme. J'étais sensible au moindre bruit, aux changements de température à mesure que la nuit s'avancait et même aux ombres des stores vénitiens sur les murs. A une heure du matin, une voiture se gara sur le parking juste sous mes fenêtres. Me voilà aussitôt sur le pied de guerre. En écartant les lames, je vis un couple sortir d'une Cadillac dernier modèle. A la façon dont ils s'appuyaient l'un sur l'autre, ils devaient tenir une sacrée cuite. Si c'étaient deux tueurs, ils allaient devoir dessoûler avant de passer à l'action. J'avais encore quelques heures devant moi. Je m'écartai de la fenêtre juste au moment où j'entendis une clé tourner dans la serrure de la porte d'à côté. Cinq minutes plus tard à peine, le sommier se mit à grincer furieusement de l'autre côté de la cloison. Si furieusement que le tableau accroché au-dessus de mon lit se mit à tressauter en cadence. Aucun soupir, aucun halètement ne me fut épargné. Et la femme était du genre qui s'exprime. Elle finit par pousser un couinement de surprise mais j'aurais été incapable de dire si elle venait de jouir ou de tomber du lit. Au bout d'un moment, une odeur de tabac filtra à travers la cloison. Douze minutes plus tard ils remettaient ça. Je me levai, retirai le tableau du mur et fourrai un morceau de coton dans mes oreilles.

A 4 h 45, j'abandonnai tout espoir de trouver le sommeil. Je pris une douche, me lavai les cheveux, puis retournai dans la chambre enveloppée d'une serviette du motel grande comme un napperon. Je finissais juste de m'habiller que ma voisine de chambre se mit à ululer tandis que son compagnon jappait comme un chiot. Je refermai la porte à clé derrière moi et traversai le parking à pied.

L'odeur du désert était intense dans le froid du petit matin. Le ciel était encore d'un noir d'encre avec des traînées rouge sombre filtrant sous les nuages à l'horizon. Le manque de sommeil me donnait presque le vertige mais je n'éprouvais aucune sensation de danger. Si quelqu'un me guettait dans les buissons avec un bazooka, je quitterais ce monde dans un état de parfaite innocence.

Les lumières du café se mettaient juste à clignoter, révélant une

serveuse en uniforme rose pâle qui se grattait la fesse au plus fort d'un bâillement. L'autoroute était déserte et je traversai sans me presser. Il me fallait du café, du bacon, des crêpes, du jus d'orange et sûrement d'autres trucs encore, en tout cas quelque chose pour me rappeler mon enfance. Comme la veille, je m'assis contre le mur du fond en gardant un œil sur la baie vitrée. La serveuse, dont le prénom se trouva être Francés, avait à peu près mon âge, un accent du terroir et une histoire interminable à raconter sur un type nommé Arliss qui la trompait sans vergogne, en dernière date avec sa meilleure amie, Charlene.

- Cette fois, il n'est pas près de me revoir, dit-elle en posant devant moi un bol fumant de bouillie d'avoine.

A la fin de mon petit déjeuner, je savais tout ce qu'il y avait à savoir sur Arliss et elle en connaissait un bout sur Jonah Robb.

- Si c'était moi, je ne le lâcherais pas, dit-elle, mais j'essaierais quand même ce toubib que votre amie Vera veut vous faire rencontrer. Franchement, je sauterais sur l'occasion. Il a l'air mignon comme tout, encore que personnellement je n'aimerais pas fréquenter un type qui en sait plus que moi sur ce que j'ai dans le ventre. Je suis sortie une fois avec un toubib. Enfin, à vrai dire, il était seulement étudiant en médecine, mais quand même. La première fois qu'on s'est embrassés, il m'a dit le nom de ce truc qui vous arrive quand vous avez un poil pubien qui se coince dans la gorge. Dégueulasse, non? Pour qui est-ce qu'il me prenait?

Elle se tenait appuyée contre le comptoir qu'elle essuyait mollement avec un torchon humide, histoire d'avoir l'air occupée si jamais le patron entrait à l'improviste.

- Mais si j'étais vous, je tenterais le coup quand même, enchaîna-t-elle. Il en a peut-être assez des infirmières, des laborantines et tout ça. Au moins, vous aurez des sujets de conversation. Et puis, il n'a sûrement pas de maladies contagieuses. Ça compte.

- Oui, vous avez raison. Je n'avais pas pensé à ça.

- Vous avez tort. Par les temps qui courent? Moi, j'exige un examen de sang avant le premier baiser.

La porte s'ouvrit et un couple entra.

- Croyez-moi, dit Frances, avant de s'éloigner. C'est peut-être l'homme de votre vie. Et vous pourriez être Mrs. le Docteur Machin-Chouette avant la fin de l'année.

Je réglai l'addition, achetai un journal et retournai dans ma chambre. Dans celle d'à côté, on s'était enfin calmé. Je m'allongeai sur le lit en dépliant le *Brawley News*, que je lus in extenso, y compris un long article sur les palmeraies.

Quand l'heure me sembla décente, j'appelai Mrs. Haynes pour prendre des nouvelles d'Agnes Grey. Apparemment, elle avait été docile comme un agneau pour le reste de la nuit. Les derniers détails de son transfert à Santa Teresa par avion sanitaire avaient été mis au point et Agnes avait accepté ce départ sans sourciller. Elle affirmait ne pas même se souvenir de ce qui l'avait tant perturbée la veille.

Après avoir raccroché, j'appelai Irene pour la mettre au courant. Les accès d'angoisse d'Agnes me tracassaient toujours.

- Oh, maman est comme ça, c'est tout, dit Irene quand j'exprimai mes inquiétudes. Si elle ne peut pas faire de scènes, elle se sent négligée.

- Peut-être. Mais je vous assure qu'elle avait vraiment peur. J'en ai eu froid dans le dos.

- Maintenant tout ira bien. Ne vous faites plus de souci. Vous avez été formidable.

- Merci, dis-je.

Comme je ne voyais plus de raison de rester dans le secteur, je lui dis que je reprendrais la route dès que possible et lui téléphonerais à mon arrivée.

Je fourrai mes affaires dans mon sac marin que je posai sur le lit à côté de ma serviette, ma machine à écrire et quelques autres bricoles. Puis j'allai à la réception régler ma note.

Je retournai dans ma chambre alors que les amoureux d'à côté sortaient tout juste de la leur. Ils avaient tous les deux la cinquantaine bien sonnée, une trentaine de kilos en trop et portaient le même ensemble en jean et les mêmes bottes de cow-boy. Ils discutaient taux d'intérêt et bons du Trésor à long terme. Je les regardai traverser le parking en se tenant par la taille - enfin, pas vraiment, il leur aurait fallu pour ça des bras plus longs. Pendant que le moteur de ma voiture chauffait, je sortis mon petit 32 de ma serviette, où je l'avais glissé la nuit précédente, et le mis dans mon sac à main posé sur le siège passager.

Je coupai par Westmorland, prenant la 86 au nord. Pendant les quinze premiers kilomètres, je n'arrêtai pas de regarder dans le rétroviseur. C'était une journée ensoleillée et le nombre de voitures sur la route était rassurant, même si le trafic devenait plus fluide à mesure que j'approchais de Salton City. Je tripotai mon autoradio, essayant de trouver une station diffusant autre chose que des parasites ou les cours du soja et de la betterave à sucre. Je finis par tomber sur les Beatles.

Ce n'est qu'en relevant les yeux pour vérifier machinalement ce qui se passait derrière moi que je vis le camion Dodge rouge foncer sur moi. Il ne devait être qu'à une cinquantaine de mètres, roulant à une vitesse d'environ cent trente kilomètres à l'heure. Je lâchai un aboiement de surprise, écrasant l'accélérateur en une tentative bien futile de m'écarter de sa route. Sollicité à l'improviste, mon moteur faillit caler, vibra, hoqueta, avant de projeter brutalement la voiture en avant. L'avant du camion apparut dans ma lunette arrière, remplissant toute sa surface. Il était évident que ce type allait me grimper sur le pot d'échappement, et m'ecrabouiller par la même occasion. Je donnai un brusque coup de volant sur la droite, mais pas assez rapidement. Le Dodge accrocha mon aile arrière avec un bruit effroyable et me fit pivoter d'un demi-tour. Au lieu d'être face au sud, j'étais maintenant face au nord. J'écrasai la pédale des freins et la Volkswagen dérapa sur la chaussée dans une giclée de gravier. Mon sac à main vint s'installer tout seul sur mes genoux. Le moteur cala. Je tournai la clé de contact, adjurant ma chère voiture de ne pas me lâcher maintenant. Je me rendis vaguement compte que l'autoroute était soudain déserte. Pas d'aide en vue. Où étaient passés les autres automobilistes? Un peu plus bas sur ma gauche, un chemin de terre poussiéreux longeait la courbe d'un canal d'irrigation, mais pas de maison à l'horizon, aucun signe de vie.

Derrière moi, le Dodge avait fait demi-tour et accélérait pour foncer à nouveau sur moi. Je m'acharnai sur le démarreur en me retenant de hurler de frayeur, un œil terrifié rivé au rétroviseur. Le camion prenait de la vitesse. Une seconde après, il me rentrait dedans, avec une telle force cette fois que la Volkswagen fut projetée à dix mètres dans un fracas épouvantable. Mon front heurta le pare-brise avec une violence qui faillit m'assommer. Le verre Securit avait l'air couvert d'une couche de givre. Le siège se cassa net en deux et la soudaine rupture de ma ceinture de sécurité m'envoya contre le volant. Si je fus sauvée du pire, ce fut grâce à mon sac à main sur mes genoux qui agit comme un coussin d'air.

Le camion recula brutalement avant de mettre pleins gaz. Il bondit en arrière, puis en avant, pour jouer aux autos tamponneuses avec ma

Coccinelle. Je la sentis s'élever un court instant du sol avant d'atterrir dans le fossé d'irrigation, des trombes d'eau jaillissant dans toutes les directions. Je faillis bien me couper la langue en deux en heurtant l'appuie-tête puis le tableau de bord. Je portai machinalement ma main à ma bouche pour vérifier si toutes mes dents étaient encore là. Elles y étaient. Pendant quelques secondes, ma voiture sembla flotter, puis s'ancra dans le fond boueux du fossé. L'eau n'était profonde que d'un mètre mais les deux portières s'étaient ouvertes et l'eau vaseuse entra à flots.

Pendant ce temps, mon agresseur descendait de son camion, un démonte-pneu dans la main droite. Il devait se dire qu'un bon coup sur le crâne était plus compatible avec un accident de voiture qu'une balle dans la nuque. Il était grand, de race blanche, portait des lunettes de soleil et une casquette de base-bail. Miaulant de terreur, je fourrageai dans mon sac à la recherche de mon revolver et roulai hors de la voiture. Je m'accroupis, protégée par la Volkswagen, pendant que je glissais une cartouche dans chambre. Le canon en appui sur le toit, tenant la crosse à deux mains, je scrutai les environs.

Ô miracle. Je vis le type jeter le démonte-pneu sur le plateau du camion en même temps qu'il se remettait au volant avant de claquer la porte. Pendant qu'il démarrait, je revis son visage, un visage qui me rappelait très vaguement quelque chose. Mais je n'eus pas le temps de fouiller ma mémoire. La douleur me vrillait le cerveau et je me sentais aspirée par un trou noir sans fond. Je pris une profonde inspiration pour chasser le vertige et levai la tête juste à temps pour jeter un dernier coup d'œil au camion, avant qu'il ne file au nord, direction Mecca. La plaque d'immatriculation avait été maculée de boue. Pas un seul chiffre n'était lisible.

Deux voitures apparurent sur la route, en direction du sud. Le conducteur de la seconde, une vieille Ford, sembla marquer un temps d'arrêt en voyant ma Volkswagen à demi submergée dans le fossé. Il freina et fit marche arrière dans un toussotement de protestation de sa boîte de vitesses. Une poussée d'adrénaline me traversa tout le corps. C'était fini. J'éclatai en sanglots, de douleur, de peur, de soulagement.

- Vous avez besoin d'aide?

C'était un homme d'un certain âge. Il s'était rangé sur le bas-côté, vitre baissée. Je me dis vaguement qu'il était sûrement en train d'effacer les traces de pneus laissées par le Dodge, mais le gravier avait de toute façon l'air trop tassé pour qu'on puisse relever des

empreintes. D'ailleurs ça m'était égal. J'étais en vie et je me moquais bien de tout le reste. Je fourrai le revolver dans mon sac et pataugeai en tremblant vers la route. Je m'essuyai le visage d'un revers de manche. Ce que j'avais pris pour des larmes était une traînée de sang. Je n'eus pas besoin de toucher mon front pour savoir qu'il y poussait une bosse de la taille d'un œuf. L'homme me regardait approcher, le visage plissé d'inquiétude.

- Mon petit, ça n'a pas l'air d'aller du tout.

- Est-ce que vous pourriez prévenir la police de la route? Quelqu'un vient de m'éjecter dans le fossé.

- Bien sûr. Mais vous ne voulez pas que je vous emmène quelque part d'abord? Vous avez besoin d'un médecin. J'habite tout près.

- Non, ça va bien. J'ai simplement besoin d'une dépanneuse...

- Écoutez, ma petite dame. Je vais appeler le shérif et aussi faire venir une dépanneuse, mais je ne vous laisserai pas seule au bord de cette route.

- Je ne veux pas quitter ma voiture.

- Votre voiture ne bougera pas d'ici, et moi non plus si vous ne faites pas ce que je dis.

J'hésitai. La Volkswagen était une épave, l'arrière complètement enfoncé. Sans compter tous les coups qu'elle avait pris partout. Je l'avais depuis quinze ans. Avec un soupir de regret, je clopinai jusqu'à la Ford. Je m'étais apparemment ouvert la jambe du genou au milieu de la cuisse et je la sentais déjà s'ankyloser. Le vieil homme m'ouvrit la portière.

- Je m'appelle Cari LaRue, dit-il.

- Kinsey Millhone.

Je m'assis précautionneusement et fermai les yeux. Quelques centaines de mètres plus loin, la Ford s'engagea sur une route secondaire. Et si c'était un complot? Et si cet homme avait partie liée avec le type du camion rouge? Et soudain je me redressai sur mon siège. Je venais de me rappeler où j'avais déjà vu le visage de mon agresseur. C'était sur l'aire de repos quand j'avais déjeuné en prenant la route du désert. J'avais remarqué un enfant, d'environ 5 ans, jouant avec des boîtes

d'allumettes. Son père somnolait sur un banc, le visage abrité par un journal... Un homme de race blanche, avec des bras puissants et un T-shirt sans manches. Une fois ce rapprochement fait, je me rendis compte que je les avais même vus deux fois. Le même homme avait traversé le parking du motel plongé dans l'obscurité, un enfant perché sur les épaules, pour aller au distributeur de boissons. Je me souvins du rire de l'enfant sous les chatouillis de son père et un frisson glacé me parcourut l'échine. Quel genre d'homme pouvait bien être un tueur à gages qui emmenait son fils avec lui au boulot?

Pendant que M. LaRue appelait le bureau du shérif du comté, je luttai contre le sommeil, recroquevillée sur le canapé avachi de son salon. Le sang battait furieusement dans mes tempes, ma nuque était raide - le coup du lapin - et j'avais la cage thoracique en feu. J'avais froid et me sentais complètement misérable, comme après l'accident dans lequel mes parents avaient été tués. Bizarrement, mon cerveau se mit à me restituer presque mot à mot le texte de l'article que j'avais lu le matin même sur les palmeraies. En revanche, je ne me rappelais plus du tout où j'étais ni pourquoi j'avais aussi mal.

Cari me ramena à la réalité en me secouant énergiquement. Il avait appelé le service des urgences, à l'hôpital, et on lui avait dit de m'emmener là-bas. Sa femme, dont j'ai oublié le nom, m'avait nettoyé le visage et enfouie sous des couvertures. J'avais froid quand même. Comme ils insistaient, je me remis sur pied pour clopiner jusqu'à leur voiture, toujours enveloppée dans une couverture.

En arrivant aux urgences, j'avais suffisamment repris mes esprits pour donner mes coordonnées et répondre à des questions du style : « Combien de doigts voyez-vous ? » On commença par me radiographier la nuque et le crâne. Rien de cassé de ce côté-là.

Un jeune médecin à la calvitie déjà galopante m'examina les yeux et vérifia mes réflexes. Ma température, ma respiration et mon pouls étaient normaux. Je le sais parce que je louchai sur tout ce qu'il écrivait. Au bas de la page, il griffonna : « Syndrome postcommotionnel. » J'étais ravie de constater que mon accident n'avait pas diminué ma faculté de lire à l'envers. Puis on m'administra des soins divers et pas agréables du tout, y compris une piqûre antitétanique qui faillit me faire tomber dans les pommes.

- Je pense que nous allons vous garder pour la nuit, dit-il. Vous ne semblez pas avoir subi de dommages majeurs mais votre tête a pris un fameux choc. Je préférerais vous garder à l'œil pendant les prochaines douze heures. Y a-t-il quelqu'un que vous souhaiteriez prévenir ?

- Pas vraiment, murmurai-je.

J'étais trop abattue pour protester et de toute façon trop terrifiée pour

affronter le monde extérieur.

Le toubib était à peine sorti qu'un adjoint du shérif entra dans la pièce. Il s'appelait Richie Windsor et c'était un de ces flics à tête pouponne, nez en trompette et grosses joues rougies par le soleil. Il ne devait guère avoir plus que les 21 ans requis pour entrer dans la profession. Je lui décrivis l'accident avec méthode, ne lui épargnant aucun détail, tandis qu'il prenait des notes, lançant à l'occasion un commentaire enthousiaste avec un faux accent mexicain. Il avait l'air presque jaloux que quelqu'un ait essayé de me tuer.

Quand j'eus fini mon récit, il m'annonça qu'il allait diffuser un avis de recherche, pour le cas où le Dodge traînerait encore dans le secteur. Nous savions tous deux que les chances étaient minces. Si ce type avait pour deux sous de cervelle, il se débarrasserait du véhicule à la première occasion. Au moment où le shérif adjoint allait partir, je m'accrochai impulsivement à la manche de son uniforme.

- Une dernière chose, dis-je. Le médecin veut que je passe la nuit ici. Y a-t-il un moyen de garder mon admission secrète? C'est le seul hôpital de la région. Tout ce que ce type aura à faire sera d'appeler la réception, et on lui révélera ce qu'il a besoin de savoir.

- Bonne question. Je vais voir ce que je peux faire.

Pendant tout ce temps, Cari LaRue et sa femme

étaient restés patiemment dans le couloir. On leur permit enfin de me voir, pendant qu'on m'apportait une chaise roulante. Le shérif adjoint venait de les mettre au courant de la situation. Ils avaient l'air de conspirateurs.

- Ne craignez rien en ce qui nous concerne, dit Cari. Nous ne dirons pas un mot.

Sa femme me tapota la main.

- Ne vous faites plus de souci pour rien. Pensez simplement à vous reposer.

- Vous ne pouvez savoir à quel point je vous suis reconnaissante, dis-je. Je ne pourrai jamais vous remercier assez. Si vous n'étiez pas arrivé, je serais probablement morte.

Cari se tortilla sur sa chaise d'un air gêné.

- Mais non. Mais non. J'ai été heureux de vous aider. Nous avons des enfants de votre âge et nous aimerions que dans les mêmes circonstances quelqu'un leur vienne en aide.

Sa femme lui prit le bras.

- Il vaut mieux que nous y allions maintenant. Ils doivent vouloir vous mettre au lit.

Dès qu'ils furent partis, on me monta au deuxième étage par l'ascenseur pour m'installer dans une chambre particulière, probablement au service des maladies contagieuses, interdit aux visiteurs. Il n'était que trois heures de l'après-midi mais j'avais l'impression d'avoir derrière moi une journée interminable. A cause de mes blessures à la tête, je n'eus même pas droit à un antalgique et on ne me laissa pas dormir non plus, de peur que je ne sombre dans un coma dont je ne me réveille pas. Mes signes vitaux étaient vérifiés toutes les heures.

A un moment donné, mon œil tomba sur le téléphone. Et il y avait même un annuaire dans le bas de la table de nuit. Je cherchai l'indicatif de Carson City, Nevada (le 702, si ça vous intéresse vraiment), appelai les renseignements qui me donnèrent le numéro de Decker/Dietz/Détectives agréés, dont je composai le numéro. Je m'attendais plus ou moins à tomber sur un répondeur, mais on décrocha à la sixième sonnerie, d'une voix brusque et distraite.

- Oui?

- Pourrais-je parler à Robert Dietz?

- C'est moi. Que puis-je faire pour vous?

- Je ne sais pas si vous vous rappelez de moi, dis-je. Je m'appelle Kinsey Millhone. Je suis une amie de Lee Galishoff et il m'a conseillé de vous contacter. Je vous ai appelé il y a un an de Santa Teresa. Vous m'aviez aidée à retrouver une certaine Sharon Napier...

- En effet. Je me souviens maintenant. Lee m'a dit que vous risquiez d'appeler.

- Euh... oui. Je crois que j'ai besoin d'aide. Je suis à Brawley, en Californie, dans un hôpital. Un type m'a éjectée de la route et...

Il ne me laissa pas finir.

- Vous êtes blessée sérieusement?

- Non, pas trop, je crois. Des coupures, des bleus, mais rien de cassé. Ils me gardent simplement en observation. La voiture est en miettes mais un automobiliste qui passait m'a emmenée...

Il m'interrompt encore.

- Brawley, c'est où déjà?

- Au sud du lac Salton, à une heure et demie environ à l'est de San Diego.

- J'arrive.

Je fus incapable de réprimer un hoquet de surprise.

- Vraiment?

- Dites-moi simplement comment faire pour vous trouver. J'ai un ami qui a un avion. Il peut m'emmener à San Diego. Je louerai une voiture à l'aéroport et je serai là-bas vers minuit.

- Grands dieux! C'est formidable! Je veux dire... j'apprécie beaucoup votre aide mais demain matin sera aussi bien. Ils ne me laisseront sûrement pas partir avant neuf heures.

- Vous n'êtes pas au courant pour le juge? demanda-t-il d'une voix sans timbre.

- Le juge?

- Jarvison. Ils l'ont eu. C'était le premier sur la liste. Abattu ce matin devant chez lui.

- Je croyais qu'il avait la protection de la police.

- Il l'avait. D'après ce que j'ai compris, il était censé être gardé dans un endroit secret avec les deux autres mais il a voulu rentrer chez lui. Sa femme vient d'avoir un bébé et il n'a pas voulu la laisser seule.

- Où cela s'est-il passé? A Carson City?

- Tahoe, à une vingtaine de kilomètres de là.

Seigneur! me dis-je. Cela avait dû se produire à

peu près au moment où ce type me fonçait dessus.

- Combien d'hommes Tyrone Patty a-t-il engagés?

- D'après la tournure des événements, plus d'un.

- Et Lee? Il va bien?

- Je ne sais pas. Je ne lui ai pas parlé. Mais je suis sûr que la sécurité autour de lui a été renforcée.

- Et le tueur? Il s'en est tiré?

- Elle. C'était une femme qui s'était fait passer pour une employée du gaz dans une camionnette garée de l'autre côté de la rue.

Un sentiment de révolte m'envahit comme une brusque poussée de fièvre.

- Dietz, je n'aime pas ça du tout. Qu'est-ce qui se passe, bon sang? Le type qui a essayé de me tuer avait son gosse avec lui.

Je pris quelques minutes pour lui donner les détails. Il m'écouta avec intensité, posant parfois une question pour clarifier un point. Quand j'eus terminé, il y eut un petit silence. Il devait allumer une cigarette.

- Vous avez un revolver? demanda-t-il.

- Dans mon sac, oui. Un petit 32. Pas terrible mais il fait bien son boulot.

- Ils vous ont laissée le garder? fit-il, incrédule.

- Évidemment. Pourquoi pas ? Quand vous entrez à l'hôpital, ils vous posent toutes les questions possibles et imaginables, mais il ne viendrait à l'idée de personne de demander si vous avez une arme à feu sur vous.

- Qui sait que vous êtes là-bas?

- Je ne sais pas trop. C'est une petite ville. J'ai demandé au shérif adjoint d'être discret mais les bruits circulent vite. A vrai dire, je me

sentais en sécurité avant de vous appeler.

- Parfait. Restez sur le qui-vive. J'arrive dès que je peux.
- Comment ferez-vous pour me trouver? Ils ne vous laisseront pas vous balader ici en pleine nuit.
- Ne vous inquiétez pas. J'ai mon idée là-dessus, dit-il.
- Comment saurais-je que c'est vous et non pas un autre des petits copains de Tyrone Patty?
- Dites un nom de code.
- Cornichon au fenouil.

Il se mit à rire.

- Et ça veut dire quoi?
- Rien. C'est la première chose qui m'est passée par la tête.
- Cornichon au fenouil. Vers minuit. Faites bien attention à vous.

Après avoir raccroché, je me glissai hors de mon lit, direction la salle des infirmières. Je n'eus pas besoin d'aller jusque-là. Le shérif adjoint au nez en trompette était assis sur un banc en face de la porte de ma chambre. En m'apercevant, il leva la main d'un air penaud et rougit jusqu'aux oreilles.

- Ça y est, dit-il. Je suis pris la main dans le sac. J'ai pensé que quelqu'un devrait garder un œil sur vous pour le cas où ce cinglé remettrait ça. J'espère que ça ne vous ennuie pas?
- Vous plaisantez? Pas du tout. Je vous remercie d'avoir pris cette peine.

Une infirmière arriva juste à ce moment-là.

- Nous avons prévenu la sécurité, dit-elle. Si vous voulez, vous pouvez dormir maintenant.
- Merci. Ça ne me fera pas de mal. Un détective privé, Robert Dietz, doit venir ici. Soyez gentille, réveillez-moi dès qu'il sera là et assurez-vous qu'il est seul.

Je lui donnai le nom de code et l'heure approximative de l'arrivée de Dietz.

- A quoi ressemble-t-il?

- Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais vu.

- Ne vous inquiétez pas. On s'occupe de tout, dit Richie.

Je dormis jusqu'à l'heure du dîner, que j'avalai sans trop d'appétit. On vérifia une nouvelle fois mes signes vitaux puis je me rendormis jusqu'à 11 h 15. A mon réveil, ma machine à écrire et mon sac marin se trouvaient contre le mur près de la porte. Je me levai avec précaution. Les tempes me battaient comme un lendemain de beuverie. Je sortis ma trousse de toilette et me traînai jusqu'à la salle de bains pour me brosser les dents puis prendre un long bain chaud. Entrer et sortir de la baignoire ne fut pas une mince affaire.

En me séchant, j'évaluai les dégâts dans le miroir. De quoi achever de me saper le moral. En plus de ma bosse sur le front, j'avais les yeux cerclés de noir et soulignés de rouge. Parfait pour Halloween, sauf que c'était dans six mois. Mon genou gauche était pourpre, mon torse bleuâtre. Je pris mon temps pour m'habiller, m'arrêtant presque après chaque mouvement. Au bout de l'opération, j'étais si épuisée que je me rendormis.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour et il me fallut une bonne minute pour me souvenir d'où j'étais et pourquoi.

- Mrs. Millhone? Il est l'heure de prendre votre température...

J'ouvris machinalement la bouche, tout comme je tendis machinalement le bras pour faire prendre ma tension. C'était une infirmière que je n'avais pas vue la veille, une jeune Mexicaine au rouge à lèvres écarlate et aux cheveux très noirs tirés en queue de cheval. Comme elle ne hurla pas d'horreur, j'en conclus que ma tension était normale. Si seulement ils vous renseignaient de temps en temps sur votre état...

En tournant la tête vers la fenêtre je vis un homme adossé contre le mur, les bras croisés sur la poitrine. Dietz. La quarantaine bien sonnée, 1,80 mètre, dans les 85 kilos, en jeans, santiags, et un veston de tweed avec une brosse à dents pointant de la poche poitrine comme un stylo

à bille. Rasé de près. Des cheveux un peu longs grisonnants autour des oreilles. Il me fixait d'un regard gris inexpressif.

- Je suis Dietz.

La voix était rauque, mais pas trop.

De ma main libre je retirai le thermomètre de ma bouche.

- A quelle heure êtes-vous arrivé?

- Une heure et quart. Mais vous dormiez si bien que je n'ai pas voulu vous réveiller.

L'infirmière prit le thermomètre et fronça les sourcils.

- Vous ne l'avez pas gardé assez longtemps.

- Je n'ai pas de fièvre. J'ai eu un accident, dis-je.

- L'infirmière-chef va me faire des histoires si je n'ai pas votre température.

Je me collai le thermomètre au coin de la bouche comme une cigarette, parlant à Dietz pendant qu'il tressautait entre mes lèvres.

- Vous avez pu dormir un peu?

- Ici?

- Dès que le médecin arrivera, on pourra se tirer de là, dis-je. Le type avec le gosse est descendu dans le même motel que moi, avant-hier soir. Je pense que nous devrions retourner là-bas et interroger les réceptionnistes. On trouvera peut-être le numéro d'immatriculation de son camion.

- Monsieur, je vais devoir vous demander d'attendre dans le couloir.

- Le camion a été retrouvé. J'ai appelé le shérif du comté en arrivant. Le véhicule a été abandonné près de San Bernardino. Ils vont l'examiner pour essayer de trouver des empreintes mais le type est sûrement trop malin pour ça.

- Et les parkings du coin?

- On peut essayer, mais j'ai l'impression que ce camion ne nous mènera nulle part.

L'infirmière commençait à s'impatienter.

- Monsieur...

Il lui jeta un regard peu amène. J'allai m'interposer, mais juste à ce moment-là Dietz décolla du mur.

- Je descends griller une cigarette.

Vers 10 h 35, il m'aidait à caser ma pauvre carcasse sur le siège passager d'une Porsche rouge écarlate. Je le regardai s'installer au volant.

- Vous l'avez louée?

- Elle est à moi. Je suis descendu avec. Je n'ai pas voulu attendre mon copain avec son avion. Il n'était pas prêt à partir assez tôt.

Il mit le contact et régla la climatisation. L'intérieur de la voiture sentait le cuir et le tabac. Avec les vitres remontées qui nous protégeaient de la chaleur du désert, je me sentais à l'abri des dures réalités de la vie.

- Où allons-nous?

- A l'atelier de carrosserie où a été remorquée votre voiture.

- Ils sont ouverts le dimanche?

- Aujourd'hui ils le sont.

- Comment avez-vous fait?

- J'ai appelé le numéro des urgences. Le gars nous attend là-bas.

L'atelier était une station-service reconvertie, pas loin du centre de Brawley. Ma Volkswagen était garée sur le côté, derrière un grillage. Le propriétaire nous attendait effectivement, un trousseau de clés à la main. Dietz se rangea à droite. Au moment où je m'apprêtais à ouvrir la portière pour descendre, il posa une main sur mon bras.

- Attendez un instant, dit-il.

Au son de sa voix, je me dis que ce n'était pas le moment de faire des manières. Je fis donc ce qu'on me disait de faire, étudiant la manière dont il se positionnait pour m'ouvrir la portière, protégeant ma sortie. Le propriétaire défit le cadenas du grillage et Dietz lui tendit un billet plié, dont je ne pus voir le montant, même en louchant très fort. Mais c'était sûrement un gros pour que le bonhomme ait accepté notre

visite un jour de fermeture.

Nous fîmes le tour de ma voiture, évaluant les dégâts. Il n'y avait pratiquement plus un centimètre carré intact. Je récupérai mes affaires personnelles éparpillées un peu partout - des livres de droit, du petit outillage, mon appareil photo, un chandail, une paire de chaussures et diverses autres bricoles. Les deux cartons d'Agnes Grey avaient étonnamment bien survécu. Même pas de vaisselle cassée. Je transférai ce que je pus dans le coffre de la Porsche et casai le reste dans un grand carton que le propriétaire mit aimablement à ma disposition. Je rédigeai un chèque pour le remorquage et pris en même temps les dispositions nécessaires pour que tout me soit envoyé à Santa Teresa. Je m'occuperais des papiers de l'assurance dès mon retour mais je ne m'attendais pas à des miracles.

Dix minutes plus tard, nous prenions la direction du nord par la 86. A peine étions-nous sur la route que Dietz glissa une cigarette entre ses lèvres et actionna un briquet Zippo. Puis il hésita un instant et me jeta un bref coup d'œil.

- La fumée vous dérange, n'est-ce pas?

Mon premier réflexe fut de politesse, mais à quoi sert la communication si ce n'est à véhiculer la vérité?

- Un peu, dis-je.

Il baissa la vitre, balança le briquet par l'ouverture, suivi de la cigarette puis du paquet de Winston tout entier. Je le regardai fixement, au bord du fou rire mais très gênée quand même.

- Mais qu'est-ce que vous faites?

- J'arrête de fumer.

- Comme ça?

- Je suis capable de n'importe quoi.

Le pire, c'était que malgré son ton fanfaron il avait l'air de parler sérieusement. Quinze kilomètres défilèrent dans un silence total. A l'approche de Salton City, je lui demandai de ralentir. Je voulais revoir l'endroit où le fou au camion m'était tombé dessus. Pas besoin de nous arrêter - à quoi bon? - mais j'avais besoin de revoir cet endroit.

A Indio, nous nous garâmes sur le parking d'un petit centre commercial, où un restaurant mexicain était coincé entre une laverie automatique et un cabinet de vétérinaire.

- J'espère que vous avez faim, dit Dietz. Je ne veux pas m'arrêter du côté de Los Angeles. Le dimanche, la circulation est à devenir fou.

- Parfait, dis-je.

Je n'avais pas vraiment faim mais j'avais besoin d'une pause. Dietz était un bon conducteur, mais trop agressif, trop impatient. Il dégageait le genre d'énergie qui me met les nerfs à vif. Petit à petit, l'idée de l'avoir à mes côtés vingt-quatre heures sur vingt-quatre me semblait inquiétante.

A l'intérieur du restaurant, Dietz vérifia les deux portes d'entrée et choisit une table d'où il pouvait garder un œil sur la voiture. L'endroit était délicieusement frais, le décor quelconque mais pas désagréable. Les clients étaient peu nombreux et une serveuse apparut presque aussitôt, une Mexicaine d'âge moyen, petite et replète. Elle nous énuméra le menu en espagnol. Mes connaissances de cette langue se limitent à trois mots environ mais je pouvais jurer quelle nous proposa de la soupe à l'écureuil. Dietz secouait la tête après chaque suggestion. Ils finirent par se lancer dans un bref conciliabule en espagnol. Il ne semblait pas le parler couramment mais réussissait à se faire comprendre.

Je l'observai du coin de l'œil pendant qu'il se débattait avec son vocabulaire. Un visage buriné, un nez légèrement aplati, une bouche large et droite qui se relevait de guingois quand il souriait. De belles dents, même si à mon avis elles n'étaient pas toutes à lui. Trop régulières et trop blanches. Il se retourna vers moi.

- Cet endroit n'a ouvert qu'hier. Elle nous conseille le menudo ou l'assiette garnie.

Je me penchai vers lui, évitant le regard de la serveuse.

- Je ne mange pas de menudo. C'est fait avec des tripes. Vous en avez déjà vu? C'est tout blanc et spongieux... Je suis sûre que c'est fait avec des organes que les humains n'ont même pas.

- Nous prendrons deux assiettes garnies, dit-il.

Elle s'éloigna dans un bruit de sabots qu'elle

chaussait avec des socquettes blanches. Elle revint quelques minutes plus tard avec deux bières, un petit plat de salsa et des tortillas encore toutes grésillantes.

- Comment avez-vous connu Lee Galishoff? demandai-je après la première gorgée de bière.

Dietz tendit la main vers son paquet de cigarettes, se souvint qu'il l'avait jeté et sourit en hochant la tête d'un air penaud.

- J'ai fait un boulot pour lui. Il m'avait demandé de retrouver un témoin important dans un de ses premiers procès. Après, nous avons commencé à jouer au squash ensemble et sommes devenus bons amis. Et vous?

Je lui résumai brièvement les circonstances dans lesquelles j'avais été amenée à faire arrêter Tyrone Patty.

- Je suppose que vous avez l'habitude des missions de sécurité.

Il acquiesça.

- C'est un créneau lucratif, surtout de nos jours. Évidemment, ça perturbe un peu votre vie personnelle, mais ça change quand même du travail de détective privé à proprement parler, qui est à mourir d'ennui, comme vous le savez. La semaine dernière, j'ai passé six heures à étudier des microfiches dans le bureau d'un contrôleur des impôts. Je ne peux plus supporter ça. Je l'ai fait pendant dix ans et il est temps que je me tourne vers autre chose.

- Vers quoi?

- Je ne sais pas encore. Je suis arrivé dans ce milieu un peu par hasard. J'ai commencé par faire des filatures, remettre des assignations, enfin ce genre de trucs, pour un gars qui m'a finalement pris comme associé. Ray détestait le travail sur le terrain

- trop risqué à son goût - alors il s'occupait de toute la paperasserie et moi je m'occupais des mauvais payeurs et autres fripouilles.

- Vous en parlez au passé. Que lui est-il arrivé?

- Il est mort d'un infarctus il y a dix mois. Un type qui faisait du jogging et des haltères. Il avait épousé sa petite amie, renoncé au tabac, à l'alcool, à la came, et à bambocher toute la nuit. Il s'était acheté une maison, avait eu un bébé. Le bonheur, quoi. Puis il est mort. A 46 ans. Il y a un mois, sa veuve a commencé à m'entreprendre pour que je prenne sa place. Mais ça m'emmerde. Non merci. J'ai pris ma part et basta.

- Vous avez vécu en Californie?

Il eut un geste vague de la main.

- J'ai vécu partout. Je suis né dans une camionnette quelque part dans les faubourgs de Détroit. Ma mère était sur le point d'accoucher et mon père n'a pas voulu s'arrêter. Ils m'ont trimballé avec eux partout. Mon père travaillait sur des plates-formes pétrolières, alors on a passé pas mal de temps à Los Angeles... C'était à la fin des années quarante, début des années cinquante, au moment du grand boom. Le Texas, l'Oklahoma. C'était un travail sacrément dangereux, mais ça rapportait. Mon père était du genre râleur et bagarreur. Capable de déclencher une rixe dans un bar et de tout démolir, juste pour le plaisir. Quand il s'engueulait avec son patron - et c'était souvent - on pliait bagage et on taillait la route.

- Et pour aller à l'école, comment faisiez-vous?

- J'y allais le moins possible. Je détestais l'école. Je n'en voyais pas l'utilité. A mes yeux, ça devait me préparer pour quelque chose que je n'avais de toute façon pas envie de faire. Je n'avais pas l'intention d'entrer dans les chemins de fer, alors en quoi ça pouvait bien me concerner, ces histoires de trains qui se croisent? J'étais incapable de rester en place à écouter des conneries pareilles. Aujourd'hui, on qualifie les gosses comme moi d'hyperactifs. Tous ces règlements, ces principes. Pour rien. Mais j'ai fini par obtenir une équivalence au diplôme de fin d'études. Le système n'est pas fait pour des nomades comme moi. Voilà l'histoire de ma vie.

Nos assiettes garnies arrivèrent et nous suspendîmes la conversation le temps d'étudier ce qu'il y avait dedans. Du riz dans une flaque de sauce, quelque chose de plié avec du fromage filtrant par en dessous, quelque chose de plat. Mais comme les deux repas de l'hôpital m'avaient terriblement frustrée, j'engloutis le tout sans me poser trop de questions. En plus, c'était plutôt bon.

Je vidai mon assiette juste un peu avant Dietz, qui dévorait lui aussi avec un bel enthousiasme.

- Et votre mère? Où était-elle pendant tout ce temps?

Il haussa les épaules, la bouche pleine, attendant de pouvoir parler.

- Elle était avec nous. Ma grand-mère aussi. On voyageait tous les quatre dans un break avec tout notre barda entassé derrière. Tout ce que je sais aujourd'hui, ma mère et ma grand-mère me l'ont appris dans ce véhicule bringuebalant. La géographie, la géologie. Elles me faisaient travailler dans de vieux livres de classe que nous achetions au hasard de nos déplacements. Et pendant ce temps-là, elles buvaient de la bière, faisaient le clown et se marraient comme des folles. C'était exactement l'ambiance qu'il me fallait pour apprendre. Et vous? Vous avez été élevée à Santa Teresa?

- J'y ai vécu toute ma vie.

Il hocha la tête, feignant la stupéfaction.

- Moi, je ne pourrais même pas faire la liste de tous les endroits où j'ai vécu.

- Vous avez fait votre service militaire?

- Dieu merci, ça m'a été épargné. J'étais trop jeune pour la Corée et trop vieux pour le Viêt-nam. De toute façon, je ne crois pas que j'aurais été apte. J'ai eu des rhumatismes articulaires aigus quand j'étais gosse...

La serveuse revint débarrasser la table. Je lui demandai où étaient les toilettes et elle fit un geste en direction de la cuisine. J'avais à peine repoussé ma chaise que Dietz en faisait autant, mais je l'arrêtai net.

- Bon sang, Dietz, il y a tout de même des limites, vous ne croyez pas?

Il me laissa passer, mais je remarquai qu'il me suivit attentivement du regard jusqu'au moment où je franchis la porte du fond. Devant le miroir, je fis un nouveau point des dégâts. Mon front était maintenant bleu et noir et le tour de mes yeux avait pris une jolie couleur lavande. Dommage qu'il y ait eu ces tramées juste en dessous qui me donnaient l'air d'avoir de la conjonctivite. L'air du désert avait desséché mes cheveux, qui me faisaient penser à ces moutons que je péchais parfois sous mon lit. Incroyable que personne ne se soit encore

mis à hurler de terreur en me voyant.

Quand je regagnai la table, Dietz avait déjà réglé l'addition.

- Tout va bien? demanda-t-il.

- Vous n'auriez pas un antalgique sur vous?

- J'en ai dans la voiture.

Il m'acheta une boîte de Coca que nous emportâmes en partant. Je le regardai scruter le parking tout en m'ouvrant la portière. Une fois installé à son tour, il sortit de la boîte à gants un tube de comprimés.

- Ça devrait faire l'affaire, dit-il.

Il avait raison. Quelques minutes après, non seulement j'avais moins mal à la tête mais je tombais de sommeil.

Quand je me réveillai, nous venions de franchir la limite du comté de Ventura. Je sentis l'océan avant même d'ouvrir les yeux. Dietz tourna la tête vers moi.

- Ça va mieux?

- Beaucoup mieux, dis-je. Comment était la circulation?

- Le pire est derrière nous.

- Si je ne peux pas prendre une douche bientôt, je me fais sauter le caisson.

- Plus que quarante kilomètres.

- Personne ne nous file le train?

Il leva les yeux vers le rétroviseur.

- Pourquoi nous suivre? Il sait probablement où vous habitez.

- C'est gai. A votre avis, combien de temps va durer ce cirque?

- Difficile à dire. Jusqu'à ce qu'il renonce ou se fasse prendre.

- Et qui s'en chargera?

Il sourit.

- Pas moi. Mon boulot, c'est de m'occuper de vous, pas de faire la chasse aux malfrats. Laissons ça aux flics.

- Et moi, là-dedans, qu'est-ce que je deviens?

- On en parlera demain matin. Ce que je veux surtout, c'est que vous obéissiez sans pleurnicher. Peu de femmes en sont capables.

- Vous ne me connaissez pas très bien.

Il me jeta un coup d'œil de biais.

- Je ne vous connais pas du tout.

- Alors je vais vous faire un résumé, dis-je sèchement. J'ai été élevée par la sœur de ma mère. Mes parents ont été tués dans un accident quand j'avais 5 ans. La première chose que m'ait jamais dite ma tante, ce fut : « Règle numéro un, Kinsey... règle numéro un... » Et là elle pointait son index sous mon nez « ... pas de pleurnicheries. »»

- Dieu du ciel!

Je souris.

- Ce n'était pas si terrible. Je suis simplement un peu tordue. D'ailleurs, je me suis vengée. Elle est morte, il y a dix ans, et j'ai pleurniché pendant des mois. Tout est venu d'un coup. J'ai été flic pendant deux ans, puis j'ai laissé tomber. J'ai rendu mon uniforme et ma matraque.

- Un geste symbolique.

Je me mis à rire.

- Tout à fait. Six mois après j'étais mariée à un bon à rien.

- Du moins l'histoire a-t-elle une fin heureuse. Combien de bébés?

- Pas un seul.

- Moi, c'est juste le contraire. Je n'ai jamais eu de femmes, mais j'ai

deux enfants.

- Comment avez-vous fait?

- Je vivais avec une dame qui a refusé de m'épouser. Elle jurait que je finirais par la quitter, et c'est bien sûr ce que j'ai fait.

Je le regardai un moment, mais il n'ajouta rien de plus. Peu après, les abords de Santa Teresa commencèrent à se rapprocher. C'était idiot, mais j'aurais bien pleuré de joie à l'idée d'être de retour à la maison.

Nous trouvâmes une place pour la Porsche à deux portes de chez moi et déchargeâmes le coffre. Nous avions à peine poussé la grille que Henry émergeait de chez lui pour m'accueillir. Son sourire se figea net tandis que son regard incrédule allait de mon visage à celui de Dietz. Je fis les présentations et les deux hommes se serrèrent la main. Je me rappelai un peu tardivement à quoi devait ressembler ma tête.

- Un accident, dis-je. Un type m'a éjectée de la route. J'ai dû laisser ma voiture à Brawley et Dietz m'a ramenée.

- Mais qui était ce gars? fit Henry, l'air complètement dérouté. Je ne comprends pas. Vous n'avez pas fait de déclaration à la police, là-bas?

J'hésitai, ne sachant trop jusqu'à quel point je devais le mettre au courant. Dietz régla la question pour moi.

- Entrons d'abord, puis nous vous raconterons le reste.

Visiblement, il ne tenait pas à s'attarder dehors.

J'ouvris la porte de mon appartement et pénétrai à l'intérieur suivie de Henry, Dietz fermant la marche comme un chien de berger.

- J'ai apporté votre courrier, dit Henry, en posant quelques lettres sur la table avant de se laisser tomber sur le canapé, le tout sans quitter mon invité des yeux.

Déjà Dietz inspectait les lieux, vérifiant machinalement les dispositifs de sécurité, ou du moins ce qui en tenait lieu. J'avais des loquets aux fenêtres, mais pas grand-chose d'autre. Il baissa les volets, vérifia les placards, jeta un coup d'œil dans la salle de bains. Henry avait l'air soufflé de le voir prendre autant de libertés, peut-être plus soufflé encore par ma façon d'accepter la chose.

Je pris mon courrier sur la table. A première vue, surtout des prospectus, mais avant d'avoir pu le trier convenablement Dietz me prit la liasse des mains et la reposa sur la table.

- N'y touchez pas avant que j'y aie jeté un coup d'œil.

Cette fois, c'en était trop pour Henry.

- Mais qu'est-ce qui se passe ici? Je ne comprends plus rien.
- On a engagé quelqu'un pour la tuer, dit Dietz sans s'embarrasser de préambules.

Personnellement, j'y aurais mis un peu plus de formes mais Henry ne tomba pas en syncope sur le canapé, ce qui tendrait à prouver qu'il était moins impressionnable que je ne le croyais. Dietz lui résuma rapidement les faits, concluant par ces mots :

- La police de Carson City fait ce qu'elle peut pour contrôler la situation, mais la position de Kin-sey est un peu plus périlleuse.
- Alors pourquoi est-elle ici, d'abord? explosa Henry. Pourquoi ne pas lui avoir fait quitter la ville?
- J'avais quitté la ville, dis-je. Et à quoi cela m'a-t-il servi? Trois personnes savaient où j'allais et ce type y était aussi. Il est même arrivé avant moi sur l'aire de stationnement.

Je lui racontai brièvement comment j'avais aperçu mon agresseur en m'arrêtant pour déjeuner près de Cabazon.

- Il doit bien y avoir un endroit, s'obstina Henry.
- Franchement, je crois qu'à partir du moment où nous prenons quelques précautions élémentaires nous sommes mieux ici, dit Dietz. J'ai un système d'alarme portatif avec moi... récepteur, sirène, « bouton de panique », pour le cas où quelqu'un essaierait de pénétrer dans les lieux pendant que je ne suis pas vraiment à proximité. Et il faudra que nous ouvrons tous les trois l'œil sur tous les étrangers, y compris le facteur, l'employé du gaz, les livreurs... bref, tout le monde. (Il se tourna vers moi.) Nous ferons varier vos horaires le plus possible. Prenez un chemin différent pour aller à votre bureau et en revenir. Le plus souvent je serai avec vous mais je veux que vous compreniez la stratégie de base. Tenez-vous à l'écart des lieux publics. Et, bien sûr, évitez les endroits isolés.
- Et le jogging ou la gymnastique?
- Faites une croix dessus pour le moment. Avec un sac de sport à la main, n'importe qui peut entrer dans un gymnase en passant inaperçu.
- Je devrais peut-être me procurer un revolver, dit Henry, déjà gagné

par l'ambiance gendarmes et voleurs.

- Voyons, Henry, vous détestez les armes à feu!

- Je ne pense pas qu'il faille en arriver là, dit Dietz à Henry, m'ignorant complètement. Nous misons sur la prévention. Avec un peu de chance, nous n'aurons pas à tirer sur qui que ce soit.

- Excusez-moi, les gars. Ça vous ennuerait que j'émette une opinion?

Dietz se tourna vers moi.

- Si le type au camion veut me tuer, il le fera, dis-je. Je veux bien me montrer prudente, mais pas au point de nous rendre tous mabouls.

Dietz hocha la tête.

- Pas d'accord. Il le fera si vous faites l'idiote et lui offrez une chance de le faire, mais il n'est pas payé assez cher pour risquer sa peau.

Je me tournai vers Henry pour l'éclairer sur ce point.

- C'est un tueur au rabais. 1 500 dollars par tête de pipe.

- Pour une somme pareille, insista Dietz, il ne va pas traîner dans le coin très longtemps. Le coup n'est rentable pour lui que s'il fait vite.

- Évidemment, marmonnai-je. Nous ne voudrions tout de même pas qu'il se fasse engueuler par son comptable.

- Écoutez, dit Dietz. Ce type fait ce boulot pour l'argent. Chaque journée supplémentaire qu'il passe à Santa Teresa lui rogne son bénéfice. Il faut qu'il mange, qu'il se loge, qu'il achète de l'essence. Et s'il a un gosse avec lui, les frais montent encore. (Il agita les clés de sa voiture.) Je vais faire un tour au poste de police pour bavarder un peu avec les flics. Vous avez des projets pour ce soir?

J'allais répondre quand je m'aperçus qu'il s'adressait à Henry. Je levai le doigt comme à l'école.

- Je ne voudrais pas jouer les emmerdeuses mais pourrions-nous procéder à un vote?

Dietz m'adressa un bref sourire.

- Désolé. Vous avez raison. J'ai un peu tendance à tout régenter.

Évidemment, je me dégonflai, marmonnant quelque chose d'inintelligible. En vérité, je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait faire. Mais je n'aime pas qu'on me bouscule.

Dietz mit les clés dans sa poche.

- Et pour les courses? Dites-moi ce dont nous avons besoin et je passerai au supermarché sur le chemin du retour.

Je n'eus pas besoin de réfléchir. Le réfrigérateur était aussi vide que les placards.

- Un souhait particulier?

- Non. Ce que vous voudrez. Je ne fais pas vraiment de cuisine.

- Moi non plus. Mais on se débrouillera. Je veux que nous prenions nos repas ici le plus souvent possible. Ne bougez pas avant mon retour et fermez la porte à clé. Nous installerons l'alarme dès demain matin. Et ne répondez pas au téléphone. Vous avez un répondeur?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

- Alors laissez-le répondre.

- Je peux rester avec elle si vous pensez que c'est plus prudent, dit Henry.

Dietz me regarda pour voir ma réaction. Ce type-là comprenait vite, il fallait au moins lui laisser ça.

- J'aimerais bien être seule un moment, dis-je.

Dieu savait quand j'aurais à nouveau l'occasion

d'être seule. J'étais fatiguée, de mauvais poil, et j'avais mal partout. Je n'avais qu'une envie : avaler quelque chose en vitesse et aller me coucher. Mon répertoire culinaire se limitait aux sandwiches au beurre de cacahuètes avec des cornichons et aux œufs durs avec beaucoup de mayonnaise et de sel. Il faudrait que je demande à Dietz quelles étaient ses spécialités. Il devait bien savoir faire quelque chose.

Je pris une douche en me rappelant tout ce que j'avais oublié de demander à Dietz de rapporter. Entre autres du vin. Et soudain il me vint à l'esprit que le bruit de l'eau devait couvrir tous les autres bruits. Je sortis de la douche en vitesse, m'enveloppai dans un drap de bain et m'approchai de la fenêtre. Tout avait l'air normal. Pas de vitre

brisée, pas de main ensanglantée passant à travers pour défaire le loquet.

J'enfilai un jean et un chemisier, trouvai des draps propres dans l'armoire et dépliai le canapé convertible. Franchement, j'aurais bien aimé m'habituer un peu à mon nouvel appartement avant de le partager avec quelqu'un, surtout un type que je ne connaissais pas la veille, garde du corps ou pas.

Je défis mon sac marin et mis un peu d'ordre dans le salon. Dietz m'avait demandé de ne pas répondre au téléphone mais il ne m'avait pas dit de ne pas passer de coups de fil. J'appelai donc Irene Gersh.

- Irene? Ici Kinsey Millhone. Je voulais simplement prendre des nouvelles de votre mère. Est-elle arrivée ?

- Comme c'est gentil à vous! Oui, elle est là depuis 15 heures. Une ambulance est venue la chercher à l'aéroport et l'a emmenée directement à la maison de retraite. Je viens d'aller la voir et elle a l'air tout à fait bien. Fatiguée aussi, bien sûr.

- Le voyage a dû être éprouvant pour elle.

Irene baissa légèrement la voix.

- Ils ont dû lui administrer des calmants, bien que personne ne m'en ait rien dit. Je m'attendais à ce quelle pique sa crise mais elle avait perdu toute sa vivacité. Quoi qu'il en soit, je ne vous serai jamais assez reconnaissante de l'avoir retrouvée, surtout si vite. Même Clyde a l'air soulagé.

- Je suis contente pour vous. Tout ira bien maintenant.

- Et vous, ma chère? Je suis au courant pour votre accident. Ça n'a pas été trop grave?

J'ouvris des yeux ronds.

- Vous êtes au courant? Mais comment?

- Par votre associé. Il a appelé ici cet après-midi pour me demander si vous étiez rentrée.

J'eus l'impression que toutes mes fonctions vitales marquaient un temps d'arrêt.

- Quel associé?

- Je ne sais pas, Kinsey. Je pensais que vous, vous le sauriez. Il m'a dit qu'il travaillait avec vous à l'agence. Je n'ai pas bien saisi son nom.

Il y avait maintenant quelque chose d'apeuré dans sa voix, sans doute en réaction à la terreur qui devait transparaître dans la mienne.

- Quelle heure était-il?

- C'était il y a environ une heure. Je lui ai dit que j'étais sans nouvelles de vous, mais que j'étais sûre que vous rentriez cet après-midi. C'est alors qu'il m'a parlé de votre accident. Quelque chose ne va pas?

- Irene... je n'ai pas d'associé. En revanche, j'ai un tueur à gages à mes trousses.

Je crus l'entendre cligner des yeux à l'autre bout du fil.

- Je ne comprends pas, ma chère. Que voulez-vous dire?

- Ce que je viens de vous dire. Un tueur à gages, quelqu'un qu'on a payé pour m'assassiner.

- Vous plaisantez.

- J'aimerais bien.

- En tout cas, il avait l'air de tout savoir de vous et il semblait très gentil. S'il n'avait paru si bien vous connaître, je n'aurais jamais rien dit.

- J'espère que vous ne lui avez pas donné mon adresse ou mon numéro de téléphone.

- Bien sûr que non. S'il me l'avait demandé, je me serais doutée qu'il y avait quelque chose de louche là-dedans. C'est terrible. Je m'en veux tellement.

-, Mais non, Irene, ce n'est pas votre faute. Si jamais il rappelle, je vous en prie, faites-le-moi savoir.

- Bien sûr. Je suis tellement désolée. Si je m'étais doutée...

- Je comprends. Mais comment auriez-vous pu savoir? Appelez-moi simplement s'il se manifeste encore.

Après avoir raccroché, je redescendis examiner toutes les fenêtres. Quand une voiture passa lentement dans la rue je reculai

instinctivement, en me retenant tout juste de hurler. Je ne me serais jamais crue capable de céder si facilement à la panique. De retour dans le salon, je fus incapable de faire autre chose que d'arpenter indéfiniment cette pièce à peine plus grande qu'une descente de lit.

A 6 h 45 on frappa à la porte. Et bien entendu mon cœur se mit à battre comme un fou. Je collai l'œil au judas. Dietz se tenait sur le seuil, un sac de picerie dans chaque bras. Je déverrouillai la porte et le fis entrer. Je pris l'un des deux sacs pendant qu'il posait l'autre sur le comptoir de la cuisine. Je ne sais pas quelle tête je faisais mais il comprit tout de suite.

- Que se passe-t-il?

Même à mes propres oreilles ma voix résonnait anormalement.

- Un type a appelé la dame pour laquelle je travaille pour lui poser des questions sur moi. Il lui a parlé de l'accident et a voulu savoir si j'étais déjà rentrée.

La main de Dietz prit machinalement la direction de la poche dans laquelle il mettait ses cigarettes.

- Comment pouvait-il connaître son existence?

- Aucune idée.

- Merde.

- Que dit la police?

- Pas grand-chose. Mais du moins savent-ils maintenant ce qui se passe. Ils enverront une voiture banalisée patrouiller le quartier à intervalles réguliers.

- Youpi!

- Épargnez-moi vos sarcasmes.

- Excusez-moi. Je ne savais pas que ça prendrait cette tournure-là.

Il se retourna vers l'un des sacs d'épicerie dont il sortit un vêtement qui me rappelait vaguement les vestes bleues que nous portions en cours de gym au lycée pour distinguer les équipes les unes des autres.

- Le lieutenant Dolan a suggéré que vous portiez ceci. C'est un gilet pare-balles, pour hommes, mais il fera l'affaire.

J'attrapai la chose en la tenant par la bande Vel-cro. C'était plus lourd que ça en avait l'air et aussi sexy que des bas à varices.

- Et vous? Vous n'en avez pas besoin?

- J'en ai un dans la voiture. Je vais prendre une douche puis nous parlerons du dîner.

Entre-temps, je rangeai le contenu des sacs dans les placards. Apparemment, il avait dévalisé les rayons devant lesquels il était passé. Dieu merci, il avait eu la présence d'esprit de prendre aussi une bouteille de Jack Daniels, deux bouteilles de vin blanc et un pack de bières. J'ai honte d'avouer à quel point leur vue me rasséréna. Avec la trouille qui me serrait le ventre, un petit gorgéon me tentait assez. Je mis les bières dans le bas du réfrigérateur et sortis le tire-bouchon.

La porte de la salle d'eau s'ouvrit et Dietz émergea vêtu d'un jean et d'une chemise de soirée, pieds nus et fleurant bon l'after-shave. Tout en se frottant les cheveux avec une serviette il repéra la radio sur le comptoir et l'alluma, fixant son choix sur une espèce de country music dont le rythme ne tarderait sûrement pas à me faire grimper aux rideaux. Mais, après le coup des cigarettes, je me sentais assez mal à l'aise pour contester ses goûts musicaux. Cette cohabitation ne l'enchantait probablement pas plus que moi.

Je versai du vin dans un verre.

- Vous en voulez?

- Et comment!

Je lui tendis le verre et en remplis un autre pour moi. Je me dis que nous devrions porter un toast à quelque chose mais je ne voyais vraiment pas à quoi.

- Vous avez faim? J'ai vu que vous aviez pris des œufs et du bacon. On pourrait faire ça, si vous voulez.

- Parfait. Je ne savais pas trop quoi acheter. J'espère que vous n'êtes pas végétarienne. Je n'ai pas pensé à vous poser la question.

- Je mange n'importe quoi... enfin, sauf des tripes. (Je posai mon verre sur le comptoir pour pouvoir sortir les œufs.) Brouillés, ça ira? Je rate toujours les œufs sur le plat.

- Je peux le faire.

- Je veux bien.

- Vous ne devez pas vous sentir obligée de faire la cuisine. Je ne suis pas ici en tant qu'invité.

Je déteste les assauts de politesse. Je sortis la poêle et tentai de changer de sujet.

- Nous n'avons pas encore parlé d'argent. Lee n'a pas mentionné votre tarif horaire.

- Ne vous inquiétez pas pour ça. Nous trouverons un moyen de nous arranger.

- Je me sentirais mieux si nous le trouvions tout de suite.

- Pour quoi faire?

Je haussai les épaules.

- Je ne sais pas. Ça fait plus professionnel.

- Je ne veux pas d'argent de vous. Je le fais pour m'amuser.

- Parce que vous trouvez ça amusant?

- Vous savez ce que je veux dire. De toute façon, j'ai laissé tomber ce boulot. C'est un peu un cadeau que je me fais.

- Je n'aime pas ça du tout. Je sais que vos intentions sont bonnes et, croyez-moi, je vous suis très reconnaissante de votre aide, mais je n'aime pas devoir quelque chose à quelqu'un.

- Vous ne me devrez rien.

- Je tiens à vous payer.

- Parfait. Comme vous voudrez. A propos, mes tarifs viennent de monter. Cinq cents dollars de l'heure.

Un instant nos regards s'accrochèrent.

- Vous vous foutez de moi.

- Je ne vous le fais pas dire. Allez, on trouvera bien quelque chose. En attendant, j'ai faim, alors cessons de nous quereller.

Je retournai à ma poêle en opinant du chef.

L'ennui, quand on est célibataire, c'est qu'on veut toujours avoir raison.

Je montai me coucher à 21 heures, complètement épuisée. Je dormis suffisamment mal pour me rendre compte que Dietz était resté debout à faire les cent pas dans le salon jusque tard dans la nuit.

Je me réveillai comme d'habitude à 6 heures et roulai hors de mon lit pour mon jogging matinal. Aïe, qu'est-ce que ça faisait mal! Je me rappelai les conseils de Dietz - éviter le jogging. Pas de danger, monsieur Dietz. Il paraît que le deuxième jour de n'importe quoi est toujours le pire. Je me mis péniblement debout et clopinai jusqu'à la balustrade. Il était levé. Le canapé-lit avait été replié et une odeur de café fraîchement moulu flottait dans l'air. En me penchant un peu, je le vis assis devant le comptoir de la cuisine, le Los Angeles Times déplié devant lui, avec probablement une furieuse envie de griller sa première cigarette de la journée. Je retournai me coucher et passai quelques minutes à regarder le ciel à travers la verrière. Sûrement une belle journée en perspective. Météorologiquement parlant. En attendant, je ne pouvais pas passer la journée au lit, même si la tentation était forte, je l'avoue.

Mais, si je descendais, je devrais faire des politesses, bavarder avec Dietz. Et il risquait de remettre la radio. Roy Orbison à 6 heures du matin, c'est vraiment au-dessus de mes forces.

D'un autre côté, j'étais chez moi et j'avais faim, alors pourquoi ne pas descendre prendre mon petit déjeuner? Je n'étais pas obligée de lui parler. Je repoussai les couvertures et me levai, boitillai jusqu'à la salle de bains et me brossai les dents. J'avais toujours le visage en Technicolor, à ce détail près que le tour de mes yeux n'était plus lavande mais d'un vert suspect. J'avais pris une douche la veille, mais j'en repris une autre dans l'espoir d'améliorer mon humeur. Avoir Dietz sous le même toit que moi commençait à me donner des démangeaisons.

J'enfilai un jean et un vieux chandail, fourrai mes vêtements sales dans le panier à linge, le sac marin vide dans le bas du placard, fis mon lit, puis descendis. Dietz marmonna un vague bonjour sans lever les yeux de la page des sports. Je me versai du café, me préparai une assiette de céréales au lait, attrapai au vol la page des bandes dessinées et embarquai le tout au salon. Les bandes dessinées ne me font jamais rire mais je les lis quand même, au cas où.

Tout en avalant distraitement mes corn-flakes, je vis Dietz ouvrir la porte d'entrée et sortir dans la cour. Mes céréales finies, j'allais laver

mon bol et ma cuillère, que je laissai dans l'égouttoir. D'un pas hésitant, je pris la même direction que Dietz et risquai un oeil au-dehors, me faisant l'effet d'un chat d'appartement qui aurait découvert une porte laissée entrebâillée par inadvertance. Avais-je le droit de sortir?

Dietz furetait près des plates-bandes où Henry faisait pousser ses rosiers. Je m'adossai contre le montant de la porte, trop paranoïaque de toute façon pour oser aller plus loin.

- Allons-nous encore parler de sécurité ou avons-nous couvert le sujet hier soir? demandai-je.

Il se tourna vers moi.

- Nous devrions discuter de votre emploi du temps. Avez-vous pris des rendez-vous? Coiffeur? Institut de beauté?

- J'ai la tête de quelqu'un qui a pris rendez-vous dans un institut de beauté?

Il étudia mon visage avec curiosité mais s'abstint de tout commentaire.

- L'essentiel est de ne pas rendre vos mouvements prévisibles.

Je me frottai le front, toujours douloureux au toucher.

- C'est ce que je me disais aussi. D'accord, j'annule le coiffeur, l'esthéticienne et la pédicure. Et ensuite?

Il sourit.

- J'apprécie votre coopération. Elle me facilite beaucoup le travail.

- Croyez-moi, je n'ai nulle envie d'être tuée, dis-je. Il faut que je passe à mon bureau.

- A quelle heure?

- Peu importe. J'ai du courrier à prendre et des factures à régler. Rien de bien important, en fait, mais je ne veux pas remettre à plus tard.

- Pas de problème. J'aimerais de toute façon jeter un coup d'œil à votre bureau.

- Bien, dis-je en retournant à l'intérieur.

- Kinsey! N'oubliez pas votre armure.
- D'accord. Pensez aussi à prendre la vôtre.

Dans ma chambre, je retirai consciencieusement

mon chandail et enfilai le gilet pare-balles. Tout en fixant solidement les bandes Velcro je ne pus m'empêcher de penser que ces machins-là n'avaient jamais empêché personne de prendre une balle entre les deux yeux.

A 8 h 45 nous franchîmes la grille. Dietz était sorti le premier pour inspecter la voiture et scruter les environs. Il marchait à quelques pas devant moi, l'œil aux aguets tandis que nous franchissions les trente mètres qui nous séparaient de la Porsche. J'avais l'impression d'être une rock star protégée contre une foule en délire.

- Je croyais qu'un garde du corps était censé passer inaperçu.
- C'est ce qu'on dit.
- Mais tout le monde va s'en rendre compte, non?

Il se retourna vers moi.

- Écoutez, si ce type nous observe, je tiens à ce qu'il sache que son boulot ne sera pas de la tarte. La plupart des agressions sont soudaines et se produisent à très courte distance. J'essaierai d'éviter de me montrer odieux, mais je collerai à vous comme la moule à son rocher.

Voilà qui répondait sans doute à ma question.

Dietz conduisait avec son habituelle brusquerie, agacé chaque fois qu'il avait un traînard devant lui. Dans le centre-ville, je lui donnai les indications nécessaires. Heureusement, ce n'était qu'à dix minutes. A l'entrée du parking, il ralentit, balayant le secteur du regard.

- C'est là que vous vous garez d'habitude?
- Bien sûr, mon bureau est juste à côté.

Je le regardai calculer. Il cherchait évidemment un moyen de changer ma routine, mais nous garer plus loin allongerait notre marche d'autant, nous exposant donc plus longtemps à un éventuel danger. Il finit par entrer, me tendit le ticket et trouva une place.

- Si quoi que ce soit vous paraît louche, dit-il, prévenez-moi aussitôt.

Au moindre signe suspect nous nous tirons d'ici.

- Bien, chef!

Bizarrement, ce qui m'agaçait le plus dans tout ça, c'était ce perpétuel « nous », de pure forme en fait, puisque personne ne me demandait mon avis.

A nouveau, il fit le tour de la voiture, m'ouvrit la portière, scruta les environs. Il prit mon coude et m'entraîna rapidement vers l'escalier. Bien sûr, il entra le premier dans l'immeuble. Le couloir du deuxième était désert. Les bureaux de la California Fidelity étaient encore fermés. J'ouvris la porte de mon bureau. Dietz me devança pour pénétrer à l'intérieur, examinant rapidement les lieux pour s'assurer qu'aucun assassin en puissance n'était tapi derrière un meuble.

Il jeta un coup d'œil au courrier éparpillé sous la fente de la porte et le tria rapidement.

- Je vais vous dire ce que nous cherchons, au cas où je ne serais pas là pour le faire. Une adresse d'expéditeur qui ne vous serait pas familière ou qui serait écrite à la main. La mention « personnel », les surtaxes à cause du poids, des traces de graisse...

- Un gros paquet qui ferait tic-tac...

Il me tendit le courrier, le visage dénué d'expression. Difficile d'être à l'aise avec quelqu'un qui vous regarde comme ça. Apparemment, il ne me trouvait pas aussi marrante que je croyais l'être. Je pris mes lettres et les examinai comme il l'avait fait. Pas grand-chose d'intéressant, à part quelques chèques dont les expéditeurs m'étaient tous connus. Nous écoutâmes ensemble les messages sur mon répondeur. Aucun ne contenait de menace. Dietz voulut se familiariser avec l'immeuble et ses environs et partit en reconnaissance pendant que je préparais du café.

J'ouvris les portes-fenêtres, puis m'arrêtai net. Pas la moindre envie de prendre le frais sur le balcon. De mon bureau, on avait une vue imprenable sur le dernier niveau du parking. N'importe qui pouvait y monter et me tirer comme un lapin. Même pas besoin d'un gros calibre. Je me retranchai dans l'ombre sécurisante de mon bureau. Seigneur, que je déteste ce genre de situation!

A 9 h 5, je passai un coup de fil à mon assureur, qui m'apprit que, vu l'âge de ma Volkswagen, je pourrais m'estimer heureuse d'en tirer 200 dollars. Il allait se renseigner et me rappellerait. Comme je ne

m'attendais pas à des miracles, je me dis qu'il valait mieux me faire dès maintenant à l'idée que mes petites économies allaient bientôt être englouties par l'achat d'une nouvelle voiture.

Dietz réapparut au bureau juste à temps pour intercepter Vera, qui passait me dire bonjour avant de gagner son propre bureau, juste à côté.

- Grands dieux! Mais qu'est-ce qui t'est arrivé? fit-elle en voyant mon visage.

- Ma voiture a été projetée dans un fossé du côté de Brawley, dis-je. Voici Robert Dietz, qui a été assez aimable pour me ramener. Vera Lipton, qui travaille à la California Fidelity.

Ils se serrèrent brièvement la main. Vera portait une minijupe en cuir aussi moulante qu'un siège de voiture et qui crissa lorsqu'elle prit place dans un de mes fauteuils. Dietz alla se percher sur le bord de mon bureau. C'était amusant de les voir s'évaluer l'un l'autre. Ne connaissant pas Vera, Dietz devait voir en elle une possible meurtrière tandis que je la soupçonnais d'évaluer les aptitudes de mon garde du corps pour les sports en chambre - avec elle ou avec moi, je ne saurais trop dire. D'après la tête de Vera, elle devait croire qu'il m'avait ramassée en train de faire du stop et, comme elle me prend pour une incorrigible petite-bourgeoise, cette éventualité dut me valoir un certain prestige à ses yeux. J'essayai de prendre l'air de celle qui peut faire s'arrêter n'importe qui au bord d'une route, mais elle ne me prêtait aucune attention. C'était lui qui l'intéressait. Si j'appelais son copain toubib? Ce serait peut-être amusant de sortir tous les quatre.

Elle tendit la main vers son sac et sortit une cigarette d'un paquet de Virginia Slims.

- Oh, je ne vais pas la fumer, dit-elle en voyant mon regard. J'ai simplement besoin de l'avoir entre les doigts.

Puis, s'adressant à Dietz :

- J'ai arrêté la semaine dernière.

Je louchai vers Dietz pour voir sa réaction. Il n'avait pas fumé depuis vingt-quatre heures, sans doute un record. Mais apparemment ce n'était pas ce qui le préoccupait pour le moment. Vera n'avait pas passé une de ses longues jambes par-dessus le bras du fauteuil mais il y avait quand même quelque chose de provocant dans la façon dont elle était assise. Je l'avais pourtant vue opérer pas mal de fois, mais je

ne comprenais toujours pas comment elle faisait. Tout ce que je savais, c'est que les hommes finissaient inévitablement.

- J'espère que tu n'as pas oublié le dîner de demain soir, dit-elle.

Voyant à ma tête que je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle parlait, elle précisa :

- Le départ à la retraite de Jexvel.

- Oh, mais c'est vrai! J'avais complètement oublié. Je suis désolée, mais je ne crois pas pouvoir venir, dis-je en louchant vers Dietz, dont je connaissais pourtant d'avance la réaction.

Vera saisit mon regard.

- Bien sûr, vous êtes invité aussi, dit-elle à Dietz. Jewel quitte la compagnie après vingt-cinq ans de bons et loyaux services. La présence de tous est obligatoire. Les « mais » et les « si » ne seront pas tolérés.

- Où cela aura-t-il lieu? demanda Dietz.

- A l'hôtel Edgewater. Dans un salon privé. Vu ce que ça nous coûte, ça devrait être la grande classe.

- Combien de personnes y aura-t-il?

Vera haussa les épaules.

- Dans les trente-cinq.

- Sur invitation seulement?

- Bien sûr. Rien que les membres de la California Fidelity et leurs invités. Pourquoi?

- Impossible, dis-je.

- Je crois que ça va aller, dit Dietz en même temps. Si cette soirée ne fait pas l'objet d'une publicité, il ne devrait pas y avoir de problème.

Le regard de Vera fit l'aller-retour entre Dietz et moi.

- Mais qu'est-ce qui se passe?

Dietz la mit au courant et Vera réagit comme il se devait.

- Seigneur, c'est affreux ! Je ne croyais pas que ces choses-là existaient vraiment. Écoutez, si vous ne voulez pas risquer le coup, je comprendrai.

- Il faut que je voie d'abord à quoi ressemble cet hôtel. Pouvez-vous attendre notre réponse jusqu'à demain matin?

- Bien sûr. Du moment que je suis prévenue avant midi, pas de problème.

- A quelle heure a lieu le dîner?

- Cocktail à 19 heures, dîner à 20. (Vera regarda sa montre.) Oh! là! là! il faut que je file. Ravie de vous avoir rencontré.

- Moi aussi.

Elle se dirigea vers la porte.

- Oh, Vera! Encore une chose : nous préférierions que ça ne s'ébruite pas.

Elle baissa ses lunettes sur son nez, le regardant par-dessus la monture, un sourcil élégamment levé.

- Bien sûr, dit-elle, avec au bord des lèvres quelque chose dans le style « connard » ou « pauvre andouille ».

Là-dessus, elle s'éloigna d'une démarche féline. Ma parole, elle mettait toute la gomme.

Dietz rosit légèrement. C'était bien la première fois que je le voyais décontenancé. Ce que les hommes peuvent être poires!

Quand la porte se fut refermée derrière elle, je me tournai vers Dietz, les lèvres pincées.

- Je croyais que vous m'aviez interdit de sortir en public!

- C'est vrai. Mais je ne veux pas intervenir dans votre vie plus qu'il ne faut. Si vous tenez à y aller, nous trouverons un moyen.

- Je ne vais sûrement pas risquer ma vie pour un truc pareil!

- Écoutez. Il est impossible d'éliminer tout risque d'agression. Je suis là pour en réduire les probabilités, c'est tout. Bon sang, le Président lui-même se montre en public. Et puis, je ne suis pas convaincu que ce

type-là soit un professionnel.

- Magnifique! Alors c'est quoi? Un cinglé? Vous savez, je ne trouve pas ça plus rassurant.

Dietz hocha les épaules avec philosophie.

- Si nous nous y prenons bien, nous ne risquons rien. La liste des invités est limitée et il n'y aura que des gens que vous connaissez. Cela posé, il ne reste plus qu'un problème à régler : avez-vous envie d'y aller, ou non? Je ne veux rien vous imposer.

- Je ne sais pas encore, dis-je, un peu radoucie. Je ne tiens pas vraiment à ce dîner mais ce serait agréable de se changer les idées.

- Alors, voyons de quoi a l'air cet hôtel et nous déciderons après.

Vers midi, j'avais réglé mes affaires et refermé mes tiroirs à clé. La sonnerie du téléphone retentit juste au moment où nous allions repartir. Je m'apprêtais à répondre mais Dietz m'arrêta d'un geste.

- Agence Millhone, dit-il en décrochant.

Il écouta un instant.

- Ne quittez pas.

Et il me passa l'appareil.

- Allô?

- Kinsey, c'est Irene Gersh. Je suis désolée de vous déranger encore. Je sais que vous êtes occupée...

- Pas de problème. Que se passe-t-il?

- Maman a disparu. Je ne pense pas qu'elle ait pris contact avec vous, si?

- Eh bien, non. Mais je ne vois pas très bien pourquoi elle m'aurait appelée. Nous ne nous sommes vues que deux fois. Depuis quand a-t-elle disparu?

- Personne ne le sait vraiment. La surveillante de la maison de retraite jure qu'elle était encore là-bas au petit déjeuner. Une aide-soignante l'a emmenée jusqu'à la salle à manger dans son fauteuil roulant, puis elle est partie s'occuper de quelqu'un d'autre. Elle a dit à maman

d'attendre une minute, et à son retour maman avait quitté son fauteuil roulant et disparu à pied. Personne ne pouvait imaginer qu'elle puisse aller bien loin. Je crois qu'ils ont fouillé l'établissement et les jardins et maintenant ils commencent à ratisser le quartier. Je m'apprête à y aller aussi, mais j'ai voulu vous appeler d'abord pour le cas où vous auriez su quelque chose.

- Je suis désolée, mais je n'ai aucune nouvelle d'elle. Vous avez besoin d'aide?

- Non, non. Pas pour le moment du moins. La police a été prévenue, et une voiture de patrouille sillonne le quartier. Je suis sûre qu'elle finira par réapparaître.

- J'aimerais pouvoir vous aider. Nous avons une course à faire, mais nous vous rappellerons plus tard pour prendre des nouvelles. Donnez-moi l'adresse et le numéro de téléphone de la maison de retraite. (Je coinçai le combiné contre mon épaule tout en griffonnant.) Je vous passe un coup de fil à notre retour.

- Merci. Merci beaucoup.

- En attendant, ne vous faites pas de souci. Elle ne peut pas être bien loin.

- Je l'espère.

Pendant que nous descendions l'escalier, je mis Dietz au courant de la situation. J'étais à demi tentée de lui demander de me conduire à la maison de retraite, mais apparemment il n'y avait pas vraiment urgence. Et puis, il avait décidé d'aller à l'hôtel Edgewater pour repérer les lieux avant le dîner de demain. Il me suggéra d'appeler Irene de l'hôtel dès que nous en aurions fini là-bas. Cela semblait logique, et je tombai d'accord avec lui, mais je savais très bien que, si j'avais été seule, j'aurais agi différemment. Dieu sait ce qu'avait encore pu inventer Agnes.

Dans la voiture, j'appuyai ma tête contre le dossier, regardant vaguement par la fenêtre pendant que Dietz sillonnait les environs immédiats de l'hôtel, mémorisant probablement les endroits les plus sensibles. A bien y réfléchir, je n'avais pas la moindre envie d'aller à ce dîner. Jewel était une femme charmante mais je la connaissais assez peu. De plus, je n'étais pas au mieux de ma forme et - sur un plan plus pratique - je n'avais rien à me mettre. Ma robe à tout faire était dans ma voiture au moment de l'accident. A l'atelier de réparation de Brawley, je l'avais fourrée dans un grand carton avec le reste de mes affaires qui avaient nagé dans la boue. Quand elle arriverait à Santa Teresa, elle sentirait le moisi et serait peut-être tachée de cambouis. Évidemment, je pouvais toujours demander à Vera de me prêter un de ses oripeaux. Elle était plus grande que moi et faisait bien dix kilos de plus mais je l'avais vue porter un jour une tunique à sequins qui lui arrivait au ras des fesses. Elle devrait pratiquement me couvrir les genoux.

Dietz n'avait apparemment rien découvert de rédhibitoire dans le quartier. Il se gara devant l'hôtel Edgewater et confia la Porsche au gardien du parking en lui glissant un billet plié.

- Laissez la voiture devant l'entrée, et si vous notez quoi que ce soit de suspect, faites-le-moi savoir.

- Oui, monsieur. A votre service.

Dietz et moi nous dirigeâmes vers l'entrée.

- Vous êtes bien silencieuse, remarqua Dietz tandis que nous traversions le hall.

- Je pensais au dîner, et ça m'a mise de mauvaise humeur.

- Je peux faire quelque chose?

Je hochai la tête.

- Quelle impression cela vous fait-il?

- Quoi? Ce travail?

- Ouais. De vous traîner partout avec moi. Ça ne vous porte pas sur les nerfs?

- Je n'ai pas de nerfs.

Je le regardai, incrédule. Après tout, c'était peut-être vrai.

En moins de cinq minutes il avait déniché le directeur de l'hôtel. Il se lança avec lui dans une longue conversation sur le salon privé, le poste de secours le plus proche, le nombre d'entrées et Dieu sait quoi d'autre. S'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais tout envoyé au diable, mais nous avions déjà investi tant de temps et d'énergie que je me sentais obligée d'aller jusqu'au bout.

Quand il eut enfin satisfait sa curiosité, nous prîmes congé du directeur. Dietz, comme d'habitude, m'attrapa sans cérémonie par le coude et me fit traverser le hall. Il avait l'air distrait, probablement plongé dans je ne sais quels calculs de probabilités.

- Allons déjeuner, dit-il.

- Ici ? Vous savez, moi je suis plutôt du genre Bur-ger King.

- Et alors? Ça vous changera les idées.

Le restaurant de l'hôtel était une vaste pièce aux parois de verre, avec un carrelage rouge ciré et des meubles de rotin blanc. Il y avait de la verdure partout : des palmiers, des caoutchoucs, des ficus, qui distillaient une atmosphère d'élégance exotique. Les clients étaient presque tous en tenue décontractée, style joueur de tennis ou de golf. Avec nos jeans, nous ne faisons pas tache dans le paysage. D'ailleurs, personne ne semblait nous prêter la moindre attention. J'avais presque l'impression d'avoir retrouvé une tête normale.

Dietz repéra une table près de la sortie de secours. Une hôtesse arriva aussitôt et nous tendit des menus géants reliés cuir.

- Votre serveur arrive dans un instant, dit-elle avant de s'éclipser.

J'avoue que j'ouvris le menu avec une certaine curiosité. Rien à voir en effet avec ceux des chaînes de fast-food où j'avais mes habitudes et où les plats étaient présentés par des photos couleur bien brillantes, comme pour atténuer le choc de la réalité. « Filet de veau fermier poêlé dans son nid de verdure, surmonté de confiture d'airelles et accompagné de gaufrettes de fromage de chèvre maison, avec champignons sauvages et fines herbes... 21,95 dollars. » Je regardai

Dietz, qui n'avait pas l'air atterré du tout.

J'examinai discrètement les autres clients, mais ma vue était à moitié bouchée par une gigantesque fougère. Juste à côté, il y avait une cage cylindrique dans laquelle folâtraient des pinsons. On avait fixé aux barreaux de petits paniers de bambou dans lesquels les oiseaux entraient en sautillant, des morceaux de papier journal dans le bec pour se faire un nid. En attendant notre serveur, nous les regardâmes s'affairer.

- Vous connaissez quelque chose aux corbeaux? demanda soudain Dietz.

- Les oiseaux, ce n'est pas tellement mon truc.

- Ce n'était pas le mien non plus avant que je fasse la connaissance d'un corbeau. Albert. Quand nous avons été plus intimes, je l'ai appelé Bertie. Je l'ai eu alors que j'étais encore tout gosse et l'ai gardé des années. Les jeunes corbeaux ont du mal à se diriger et il leur arrive de s'écraser au sol. En fait, tout ce qu'ils sont capables de faire à cet âge-là, c'est de voler maladroitement d'une branche à l'autre. Souvent ils se coincent et pleurnichent comme des bébés en attendant que vous veniez les chercher. Un jour, Bertie a dû se prendre une sacrée gamelle car il n'a plus pu se relever. J'avais un chat, Little John, et c'est lui qui me l'a amené, en braillant comme un fou. La lutte a été serrée entre Little John et moi pour savoir à qui reviendrait l'oiseau. Heureusement pour Bertie, c'est moi qui ai gagné. Plus tard, le chat et lui sont devenus amis, mais au début Bertie a eu chaud aux plumes. Little John était persuadé que c'était son dessert et que je l'en privais pour le contrarier.

Dietz leva les yeux. Le serveur s'approchait, attifé comme un maître de cérémonie à un mariage, gants blancs compris.

- Bonjour. Désirez-vous un apéritif?

Il avait l'air circonspect et évitait nos regards.

Dietz se tourna vers moi.

- Vous prendrez un verre?

- Un vin blanc.

- Chardonnay, sauvignon? demanda le serveur.

- Chardonnay.
- Et pour vous, monsieur?
- Je prendrai une bière. Quelles marques étrangères avez-vous?
- Amstel, Heineken, Beck's brune, Beck's blonde, Dos Equis, Bohemia, Corona...
- Beck's blonde, dit Dietz.
- Avez-vous choisi?
- Non.

Le serveur regarda Dietz fixement, puis hocha la tête et se retira.

- On ne le reverra probablement pas avant une demi-heure, mais je déteste qu'on me bouscule, dit Dietz.

Il reprit son récit des aventures de Bertie le corbeau, qui ne mangeait que du chocolat, des œufs durs et de la nourriture pour chats en boîte. Tout en parlant, Dietz promenait son regard dans la salle. Il s'attardait rarement sur les visages, s'intéressant surtout aux mains, à la recherche d'armes cachées, de mouvements brusques, peut-être de signaux. Une espèce de sous-fifre arriva avec nos verres mais le serveur ne réapparut pas. Au bout de vingt minutes, Dietz sembla tout à coup mal à l'aise et finit par jeter un billet sur la table.

- Tirons-nous d'ici. Je n'aime pas ça, dit-il en se levant.
- Vous ne pensez tout de même pas que la terre entière complotte derrière notre dos ? demandai-je en trottant derrière lui.
- Si, et c'est peut-être pour ça que nous sommes toujours vivants.

Je haussai mentalement les épaules sans faire de commentaire.

Nous rentrâmes à la maison en longeant la plage. J'étais épuisée, et le sang me battait les tempes. Dès notre arrivée à l'appartement, Dietz sortit son système d'alarme portatif de la voiture, le fixa à la porte et me montra comment m'en servir.

- Je vais demander à Henry de garder un œil sur vous pendant mon absence, dit-il.
- Vous allez quelque part?

Je sentis monter en moi un vent de panique, ce qui prouvait bien à quel point j'étais déjà dépendante de lui.

- J'aimerais bavarder encore un peu avec le lieutenant Dolan. Il m'a dit qu'il parlerait au district attorney de Carson City et essaierait d'obtenir des renseignements sur ce type avec le gosse. Quelqu'un a dû entendre parler de lui. Peut-être trouverons-nous même une photo, ce qui nous permettrait au moins de savoir à quoi il ressemble. Je serai de retour dans une demi-heure. Reposez-vous en attendant. Vous avez l'air crevé.

Il partit pendant que j'avalais deux comprimés d'antalgique et me traînai jusqu'à la mezzanine. J'avais promis de rappeler Irene et j'avais du mal à étouffer la petite voix de ma conscience. Le téléphone se mit à sonner au moment précis où j'ôtai mes chaussures. Dietz m'avait demandé de ne pas répondre en son absence, mais je ne pus m'en empêcher.

C'était Irene Gersh.

- Oh, mon Dieu, c'est vous. Je vous appelle de la maison de retraite. J'ai eu si peur que vous ne soyez pas rentrée.

- Nous venons d'arriver. Je me disais justement que je devrais vous appeler mais je n'en ai pas eu l'énergie.

- Je tombe à un mauvais moment, n'est-ce pas?

- Non, non, ne vous inquiétez pas. Que se passe-t-il?

- Rien. Justement il ne se passe rien. Je suis désolée de vous harceler ainsi, mais je ne sais plus quoi faire. Il y a huit heures que maman a disparu. Et rien. Pas le moindre signe de vie. Clyde se demande si nous ne devrions pas faire le tour du quartier nous-mêmes.

- L'idée me paraît bonne. Vous avez besoin d'aide pour faire du porte-à-porte?

L'espace d'un instant, mon inquiétude pour Agnes balaya mes propres frayeurs.

- Vous le feriez? Je ne sais comment vous remercier. Plus le temps passe, et plus j'ai peur. Quelqu'un l'a forcément vue.

- Sûrement, oui. Quand voulez-vous que je vienne?

- Très vite, si vous pouvez. Clyde m'a appelée de son travail et il est déjà en route. Si ça ne vous dérange pas trop...

Elle me donna une adresse dans le quartier de Concorde.

- Je pars tout de suite, dis-je avant de raccrocher.

J'appelai rapidement le bureau du lieutenant

Dolan et laissai un message pour demander à Dietz de me retrouver à la maison de retraite. Puis je descendis prudemment l'escalier. J'avais l'impression que toutes mes articulations étaient coincées par une couche de rouille. Pourvu que l'antalgique fasse vite son effet.

Je glissai le 32 dans mon sac et fouillai dans la poche intérieure à la recherche de mes clés. Où diable étaient-elles passées? Je m'immobilisai net. Merde. Je n'avais plus de clés de voiture pour la bonne raison que je n'avais plus de voiture.

Je pivotai sur mes talons, décrochai à nouveau le téléphone et appelai un taxi. Les leçons de Dietz commençaient à porter leurs fruits, car je ne traînai pas dehors en l'attendant. Je le guettai sagement depuis le bac de douche de la salle d'eau du bas, dont la fenêtre donnait sur la rue. Il arriva cinq minutes plus tard. Quand j'ouvris la porte, le système d'alarme se mit en route, me flanquant une belle frousse.

La porte de Henry s'ouvrit brutalement et il se précipita chez moi, un hachoir à la main. Il était vêtu en tout et pour tout d'un caleçon turquoise et son visage était aussi blanc que de la pâte à pain.

- Mon Dieu, que se passe-t-il? Vous n'avez rien?

- Henry, tout va bien. J'ai déclenché l'alarme sans le faire exprès.

- Bon, alors rentrez à l'intérieur. Vous m'avez flanqué une de ces frousses! Je prenais une douche quand ce maudit machin s'est mis en marche. Qu'est-ce que vous faites dehors? Dietz m'a dit que vous dormiez. Retournez vous coucher, vous avez une tête sinistre.

L'affolement le rend agressif, me dis-je. Ça lui passera.

- Henry, il n'y a pas de quoi devenir hystérique. Irene Gersh vient de m'appeler et je pars pour la maison de retraite l'aider à chercher sa mère. Un taxi m'attend dehors.

Henry m'attrapa par le bas de ma veste.

- Sûrement pas, aboya-t-il. Vous attendrez que Dietz revienne et vous irez là-bas avec lui.

La moutarde commençait à me monter au nez. J'essayai de me libérer, ce qui était d'autant moins évident qu'il tenait toujours son hachoir à la main.

- Henry, grondai-je, je suis majeure et je fais ce qui me plaît. Dietz sait que je vais là-bas. J'ai appelé le bureau de Dolan et je lui ai parlé moi-même. Il est en route.

- Vous mentez. Je sais que vous mentez.

- Je l'ai vraiment appelé.

- Mais vous ne lui avez pas parlé.

- J'ai laissé un message. C'est pareil.

- Et s'il ne le reçoit pas?

- Alors vous pourrez lui dire où je suis. Bon, je m'en vais.

- Pas question.

Il fallut que je parle pendant cinq minutes avant qu'il ne lâche prise. Et, pendant tout ce temps-là, le chauffeur de taxi klaxonnait comme un fou. Je ne sais pas ce qu'il a pensé en nous voyant tous les deux... moi avec mes yeux au beurre noir et Henry en caleçon, un hachoir à la main.

Quand j'arrivai à la maison de retraite, il était déjà deux heures. C'était un quartier que je connaissais pour y avoir patrouillé avec Rosie à la recherche d'une chambre pour sa sœur. Le coin était plutôt tranquille, avec des maisons de style victorien ombragées par de grands arbres. Irene avait dû guetter mon arrivée depuis le perron car elle s'avança à ma rencontre alors que je descendais du taxi, suivie d'un homme d'une soixantaine d'années, que je supposai être Clyde Gersh. Elle avait le teint carrément cadavérique et son maquillage n'arrangeait rien, bien au contraire. Je la trouvai plus maigre encore que la dernière fois et elle semblait avoir du mal à tenir sur ses jambes.

- Oh, Kinsey. Dieu soit loué, dit-elle en serrant ma main dans les siennes, tremblantes et glacées.

- Comment allez-vous, Irene? Toujours pas de nouvelles?
- Hélas non. La police a diffusé un... oh, comment cela s'appelle-t-il déjà...
- Un avis de recherche, dit Clyde.
- Oui, c'est ça. Et une voiture de police continue de sillonner le quartier. Que peuvent-ils faire d'autre, n'est-ce pas? J'en suis malade.

Clyde me tendit la main.

- Clyde Gersh.

Irene se mit à trembler plus fort encore.

- Oh, je suis désolée. Voici Kinsey Millhone. Où avais-je la tête?

Clyde Gersh était grand et voûté, vêtu d'un costume qui avait dû coûter son prix mais n'en pendait pas moins assez lamentablement sur sa carcasse. Il avait des cheveux gris clairsemés et un visage ridé aux traits affaissés, comme s'il était résigné depuis longtemps à son destin. L'état de santé de sa femme, réel ou imaginaire, devait être une rude épreuve pour lui. Je m'aperçus que je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il faisait dans la vie.

Nous nous serrâmes la main.

- Enchanté de faire votre connaissance, Mrs. Millhone, dit-il. Désolé que ce soit en de telles circonstances.
- Moi aussi. Mais appelez-moi Kinsey, je préfère. Comment puis-je vous aider?

Il glissa un regard d'excuse vers sa femme.

- Nous en parlions justement. J'essayais de persuader Irene de rester ici. Elle pourrait monter la garde dans la maison de retraite pendant que nous irions tirer les sonnettes. J'ai prévenu le directeur de cet établissement à la gomme que s'il arrivait quoi que ce soit à Agnes il se retrouverait avec un procès aux fesses...

Irene hocha la tête.

- Nous reparlerons de cela plus tard. (Elle se tourna vers moi.) Ils ont été formidables, à la maison de retraite. Ils pensent que maman a eu

un moment d'égarement. Vous le savez, elle n'en fait qu'à sa tête, mais je suis persuadée qu'il ne lui est rien arrivé.

- Bien sûr, dis-je, malgré mes doutes.

D'après sa tête, Clyde avait l'air à peu près aussi

optimiste que moi.

- Je crois que nous devrions y aller, si vous le voulez bien, Kinsey, dit-il. Le mieux serait de faire le tour des maisons de Concorde jusqu'à Molina puis de prendre au nord.

Irene s'interposa.

- Je veux venir aussi, Clyde. Je ne resterai pas ici toute seule.

Une lueur d'agacement passa dans le regard de Clyde mais il accepta. Peut-être parce que j'étais là. Il me faisait penser à un père qui répugne à gronder son rejeton devant un tiers. Il voulait faire bonne impression. Je balayai la rue du regard, espérant voir apparaître Dietz.

Irene me vit hésiter.

- Quelque chose ne va pas, ma chère? Vous avez l'air inquiet.

- Quelqu'un doit me retrouver ici. Je ne voudrais pas partir sans laisser de message.

- Nous pouvons attendre, si vous voulez.

Clyde eut un geste d'impatience.

- Faites comme bon vous semble toutes les deux.

Moi, j'y vais. Je prends ce côté-ci et vous pourrez prendre l'autre. Nous nous retrouverons dans une demi-heure pour faire le point.

Il embrassa distraitemment Irene sur la joue et s'éloigna. Elle le suivit des yeux, l'air angoissé. Je crus quelle allait dire quelque chose. Mais non.

- Voulez-vous laisser un message ici pour dire où nous serons?

- Non, ça ne fait rien. Dietz se débrouillera.

Nous commençâmes par la maison d'en face, une construction de deux étages à la façade vert pâle. Quelque chose bougeait derrière un rideau tandis que nous remontions l'allée, Irene accrochée à mon bras. Je savais déjà quelle me retardait dans nos recherches mais je n'avais pas le cœur de le lui dire.

J'appuyai sur la sonnette, qui retentit avec un bruit de ferraille. Quelques instants plus tard, la porte s'entrebâilla et un visage apparut. Une vieille femme. La chaîne de sécurité était toujours en place. Si j'avais été un cambrioleur, il m'aurait suffi d'un coup de botte bien placé pour la faire céder.

- Oui?

- Navrée de vous déranger, dis-je, mais nous faisons le tour des habitations du quartier. Une dame d'un certain âge a disparu de la maison de retraite en face et nous nous demandions si vous l'auriez vue. Elle a dû partir vers 7 heures ce matin.

- Je ne me lève pas avant 8 heures en ce moment. Ordre du médecin. Avant, je me levais à 5 heures, mais il dit que c'est ridicule. J'ai 76 ans. Il dit qu'à cette heure-là il ne se passe rien qui puisse m'intéresser.

- Et vos voisins? Avez-vous entendu quelqu'un parler de...

La vieille dame agita une main impatiente.

- Je ne leur parle pas. Ils n'ont pas taillé leur haie depuis quinze ans. Je suis obligée de payer le livreur de journaux tous les mois pour qu'il le fasse. Sinon elle s'emmêlerait autour des fils du téléphone. Et puis leur chien vient faire ses besoins dans ma cour...

Je sortis une de mes cartes de visite et y griffonnai le numéro de la maison de retraite.

- Puis-je vous laisser ma carte? Comme ça, si vous apprenez quelque chose, vous pourrez m'appeler. Nous apprécierions beaucoup votre aide.

La femme prit la carte à contrecœur. Les octogénaires fugueuses ne l'intéressaient visiblement pas beaucoup.

- Elle s'appelle comment?

- Agnes Grey.

- Et elle ressemble à quoi? Je ne vois pas comment je pourrais identifier quelqu'un que je n'ai jamais vu.

Je décrivis brièvement Agnes. Avec Irene à côté de moi, je pouvais difficilement préciser qu'elle ressemblait à une autruche.

- J'ouvrirai l'œil, promet-elle.

Puis la porte se referma.

Nous essayâmes la maison d'à côté, puis la suivante. Chou blanc à chaque fois. Quand nous arrivâmes au coin de la rue, trois quarts d'heure s'étaient déjà écoulés. C'était un travail fastidieux et jusqu'ici improductif. Personne n'avait vu Agnes. Nous passâmes ensuite à la partie est de Concorde. Irene m'inquiétait. Sa main sur mon bras tremblait de plus en plus fort et j'avais l'impression que sa respiration s'accélérait de façon alarmante. Quand soudain ses doigts s'accrochèrent aux miens, je sursautai.

- Irene, mon Dieu, vos mains sont glacées. Vous êtes sûre que vous tiendrez le coup?

- Ça m'arrive de temps en temps. J'irai mieux dans un moment.

- Allons nous asseoir quelque part.

Nous approchions d'une grande maison de bardeaux à trois étages, avec un porche sur trois côtés. Le jardin était baigné de soleil, avec une pelouse fraîchement tondue mais des plates-bandes plutôt négligées. Je savais que c'était une pension de famille parce qu'on nous en avait donné l'adresse, à Rosie et moi. Mais je n'avais jamais vu l'intérieur. Quand Rosie s'était aperçue qu'on ne pouvait pas y accéder en fauteuil roulant, nous l'avions rayée de la liste. Je me souvenais que le propriétaire était un solide gaillard d'environ 70 ans, plutôt sympathique. J'avais déjà poussé la grille grinçante. Au premier, quelqu'un venait d'écarter les rideaux. Les gens semblaient plutôt sur leurs gardes dans ce quartier. J'avais du mal à croire qu'Agnes ait pu dépasser même un pâté de maisons sans se faire repérer.

Dès que nous arrivâmes au bas du perron, Irene se laissa tomber sur la première marche, la tête entre les genoux. Je posai une main sur sa nuque secouée de brefs sanglots.

- Vous voulez vous allonger?

- Non, ça va aller. C'est mon asthme qui me joue encore des tours. Je ne veux pas vous ennuyer. Laissez-moi simplement me reposer ici un moment.

- Respirez lentement, d'accord? Il ne faut surtout pas que vous perdiez connaissance maintenant.

Je cherchai Clyde des yeux mais il n'était pas dans les parages. Je gravis les marches du perron. Le propriétaire de la pension de famille ouvrit la porte au moment où j'allais sonner.

- Je peux vous aider?

Lorsque ses yeux se posèrent sur Irene il tressaillit, et je suivis son regard. Si elle tombait dans les pommes, je me retrouverais avec un sacré problème sur les bras.

- Elle va se remettre, dis-je précipitamment. Elle a eu un vertige et il a fallu qu'elle s'asseye un peu.

Une vieille dame a disparu de la maison de retraite en bas de la rue, et nous faisons le tour des voisins pour le cas où quelqu'un l'aurait vue.

C'était maintenant moi qu'il regardait, l'air perplexe.

- Nous nous sommes déjà vus quelque part, non?

- Je suis Kinsey Millhone. Je suis venue il y a quelques semaines avec une amie...

- C'est ça, c'est ça, je me souviens. Une drôle de petite rouquine avec une sœur dans un fauteuil roulant. J'ai été désolé de ne pouvoir l'accueillir. C'est elle qui a disparu?

- Non, quelqu'un d'autre. (Je me mis une fois de plus à faire la description d'Agnes). Grande, très mince. Nous sommes sans nouvelles d'elle depuis ce matin 7 heures et personne ne semble l'avoir aperçue. Elle n'a pourtant pas pu aller bien loin.

- Vous savez, il y a des vieux qui trottent encore vite. Je vous aiderais volontiers mais j'ai du travail. Vous avez prévenu la police?

- C'est par là que nous avons commencé. Ils ont fouillé le quartier mais nous nous sommes dit qu'il fallait essayer encore.
- Les fugueurs de cet âge-là finissent toujours par revenir.
- Espérons-le. Merci quand même.

Je terminai l'entretien en laissant, comme à chaque fois, ma carte avec le numéro de téléphone de la maison de retraite puis j'aidai Irene à se relever.

- Je crois vraiment que je devrais vous ramener.

Elle fit non de la tête, avec véhémence.

- Pas encore. Je me sens déjà mieux.

Elle se redressa, comme pour prouver ses dires. Son front était trempé de sueur mais elle avait l'air décidée à continuer. J'avais des doutes mais je ne pouvais pas faire grand-chose.

- Un dernier essai alors, dis-je. Après nous ferons le point avec Clyde.

La maison suivante était un bungalow trapu au toit plat, avec une façade recouverte de faux rondins et une véranda dont la porte était ouverte. Nous remontions l'allée lorsque je vis l'un des montants de bois de la véranda se fendre net par le milieu. Au même moment j'entendis un bruit sourd et un fracas de verre brisé. Je tressaillis violemment, pensant à un glissement de terrain. J'entendis alors la Porsche de Dietz gronder au coin de la rue, sur notre gauche. Je me retournai pour lui faire signe et aperçus du même coup un camion de la voirie garé au bord du trottoir.

Son conducteur remontait l'allée derrière nous. Il me sourit et je lui rendis machinalement son sourire. Il était grand, costaud, rasé de près, avec des cheveux blonds bouclés, des yeux très bleus dans un visage bronzé, une bouche charnue et des fossettes. Je me dis que je devais le connaître car il avait l'air content de me voir. Il y avait dans son regard quelque chose d'à la fois doux, sensuel et chaleureux. Il s'approcha davantage, se penchant vers moi presque comme pour m'embrasser. Il était si près que je sentais son odeur : un mélange de poudre à canon, de chewing-gum à l'orange et d'after-shave Aqua Velva.

Je reculai instinctivement, perplexe. Derrière moi, le bois claqua comme un arbre frappé par la foudre. Sur le visage de l'homme se

peignit une expression d'extase. Il dit quelque chose. C'est alors que je regardai ses mains. Il tenait quelque chose qui ressemblait à un embout de jet d'eau. Mais pourquoi un employé de la voirie porterait-il des gants de jardinier? Un éclair jaillit de l'embout.

Sidérée, je clignai des yeux. Puis je compris. J'attrapai Irene par le bras, la décollant du sol. Je la traînai le long des marches et l'attirai à l'intérieur. L'occupant des lieux, un homme entre deux âges, venait d'ouvrir la porte donnant sur la véranda, alerté par le bruit. D'après sa tête, il n'attendait pas de visite. Je le saisis par le devant de sa chemise et le poussai à l'intérieur, l'écartant de la ligne de feu. Une fenêtre vola en éclats sur la façade avant. Je m'aplatis au sol, entraînant Irene avec moi. Elle était trop stupéfaite pour crier mais sa respiration était devenue sifflante. La porte s'ouvrit brutalement, tremblant sur ses gonds, dévoilant le vestibule et l'escalier. Le propriétaire s'était réfugié dans le salon, accroupi derrière le canapé, les bras croisés sur la tête. Il me faisait penser à ces gosses qui se croient invisibles parce qu'ils ferment bien les yeux. Une balle traversa le mur du fond. De la poussière de plâtre s'engouffra à l'intérieur, et ce fut le silence.

Puis j'entendis quelqu'un courir. Je sus instinctivement que Dietz était parti en chasse. A croupetons, je me frayai un passage jusqu'à la salle à manger et coulai un regard prudent par la fenêtre latérale, les yeux au ras du rebord. Je vis Dietz tourner au coin de la maison puis disparaître. Derrière moi, Irene s'était mise à pleurer, de frayeur, de douleur, d'horreur. Agrippée au rebord de la fenêtre, la joue contre le mur froid, je fermai les yeux, la bouche sèche. Toute la scène redéfilait dans ma tête. D'abord l'homme, la chaleur de son regard, sa bouche incurvée en un gentil sourire. Et ce geste qu'il avait eu, comme pour m'embrasser, sa voix rauque, puis l'éclair surgit de la bouche du revolver. D'après le son, j'avais compris qu'il avait monté un silencieux dessus, mais j'avais vu une étincelle jaillir. Ce qui semblait peu vraisemblable en plein jour, à moins que mon subconscient n'ait produit cette image à partir d'une expérience passée. Combien de coups avait-il tirés? Cinq? Six?

Dietz pénétra dans la maison en courant, le souffle court, la mâchoire serrée. Il me redressa, le visage de pierre. Je sentais ses doigts s'enfoncer dans mes bras mais j'étais incapable de protester.

- Vous n'avez rien?

Je secouai la tête. Impossible de sortir un mot. Il me mit sur le côté comme une poupée de chiffons et se dirigea vers Irene qui pleurait aussi pitoyablement qu'une gosse de trois ans, assise par terre, jambes

écartées, jupe relevée, les paumes des mains retournées. Dietz passa un bras autour d'elle, l'attirant contre lui en murmurant à voix basse des paroles de réconfort. Il lui posa une question, et je la vis hocher la tête.

Le propriétaire de la maison était debout dans le vestibule, sa peur ayant cédé le pas à l'indignation.

- Qu'est-ce que c'est que ce raffut? Un règlement de comptes? J'ai ouvert ma porte et j'ai failli me faire descendre! Regardez ce bordel! Qui va payer pour ça?

- Fermez-la et appelez les flics, dit Dietz.

- Qui êtes-vous? Comment osez-vous me parler sur ce ton? C'est un domicile privé, ici!

Je me laissai tomber sur une chaise de la salle à manger. Par la fenêtre, je voyais les voisins sur le pas de leur porte, en petits groupes de deux ou trois, commentant l'incident à voix basse et apeurée.

Qu'avait dit cet homme presque à mon oreille? Je refis défiler la scène : j'avais entendu la voiture de Dietz gronder dans la rue et c'était à ce moment-là que je m'étais retournée, souriant à cet homme qui me souriait. Et maintenant j'entendais les mots qu'il avait prononcés, je comprenais enfin ce qu'il avait chuchoté en s'approchant de moi : « Tu es à moi, beauté. » A mon oreille résonnait encore cette voix rauque, suggestive, je voyais encore l'expression de son visage. Les larmes me montèrent aux yeux, brouillant ma vue, et mes mains se mirent à trembler.

Dietz tapota le bras d'Irene et revint vers moi. Il s'accroupit près de moi, son visage à hauteur du mien.

- Vous avez été formidable. Vous n'aviez aucun moyen de savoir ce qui allait se passer. C'était bien joué!

Je dus serrer mes mains entre mes genoux pour les empêcher de trembler.

- Il a essayé de me tuer.

- Non. Il a essayé de vous faire peur. Il aurait pu

vous tuer la première fois, sur la route de Brawley. Il aurait pu vous abattre aujourd'hui, d'une seule balle. S'il vous tue, le jeu est fini. Et ce n'est pas ce qu'il veut. Ce n'est pas un professionnel. C'est un malade. Nous pouvons nous servir de ça pour le coincer.

Vous comprenez ce que je dis? A présent, nous

connaissons son point faible.

- Oui, son point faible, c'est moi, marmonnai-je.

En fait, je ne comprenais pas grand-chose, sinon

que j'avais vu la mort en face. J'avais pris cet homme pour un ami. D'autres avaient déjà essayé de me tuer

- par vengeance, par haine, jamais par plaisir.

Je me tournai vers Irene. Elle semblait au bord de la suffocation et le bout de ses doigts avait viré au bleu.

- Elle a besoin d'un médecin, dis-je.

Dietz se tourna vers elle.

- Oh, nom de Dieu...

Il se redressa d'un bond et traversa la pièce en courant. Le propriétaire était au téléphone, répétant son adresse au planton de service.

- Il nous faut aussi une ambulance, dit Dietz. (Puis, se tournant vers Irene :) Respirez calmement, tout ira bien. On va venir vous chercher bientôt.

Je vis Irene hocher la tête, ce qui devait déjà lui coûter un gros effort.

Là-dessus, Clyde Gersh apparut, attiré par l'attroupement des voisins. Il me raconta plus tard qu'en voyant les dégâts il avait cru d'abord qu'Agnes avait atterri ici et fait du grabuge. Voir Irene assise par terre au paroxysme d'une crise d'asthme était bien la dernière chose à laquelle il s'était attendu.

Quelques minutes plus tard les flics débarquèrent, en même temps que l'ambulance. On administra à Irene les soins d'urgence puis on l'emporta, toutes sirènes hurlantes. Bizarrement, je me sentais soudain

comme détachée de tout. Je répondis aux questions des policiers d'une voix monocorde, laissant Dietz raconter le début de l'histoire. Je ne sais pas combien de temps s'écoula avant que nous puissions enfin rentrer. Et je ne saurai jamais le nom du propriétaire de la maison. Je le revois encore, au moment où nous montions dans la Porsche, debout sur le perron, aussi désespéré que s'il était l'unique survivant d'un tremblement de terre.

En arrivant à la maison, je montai à tâtons jusqu'à la mezzanine. J'ôtai mes chaussures et m'allongeai sur le lit, bien calée contre les oreillers, pour essayer de faire le point de la situation. Toute douleur physique avait disparu, balayée par la vague d'adrénaline qui m'avait submergée pendant l'agression. Je me sentais lessivée, dans un état de semi-léthargie. J'entendais vaguement Dietz parler au téléphone, en bas.

Puis j'ai dû m'endormir, à moitié assise. Quand je rouvris les yeux, Dietz était assis au pied de mon lit, des papiers dans une main, une tasse de thé dans l'autre.

- Buvez ça, dit-il.

Je pris la tasse, réconfortée par la chaleur. J'ai toujours préféré l'odeur du thé à son goût, mais je bus quand même.

- Quelle heure est-il?

- 7 h 10.

- Des nouvelles de Clyde?

- Il a appelé tout à l'heure. Irene va mieux. Ils l'ont même renvoyée chez elle. Et vous?

- Mieux aussi.

- Parfait. Nous dînerons dans un petit moment. Henry s'en occupe.

- Je déteste qu'on me drolote.

- Moi aussi, mais c'est idiot. Henry adore se sentir utile, je meurs de faim, et nous ne faisons la cuisine ni l'un ni l'autre. Vous voulez parler?

Je hochai la tête.

- Je n'ai pas encore tout à fait retrouvé mes esprits.

- Ça viendra. La police de Los Angeles m'a donné quelques tuyaux sur le type. Vous voulez jeter un coup d'œil?

- D'accord.

Il y avait une liasse de six rapports. J'étudiai le premier, qui était accompagné d'une photo où figuraient dix hommes. L'un des visages était entouré au stylo à bille. C'était lui. Il avait l'air plus jeune, plus pâle. Il s'appelait Mark Darian Messenger, alias Mark Darian, alias Darian Marker, alias Buddy Mes-ser, alias Darian Davidson. Race blanche, 38 ans, cheveux blonds, yeux bleus, un papillon tatoué sur la main droite (ça m'avait échappé). Né un 7 juillet, donc du signe du Cancer - les Cancans font, paraît-il, d'excellents pères de famille. Il y avait aussi son numéro de permis de conduire et de sécurité sociale, son numéro de dossier au FBI et celui de ses mandats d'arrêt. Depuis l'été 1981, il était recherché pour délit de fuite ayant entraîné la mort et pour avoir provoqué un accident mortel en état d'ivresse.

Au deuxième rapport était agrafée une coupure de presse :

« Le 9 octobre 1981, deux officiers de la police de Los Angeles appelés pour tapage nocturne sont arrivés sur les lieux au moment où le suspect tirait des coups de feu au pistolet automatique sur sa concubine. Alors que les policiers tentaient de le maîtriser, le suspect a visé l'un des deux hommes en plein visage, le blessant mortellement. Le suspect a pris la fuite à pied. »

Le troisième rapport datait d'il y a deux mois. Cette fois, il s'agissait d'une attaque à main armée contre un fourgon de transport de fonds. Butin : 625 000 dollars. Mark Messenger avait été identifié grâce à ses empreintes.

Je me contentai de survoler les autres rapports. Apparemment, aucun acte criminel ne semblait faire reculer Mark Messenger. Du meurtre au simple vol, il avait touché à tout, avec pour dénominateur commun à ces méfaits la même force brutale. Visiblement pas très porté sur la réflexion, Mark Messenger. Pas du genre à finasser. L'attaque du convoyeur de fonds, qui lui avait rapporté plus d'un demi-million de dollars, était probablement son meilleur coup.

- Voilà pourquoi il peut se permettre de travailler au rabais, dis-je.

Dietz souligna du doigt les dernières lignes de l'un des rapports. Une note succincte indiquait que le suspect aurait de la famille à Santa Teresa.

- Et c'est aussi à Santa Teresa qu'il a connu Tyrone Patty. Ils ont partagé la même cellule pendant quatre ans. Après, ils ont dû rester en contact.

- Est-ce que les flics ont interrogé des gens de sa famille ?

- Oui. Mais ça n'a rien donné. Son père affirme ne pas avoir parlé à Messinger depuis des années. Il y a de fortes chances qu'il mente mais impossible de le prouver. Les hommes de Dolan lui ont quand même fait un petit topo des peines encourues pour recel de malfaiteur et complicité. Le vieux a juré qu'il préviendrait les flics si son rejeton se pointait.

Je recommençais à sentir mon estomac se nouer sous le coup de l'angoisse.

- Si on parlait d'autre chose?

- D'accord, mais buvez d'abord votre thé et prenez une douche. Je vous attends en bas.

Henry nous avait mitonné exactement ce qu'il me fallait après une journée pareille : un succulent pain de viande à la sauce aux champignons, une purée de pommes de terre, des haricots verts frais, une tarte au citron meringuée et du café. Il dîna avec nous, parlant peu et me couvant d'un air inquiet. Dietz avait dû le prier de ne pas m'engueuler pour avoir quitté la maison. Pauvre Henry, il devait pourtant en mourir d'envie. D'ailleurs, je m'en voulais suffisamment moi-même, comme si j'étais responsable du fait qu'on ait voulu attenter à ma vie. Henry étudia les rapports de police, mémorisant le visage de Messinger et les détails de ses crimes.

- Une belle ordure. Vous avez parlé aussi d'un petit garçon. Que vient-il faire dans cette histoire?

- Il l'a enlevé à la garde de sa concubine. Elle s'appelle Rochelle et travaille dans un salon de massages à Hollywood. Je l'ai eue au téléphone tout à l'heure et elle est dans tous ses états. Le petit s'appelle Eric. Il a 5 ans. Il était inscrit dans une garderie du quartier où vit Rochelle. Un jour, il y a environ huit mois, Messinger est venu le chercher, et depuis elle n'a plus jamais revu le petit. J'ai moi-même deux fils et je tuerais quiconque toucherait à un de leurs cheveux.

Dietz mangeait comme il faisait tout le reste, avec une intense

concentration. Quand il eut raclé le fond de son assiette, il se cala sur son siège, tapotant machinalement la poche de sa chemise où il mettait ses cigarettes. Puis il hocha brièvement la tête, comme s'il se moquait de lui-même.

Les deux hommes passèrent à d'autres sujets : les sports, la Bourse, la politique. Pendant qu'ils parlaient, je débarrassai la table et mis la vaisselle dans levier. Je n'ai jamais trouvé que la vaisselle était une corvée. A part un bain de mousse, je ne connais rien de plus relaxant. Pour l'instant, je me sentais en sécurité. Je me moquais bien de ne plus jamais quitter cet appartement. Pourquoi pas, après tout? Je pourrais apprendre à faire la cuisine et le ménage, et même à repasser. N'importe quoi pourvu que je n'aie plus à sortir d'ici. Affronter le monde extérieur commençait à me faire aussi peur que nager dans l'océan. Le long des côtes de Santa Teresa, les eaux du Pacifique sont troubles et froides, pleines d'OTNI (objets terrifiants non identifiés) qui vous font risquer votre vie à chaque brasse : créatures gluantes et visqueuses ou couvertes de piquants, avec des pinces qui vous égorgent comme un rien. Mark Messinger était comme ces bestioles : vicieux, implacable, impitoyable.

Henry partit à 22 heures. Dietz alluma la télévision, attendant les informations, et moi je remontai me coucher. Je dormis plutôt bien et me réveillai avec un peu de mon ancienne énergie, qui dura au moins le temps que je descende. Dietz était encore sous la douche. Je vérifiai si la porte était bien fermée puis je préparai la table du petit déjeuner. Après, je risquai un œil au-dehors en écartant juste un tout petit peu les volets. Je n'aperçus qu'un morceau de plate-bande. J'imaginai Messinger, de l'autre côté de la rue, armé d'un fusil à lunette, prêt à me faire sauter le caisson à la première occasion. Je retournai à la cuisine et remplis deux verres de jus d'orange. Jamais je ne m'étais réveillée avec cette sensation de menace planant sur ma tête. Sauf peut-être les jours de rentrée des classes.

En sortant de la salle de bains, Dietz sembla surpris de me trouver déjà debout. Il débrancha le système d'alarme, ouvrit la porte et rentra le journal. Instinctivement, je m'écartai de la ligne de tir. Certaines maladies mentales devaient commencer comme ça. Je pris un tabouret et m'assis.

Il jeta le journal sur le comptoir et fit un bref détour par le salon. Il en revint avec mon Davis, qu'il avait apparemment sorti de mon sac, le posa sur le comptoir en face de moi, puis il se versa du café et s'assit sur le tabouret face au mien.

- Bonjour, marmonnai-je.

Il eut un geste du menton en direction de l'automatique.

- Je veux que vous vous débarrassiez de ce truc.

- Pourquoi?

- C'est un pistolet de poche. En pareilles circonstances, il ne sert à rien.

Je résistai de justesse à la tentation de lâcher une grossièreté.

- C'est le seul que j'aie!

- Procurez-vous-en un autre.

- Mais pourquoi?

- Celui-ci est bon marché et peu fiable. Et il est dangereux de le transporter avec une balle dans la chambre, ce qui veut dire que vous devez garder le magasin plein, la chambre vide, et le cran de sûreté levé. En cas de pépin, vous ne pourrez jamais riposter à temps. Et pendant que vous y êtes, achetez-vous aussi un nouveau holster.

Je le fusillai du regard, ce qui ne sembla pas l'impressionner le moins du monde.

- Où est l'armurerie la plus proche? demanda-t-il.

- Je n'ai pas d'argent et il y en a au moins pour 500 ou 600 dollars.

- Le modèle qu'il vous faut fait plutôt dans les 1 100.

- Lequel?

- Un Heckler & Koch P7 9 millimètres. On en trouve d'occasion. Les yuppies en raffolent. Ça fait très chic dans la boîte à gants d'une BMW, mais c'est exactement ce qu'il vous faut.

- Laissez tomber, dis-je.

Cette fois, ce fut lui qui me fusilla du regard. J'en bafouillai tellement que je dus m'y reprendre à deux fois avant de dire :

- Même si je le commandais aujourd'hui, je ne l'aurais pas avant deux semaines.

- Vous pourrez utiliser le Davis en attendant, mais pas avec ces cartouches. Avec des Winchester Silvertips.

- C'est tout? lançai-je d'une voix aigre.

- Oui, pour le moment. A propos, j'ai un Colt 45 dans la voiture. Vous pourrez vous entraîner avec les deux armes quand nous irons au stand de tir.

- Et quand irons-nous au stand de tir?

- Après être passés à l'armurerie, dès l'ouverture, à 10 heures.

- Je ne veux pas sortir.

- Nous n'allons pas laisser ce type vous empoisonner la vie à ce point. (Ses yeux gris cherchèrent les miens.) D'accord?

- J'ai peur, dis-je.

- Pourquoi croyez-vous que nous faisons tout ça?

- Et le dîner de ce soir?

- Je crois que nous devrions y aller. Il ne se manifestera pas avant plusieurs jours. Il veut vous laisser le temps de réfléchir à votre mort prochaine. Il veut que la panique monte en vous au point de vous faire tressaillir au moindre bruit.

- C'est ce que je fais déjà.

- Mangez un peu. Vous vous sentirez mieux après.

Je me versai des céréales avec du lait, en continuant de ruminer.

Ce fut Dietz qui brisa le silence.

- Il y a une chose que je tiens à vous répéter, alors écoutez-moi bien. Un vrai tueur professionnel exécute ses victimes à très courte ou à très longue distance. S'il veut tirer de près, il choisira probablement un 22 long rifle à silencieux et munition subsonique. S'il veut tirer à distance, ce sera sûrement un 308 à culasse mobile. Messenger est un

sale con, mais c'est aussi un amateur. J'aurai sa peau.

- Et s'il a la vôtre d'abord?

- Pas de danger.

Là-dessus il ouvrit le journal à la page des sports.

Croyez-moi ou non, je me sentais mieux.

Après le petit déjeuner, nous passâmes à mon bureau. J'interrogeai mon répondeur (pas de messages) tandis que Dietz jetait un coup d'œil au courrier de la veille (pas de lettres piégées). Je refermai la porte à clé et nous nous rendîmes à côté. Vera venait juste d'arriver à la California Fidelity. Elle portait un ensemble en toile de parachute rouge, bouffant du haut, et serré à mort à la taille par une large ceinture. Ses cheveux avaient changé de couleur depuis hier - très blonds avec des mèches - elle avait aussi troqué ses lunettes contre des hublots d'aviateur à verres bleutés. Elle tenait sur le bras un vêtement dans son emballage du teinturier.

- Oh, salut! alors, vous venez ce soir?

- Oui, on était justement passés pour te prévenir, dis-je. Tu veux que j'appelle l'hôtel?

- C'est déjà fait. Je me doutais bien que vous viendriez. Ça, c'est pour toi, dit-elle avec un geste du menton vers le paquet. Viens dans mon bureau, tu pourras jeter un coup d'œil. Des affaires de filles, dit-elle à Dietz. Vous ne fumez toujours pas?

- C'est mon troisième jour.

Je n'avais pas réalisé qu'il les comptait.

- Pour moi c'est le septième, dit Vera.

- Pas trop dur?

- Pas trop, non. J'ai une énergie d'enfer. La nicotine devait me ramollir complètement. Et vous?

- Ça va, dit-il. J'aime bien me tester moi-même.

- Je n'en doute pas, dit-elle avec un rire de gorge. On revient dans une seconde.

Dans son bureau, elle accrocha le vêtement par le cintre à l'armoire métallique et se coinça une Virginia Slim non allumée entre les lèvres,

aspirant à froid. Elle ferma les yeux, comme pour une prière.

- Mon Dieu, je me damnerais pour l'ivresse d'une seule bouffée... (Elle rouvrit les yeux et secoua la tête.) Je déteste tous ces trucs qui sont censés me faire du bien. Tu peux me dire pourquoi j'ai décidé d'arrêter?

- Tu crachais tes poumons.

- Ah oui, c'est vrai. J'avais oublié. Tiens, jette un coup d'œil là-dessus.

Elle fit glisser l'emballage plastique. Dessous, il y avait une combinaison de soie noire à très fines bretelles, avec une ceinture étroite. La veste assortie avait un col Mao et des manches longues.

- Alors, qu'est-ce que tu en dis?

- Épatant.

- Bien. Essaie-la d'abord. Si ça ne va pas, passe-moi un coup de fil et je te dénicherai quelque chose d'autre. Tu peux l'apporter à 18 heures et t'habiller dans ma chambre. Je passe la nuit à l'*Edgewater*, comme ça je n'aurai pas à conduire pour rentrer. Je déteste avoir à contrôler mon taux d'alcoolémie.

- Comment ça? Je croyais que tu venais avec Neil.

- On se retrouvera là-bas. Ainsi il se sentira libre de faire ce qu'il voudra. Je t'apporterai des bijoux ce soir et je t'aiderai à tirer quelque chose de tes cheveux. J'ai même l'impression qu'il faudra aussi que je t'habille.

- Vera, je ne suis pas idiote à ce point.

- Non, sauf quand il s'agit de fringues. Et je parie que tu ne t'es même jamais fait décolorer les cheveux.

Je haussai les épaules d'un air dégagé, en essayant de prendre la tête de celle qui se fait faire une couleur deux fois par semaine.

- Ne t'inquiète pas, je t'économiserai 50 dollars. Tu ne devrais pas porter de noir, mais tant pis. Tu seras sensationnelle. (Elle s'arrêta pour scruter mon visage.) Très intéressants, ces bleus... surtout celui qui vire au vert. (Elle remit l'ensemble dans son emballage, sa cigarette tressautant au coin de ses lèvres.) Ça fait quel effet de passer

ses jours et ses nuits avec un aussi beau mec?

- Tu veux parler de Dietz?

Vera leva les yeux au plafond avec un soupir découragé.

- Non, je parle du Père Noël. Enfin, peu importe. J'imagine que ce qui te plaît chez lui, c'est qu'il est compétent, non?

- Et alors? Tu sais, il y a une question que je me pose : comment se fait-il que je sois entourée de gens qui n'arrêtent pas de me tyranniser? Rosie, Dietz, Henry... maintenant toi.

- Tu es mignonne, tu sais? Et dire que tu te prends pour une dure à cuire.

- Je suis une dure à cuire, dis-je, sur la défensive.

- Neil va t'adorer. Tu l'as déjà appelé?

- Pas eu l'occasion. Nous venons juste de rentrer.

- Il vient ce soir spécialement pour faire ta connaissance. N'oublie pas. Et tâche de ne pas trop manger.

- Hein? Je croyais que c'était un dîner de départ en retraite.

- Suppose que tu aies envie de faire l'amour avec lui après?

- Sûrement pas.

- Non, mais suppose que tu en aies envie.

- Qu'est-ce que le fait de manger vient faire là-dedans ?

Vera perdait visiblement patience, mais elle prit quand même la peine de me mettre les points sur les i.

- Il ne faut jamais faire l'amour après un gueuleton. On a l'estomac tout gonflé. Tu auras tout le temps de manger plus tard, quand vous serez mariés.

Là, j'éclatais de rire.

- Tu as vraiment un curieux sens du raccourci, Vera. Merci quand même pour le tuyau.

- Mais je t'en prie. A ce soir.

Je trouvais Dietz assis dans le bureau de Darcy, en train de feuilleter une brochure sur les sinistres non couverts par les assurances. Je descendis ma tenue de soirée jusqu'à la voiture et la déposai soigneusement dans le coffre.

- Je ne vois pas comment je pourrais porter mon armure là-dessous, dis-je.

Dietz ne fit aucun commentaire. Qui ne dit mot consent.

Avant d'aller au stand de tir, nous fîmes un crochet par l'armurerie. Comme Dietz était bien plus versé que moi en la matière et que je ne voulais pas reprendre notre discussion de la veille au soir, je le laissai décider pour moi. Une heure après, j'avais versé un acompte pour un Heckler & Koch P7 9 millimètres et allongé encore 25 dollars pour les fameuses cartouches Winchester Silvertips auxquelles il tenait tant.

Le stand de tir était pratiquement désert. Dietz dressa une cible B-27 représentant une silhouette humaine à une distance de sept mètres. J'avais l'habitude de m'entraîner avec le Davis à vingt-cinq mètres mais Dietz hocha la tête.

- Un 32 est conçu pour l'autodéfense à moins de quinze mètres, de préférence à moins de dix mètres. Il faut que la balle pénètre assez profondément pour atteindre les organes vitaux et les vaisseaux sanguins. Avec les Silvertips, vous avez plus de chances d'aller suffisamment loin pour faire la différence.

- Un joli métier que nous faisons là, dis-je.

- Pourquoi croyez-vous que j'ai envie d'en changer?

Dietz était un bon professeur, patient, méthodique, suggérant des corrections sans donner l'impression de critiquer. Quand il fut satisfait de mes prouesses avec le Davis, il me fit essayer le 45. Je me concentrai sur la cible, cessant de penser à Mark Messinger en tant qu'être humain. Il était devenu une abstraction -une simple silhouette noire, aplatie, avec un cœur de papier, un cerveau de papier. Tirer sur lui, voir son estomac se fendre en deux était une vraie thérapie. Ma peur commença à s'atténuer et ma confiance en moi à revenir. Une

heure après, je l'avais si bien réduit en bouillie que je me sentais tout à fait redevenue moi-même.

Nous déjeunâmes à la taverne State Coach, blottie dans un creux de la montagne et surplombant une rivière presque à sec qui serpente paresseusement parmi les rochers. Dietz n'avait pas relâché sa vigilance - scrutant le paysage plutôt deux fois qu'une -, mais il semblait plus détendu. Nous étions assis côte à côte, le dos au mur, et, par acquit de conscience, je faisais comme lui, bien qu'il n'y eût pas grand-chose à voir. Les seuls autres clients étaient trois cyclistes affalés à une table près de l'entrée.

Nous commandâmes un chili verde, qu'on nous servit dans de grands bols fumants. Il y avait là-dedans largement plus de graisse et de cholestérol que de vitamines, ce qui faisait parfaitement mon affaire.

- En quoi consiste votre arrangement avec la California Fidelity ? demanda Dietz entre deux bouchées.

- Ils mettent un bureau à ma disposition, et en échange j'effectue deux ou trois missions pour eux tous les mois. En général j'enquête sur des incendies criminels ou des disparitions suspectes, mais ça peut aussi être n'importe quoi d'autre.

- Une formule intéressante. Comment avez-vous fait?

- Ma tante a travaillé pour eux pendant des années. Quand j'étais encore au lycée, elle m'a souvent procuré des jobs pour l'été à la CFI, ce qui fait que je connaissais presque tout le monde. J'ai arrêté mes études à 19 ans et, comme je ne pouvais pas entrer à l'école de police avant 21 ans, j'ai travaillé à la CFI comme réceptionniste. Plus tard, après avoir finalement quitté la police, je suis entrée dans une agence privée en attendant d'obtenir ma licence et de me mettre à mon compte. C'est pour la CFI que j'ai fait l'une de mes premières grandes enquêtes.

- On dirait que la profession attire de plus en plus de femmes.

- Pourquoi pas? Si elles sont assez perverses pour trouver ça amusant. Évidemment, il y a des jours où on en prend plein la gueule, mais au moins on est son propre patron. Et puis, je suis curieuse de nature. J'adore fourrer mon nez là où il n'a rien à faire. Et vous ? Dans quel secteur comptez-vous vous recycler?

- Difficile à dire. Je suis en pourparlers avec un type qui met au point

des programmes d'entraînement contre le terrorisme pour des bases militaires en Europe.

- Des attaques simulées?

- C'est ça. Jouer aux gendarmes et aux voleurs sans faire de casse. Jouer à se faire peur sans courir de vrais risques. (Il marqua une pause, le temps de racler le fond de son bol.) Vous avez l'air plutôt satisfaite de la vie que vous menez.

- Je le suis. Évidemment, Vera ne serait pas de cet avis. Elle pense que je suis un cas désespéré. Trop indépendante, pas assez sophistiquée.

- Qui est vraiment Vera, pour vous?

- Pour vous dire la vérité, je n'ai jamais réussi à le savoir. Elle est pour moi ce qui se rapproche le plus d'une amie, si tant est que j'en aie jamais eu une. Je ne peux pas dire que nous nous connaissions très bien. Je me déplace beaucoup, donc je n'ai pas le temps de me faire de vraies relations. Elle adore sortir alors que ça n'a jamais été mon fort. Je l'admire parce qu'elle est intelligente et qu'elle a de la classe. Et puis, j'aime son sens de l'humour...

- Qu'est-ce que c'est que ça? Un baratin publicitaire?

J'éclatai de rire en haussant les épaules.

- Eh! C'est vous qui avez abordé le sujet.

- En tout cas, c'est le genre de femme que je ne réussirai jamais à comprendre.

- Comment cela?

- Je ne sais pas. Je ne me suis jamais posé cette question-là non plus. Disons que quelque chose en elle m'intrigue.

- C'est une très brave fille.

- Je n'en doute pas.

Il finit sa bière sans rien ajouter sur le sujet. J'avais parfois du mal à savoir ce qu'il pensait vraiment, mais je ne le connaissais pas suffisamment bien pour insister.

Nous partîmes pour l'hôtel à 18 heures. Dietz avait déjà pris sa douche et s'était habillé pour l'occasion : pantalon et veston sport, chemise de soirée, cravate à motifs discrets. Et sous le veston un gilet de Kevlar capable d'arrêter une balle de 357 Magnum à trois mètres. Je l'avais vu aussi fixer un holster qu'il portait derrière la hanche droite et dans lequel il avait glissé son 45.

Je pris une douche à mon tour avant de sauter à nouveau dans mon jean et mes tennis. Je m'habillerais dans la chambre de Vera. J'avais essayé l'ensemble de soie noire juste avant de partir. Le pantalon était un peu trop long, mais, si je le rentrais à la taille, on n'y verrait que du feu. J'emportai une paire d'escarpins noirs, de la lingerie et deux ou trois autres bricoles dans un sac de plage. Dietz m'avait épargné le port du gilet pare-balles, qui aurait eu l'air très bizarre avec les fines bretelles de la combinaison. Le Davis se trouvait dans mon grand sac de cuir, qui ressemblait plus à une valise diplomatique qu'à une pochette de soirée.

Dietz fit de nombreux détours, desserrant à peine les lèvres. Bien qu'il eût affirmé que Mark Messinger me ficherait la paix pendant un jour ou deux, il avait l'air à cran, ce qui entama évidemment ma confiance à peine retrouvée.

Il arrêta son bolide dans la large allée dallée qui menait à l'hôtel, descendit et glissa à son habitude un billet plié dans la main du gardien de parking avec pour instruction de laisser la Porsche bien en vue.

En plus de son massif bâtiment principal, l'hôtel *Edgewater* comportait une série de bungalows au fond du parc, dont chacun avait la taille d'un des pavillons de mon quartier. L'architecture était de style espagnol - façades de stuc blanc, lourdes solives, toits de tuiles rouges patinées par le temps, jardins intérieurs. Les invités d'un mariage commençaient à se rassembler sous la tonnelle du parc.

Comme d'habitude, Dietz me prit par le coude, me devançant légèrement tandis que nous nous dirigions vers l'entrée de l'hôtel. Je me surpris à scruter comme lui les visages des invités les plus proches. A la réception, Dietz s'entretint quelques instants avec le portier. Il

avait apparemment eu une seconde conversation avec la direction de l'hôtel car peu de temps après Charles Abbott, le responsable de la sécurité, apparut. On fit les présentations. Abbott devait approcher les 70 ans et faisait plutôt penser à un magnat de la finance - costume trois-pièces du bon faiseur, ongles impeccablement manucurés, montre Rolex. Je doute que quelqu'un l'ait jamais appelé Charlie ou Chuck. Ses cheveux argentés étaient de la même nuance gris pâle que son costume, et une épingle à tête de diamant ornait sa cravate. J'eus l'impression que sa mission présente l'amusait bien plus que ce qu'il avait l'occasion de faire d'habitude. Il nous précéda jusqu'à un recoin du hall où trois fauteuils clubs étaient regroupés à l'abri d'un caoutchouc de trois mètres de haut.

Dietz avait apporté les photos de Mark Messinger.

- Voilà le type qui nous intéresse. J'aimerais distribuer ces clichés au personnel qui s'occupera du dîner de ce soir.

Abbott jeta un coup d'œil aux photos avant de les rendre à Dietz. Il avait des yeux d'un bleu intense -des lentilles de contact teintées, à mon avis.

- Mr. Dietz, je me permets de vous rappeler que nous ne sommes pas équipés pour assurer une protection très sophistiquée à un citoyen privé. A l'occasion, il nous arrive de coopérer avec les services secrets, mais l'hôtel ne peut assumer aucune responsabilité pour le cas où se produirait un incident fâcheux. Notre travail consiste essentiellement à veiller sur la sécurité des clients descendus dans cet hôtel. Puisque j'ai été informé de votre situation, nous serons heureux de faire le maximum, mais c'est tout ce que je peux vous promettre.

Dietz sourit.

- Je comprends. Ce sont de simples précautions de notre part. Nous ne pensons pas qu'il y aura un problème mais il est toujours bon de prendre quelques précautions élémentaires.

- Bien sûr, approuva Abbott. Je peux faire autre chose pour vous? Peut-être mettre un de mes hommes à votre disposition.

- Je ne pense pas que cela sera nécessaire, mais merci quand même. L'une des employés de la California Fidelity, Vera Lipton, a réservé une chambre ici pour cette nuit. J'aimerais en avoir le numéro et le nom des personnes occupant les chambres voisines. C'est possible?

Abbott sembla réfléchir. Sous ses manières courtoises et onctueuses

devaient se cacher un esprit madré et un sang-froid à toute épreuve.

- Il ne devrait pas y avoir de problème.

Il s'excusa et se dirigea vers la réception. Après une brève conversation avec le portier, il griffonna quelque chose dans un petit carnet relié de cuir qu'il avait sorti de sa poche droite. Puis il revint vers nous, arracha la page et la tendit à Dietz.

- Connaissez-vous l'un de ces deux couples? demanda Dietz.

- Je connais les deux. Les Clark ont séjourné ici plusieurs fois déjà. Quant à Mr. et Mrs. Thiederman, il se trouve que ce sont mon oncle et ma tante.

Dietz fourra le papier dans sa poche et serra la main d'Abbott.

- Merci. Nous apprécions beaucoup votre aide.

- A votre service.

Nous descendîmes un couloir moqueté sur la droite, suivant les numéros de chambres en ordre décroissant, Dietz gardant constamment un œil derrière lui.

La chambre de Vera se trouvait dans la même aile que le salon privé où devait se tenir le dîner.

- C'est vous qui avez arrangé ça? demandai-je en me rendant compte à quel point elle était proche.

- Je ne voulais pas vous voir traîner dans les couloirs et les escaliers plus que nécessaire.

Il frappa à la porte. Rien. Vera devait coller d'abord son œil au judas. Puis une clé tourna dans la serrure. Vera apparut, louchant vers nous pardessus la chaîne de sécurité. Elle portait un kimono de soie verte largement échancré.

- J'ai laissé la chaîne, dit-elle. Futé, non?

- Vous êtes adorable, Vera, dit Dietz. Si vous nous laissiez entrer maintenant?

Elle tendit le cou vers le couloir.

- Comment puis-je être sûre que quelqu'un ne vous tient pas au bout

de son fusil?

Dietz se mit à rire. Je le regardai, les yeux ronds. Je ne l'avais entendu rire qu'une fois.

- Bonne question, dit-il.

Vera dégagea la chaîne et nous fit entrer. La chambre était très spacieuse, avec un lit géant, une armoire géante et un téléviseur à écran géant. La moquette, le dessus-de-lit, les rideaux, le papier japonais des murs, tout était jaune pâle. La salle de bains aussi, que j'aperçus par une porte entrouverte.

Vera avait dû prendre possession de la chambre réussi à y semer une belle pagaille : des vêtements étaient accrochés à tous les boutons de porte ou de placard, le dessus de la commode disparaissait presque sous les produits de beauté, une valise jetée sur le lit, couvercle ouvert, révélait un monceau de lingerie fine et la salle de bains n'avait pas été épargnée non plus : bigoudis chauffants et fer à friser sur la tablette au-dessus du lavabo et des serviettes dans tous les coins. Dietz marcha droit vers la porte de la chambre contiguë pour s'assurer qu'elle était fermée à clé. Puis il tira les rideaux.

Vera s'accroupit derrière la table basse. Elle avait fait monter une bouteille de champagne, qui attendait dans un seau à glace givré à côté de quatre flûtes. Elle attrapa la bouteille par le goulot et retira le fil métallique.

- Trouvez-vous un siège. On a le temps de boire un verre.

- Pas pour moi, merci. J'ai du travail, dit Dietz. (Puis il se tourna vers moi.) Gardez la porte fermée à clé. Si le téléphone sonne, vous pouvez répondre, mais sans vous présenter. Si c'est quelqu'un que vous connaissez, arrangez-vous pour être brève. Ne donnez aucune information d'aucune sorte. Si c'est une erreur de numéro, prévenez-moi. Ce sera probablement quelqu'un qui voudra savoir si la chambre est toujours occupée. (Il regarda sa montre.) Je reviens à 19 heures pile vous chercher.

Dès que Dietz eut quitté la pièce, Vera déboucha le champagne et remplit deux flûtes.

- On boit un coup, et après, au boulot. Je me suis déjà occupée de mon maquillage. Si tu sautais sous la douche pendant que je m'habille? Ensuite on verra ce qu'on pourra faire de tes cheveux.

- J'ai déjà pris une douche. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est d'enfiler ton fabuleux ensemble.

Elle me jeta un regard de commisération pour me faire comprendre à quel point je me trompais.

Sous son œil critique, je quittai mon jean pour enfiler la combinaison. Elle tressaillit - mais pas trop - en voyant mes bleus. En attendant, je devais avoir la tête d'un épagneul souffreteux dans la salle d'attente du vétérinaire. Du maquillage. Berk! Je remontai tant bien que mal le pantalon en me le coinçant à la taille. Ce qui n'échappa pas à l'œil de lynx de Vera.

- Ne fais pas ça !

Elle s'agenouilla, retourna la jambe de pantalon à la longueur voulue et la fixa avec un ruban adhésif.

- Tu penses à tout, dis-je.

- Heureusement pour toi.

Puis elle s'attaqua au reste de ma personne. Je dus m'asseoir sur un tabouret avec une serviette autour du cou. Je ne voyais rien, le corps de Vera faisant écran entre moi et le miroir en face.

- Et pour mes bleus sur la figure, qu'est-ce que tu vas faire?

- Fais-moi confiance, ma grande.

Comme si j'avais le choix! Je n'eus plus qu'à obéir. « Ferme les yeux. Rouvre-les... Arrête de ciller, bon sang! Tu vas tout gâcher. Ne bâille pas.»

Quarante minutes plus tard elle recula, étudiant son chef-d'œuvre.

- Pas mal. Pas mal du tout. Et toi, ça te plaît?

Je regardai la nouvelle Kinsey Millhone.

Incroyable. C'était moi, ça? Ces yeux à l'expression théâtrale, cette bouche en bouton de rose, ces joues de jeune fille rougissant de ses premiers émois?

J'éclatai de rire.

- C'est ça, marre-toi, fit Vera d'une voix grinçante. Mais tu es

formidable.

Dietz revint à 19 heures précises. Il nous embrassa d'un même regard mais sans faire de commentaires. Vera s'était préparée en six minutes exactement, son record, paraît-il. Elle portait une robe noire très échancrée dans le dos, devant aussi d'ailleurs, et des escarpins noirs à talons aiguilles. A mi-chemin de la porte, elle s'arrêta net, les mains sur les hanches.

- Qu'est-ce que vous en dites, Dietz? Allez, je vous écoute.

- Vous êtes sensationnelles. Sans blague.

- « Sensationnel » est nettement au-dessous de la vérité. (Puis, se tournant vers moi :) Je parie qu'il appelle les femmes des « nanas ».

- Pas jusqu'à présent, dis-je.

Dietz eut un petit sourire, mais refusa de s'engager plus avant. Il nous fit traverser le couloir et franchir au pas de charge les trois portes qui nous séparaient de la salle à manger. La pièce était petite mais élégante - lustres de cristal, boiserie de chêne, rideaux de chintz crème. Six tables de six personnes avaient été dressées, un gros bouquet d'orchidées trônant au centre de chacune d'elles. Les tables étaient numérotées et j'y vis des petits bostons avec les noms en script.

La plupart des invités de la CFI étaient déjà là, bavardant par petits groupes de trois ou quatre, verre à la main. Je repérai Mac Voorhies et sa femme Marie, Jewel et son mari (que je n'avais rencontré qu'une fois), Darcy Pascoe et son petit ami, le (soi-disant) dealer. Vera glissa son bras sous celui de Dietz et notre trio fit le tour de la pièce en présentant tout le monde à tout le monde et, la minute d'après, nous avions évidemment tous oublié qui était qui. Vera scrutait la salle du regard, probablement pour voir si Neil Hess était déjà arrivé. J'espérais qu'il était quand même assez grand pour quelle puisse le localiser.

Dietz alla nous chercher des verres, vin blanc pour moi, tequila sunrise pour Vera. Lui se contenta d'un soda-citron. Vera éclusa le sien cul sec et alla s'en chercher un autre. Je ne l'avais jamais vue aussi tendue. Elle se tourna vers Dietz.

- Seigneur, comment faites-vous pour boire sans fumer?

- Ce n'est pas de l'alcool.

Elle roula des yeux horrifiés.

- Alors c'est encore pire. Je vais m'en griller une... Et puis non... Si, peut-être juste une. Une taf.

- Dis donc, c'est Neil, là?

L'homme figé sur le seuil à la recherche d'un visage familier ne pouvait être qu'un toubib, ou alors je n'y connaissais rien. Sans point de référence, il était évidemment difficile de dire s'il était petit, mais moi je le trouvais tout à fait convenable. Visage agréable, cheveux sombres bien coupés, costume bleu marine, chemise bleu pâle et, j'en jurerais, boutons de manchettes à monogrammes. Le nœud papillon était pour le moins inattendu - je n'en avais pas vu depuis des années. Vera leva une main. Le visage de l'homme s'épanouit en la voyant. Il traversa la foule pour nous rejoindre. Elle dut se pencher un peu pour lui parler, mais la différence de taille entre eux me sembla négligeable. J'essayai de l'imaginer la tête sur mon oreiller. Non, vraiment, rien à faire.

Vera s'était bien entendu arrangée pour que Niel Hess et moi soyons à la même table. Dietz et elle étaient installés à celle da côté, sur notre gauche. Mais Dietz avait quand même dû intervenir dans le choix des places, car je me trouvais bien à l'abri dans un coin de la pièce, face à l'entrée. Lui me tournait le dos, faisant face également à l'entrée, de manière à pouvoir garder un œil sur la porte. Vera était à sa gauche, parfaitement visible pour moi alors que je ne voyais de Dietz que sa nuque. Nos deux tables se trouvaient de part et d'autre d'une sortie de secours dont le responsable de la sécurité avait assuré à Dietz qu'elle resterait déverrouillée pendant tout le dîner.

Vers 20 heures, tout le monde était arrivé et, l'alcool aidant, le niveau des décibels avait sensiblement monté, pour baisser à nouveau d'un ton chaque fois qu'on venait garnir nos assiettes. J'étais sur le qui-vive et grignotais à la manière d'un écureuil sauvage, en dressant le museau vers la porte toutes les quinze secondes. Des fois que Mark Messinger se pointe avec un bazooka pour nous faucher tous comme de la mauvaise herbe... D'après la position des épaules de Dietz, il était plus détendu que moi, mais il faut dire qu'il avait une vue plongeante sur le décolleté de Vera, compensation des plus intéressantes pour n'importe quel homme.

Je fis quand même de mon mieux pour participer à la conversation. Neil et moi partagions la table de deux assureurs accompagnés de leurs femmes, un quatuor dont le seul intérêt dans la vie semblait être le bridge. Comme je ne joue pas au bridge et Neil non plus, nous ne tardâmes pas à décrocher, ce qui laissa d'ailleurs parfaitement indifférents nos compagnons de table. Vera avait décidément très bien calculé son coup.

Vu de près, Neil Hess était assez séduisant, même si les vertus que lui prêtait Vera ne sautaient pas aux yeux. De belles mains. Une belle bouche. L'air un peu trop satisfait de sa petite personne, mais ce n'était peut-être qu'une attitude visant à cacher une certaine timidité. Je remarquai que, tant que la conversation restait sur le plan professionnel (autrement dit quand nous parlions de son travail), il respirait la confiance en soi. Dès qu'il était question de sa vie privée, il devenait beaucoup moins sûr de lui et glissait discrètement vers des sujets plus rassurants. Au dessert, nous en étions encore à tâtonner d'un lieu commun à l'autre, à la recherche de centres d'intérêt communs. Sans grand succès.

- Où avez-vous fait vos études, Kinsey?
- Au lycée de Santa Teresa.
- Je veux dire dans quelle université?
- Je ne suis pas allée à l'université.
- Vraiment? Cela me surprend. Vous avez pourtant l'air très intelligente.
- Les gens ne font pas appel à moi parce que je suis « intelligente ». Ils font appel à moi parce que je suis trop idiote pour savoir quand lâcher prise. Et puis, je suis une femme, alors ils s'imaginent que je suis meilleur marché.

Il se mit à rire, mais comme je ne trouvais rien de drôle à ce que je venais de dire je haussai les épaules.

Il repoussa son assiette à dessert et sirota une gorgée de café.

- Si vous aviez une licence, vous pourriez trouver un travail régulier, non?
- Une licence de quoi?
- De droit pénal, j'imagine.
- Alors je devrais travailler pour le gouvernement ou la police locale. Je l'ai déjà fait et j'ai détesté ça. Je suis bien mieux là où je suis. D'ailleurs, je détestais aussi l'école. J'y passais mon temps à fumer de l'herbe. (Je me penchai vers lui.) Et maintenant, puis-je vous poser une question?
- Bien sûr.
- Comment vous êtes-vous connus, Vera et vous?

Visiblement, ce n'était pas la question qu'il attendait, il suffisait de le voir s'agiter sur sa chaise.

- Un ami commun nous a présentés il y a quelques mois. Nous ne nous sommes pas revus depuis-enfin juste en copains, bien sûr. Rien de sérieux.

- Ah oui, je vois. Et qu'est-ce que vous en pensez?

- De Vera? Elle est fantastique.

- Alors comment se fait-il que vous soyez assis ici avec moi?

Il se remit à rire, d'un rire qui sonnait faux et lui évita de répondre.

- Je parle sérieusement, enchaînai-je. (Il ne riait plus mais ne se décidait toujours pas à répondre. Il ne me restait donc plus qu'à enfoncer le clou.) Vous savez ce que je pense? J'ai l'impression qu'elle est folle de vous, mais quelle ne sait pas comment s'y prendre.

Il me regarda comme si je venais de parler hébreu.

- Ça, j'ai vraiment du mal à le croire. (Il réfléchit un moment et ajouta :) De toute façon, elle est trop grande pour moi, vous ne trouvez pas?

- Pas du tout. Vous formez un couple superbe. Je vous ai regardés quand vous êtes arrivés.

Il opina du chef d'un air pensif.

- Je sais que ça la gêne. D'accord, elle ne me l'a jamais vraiment dit, mais...

- Ça lui passera.

- Vous croyez?

- Et vous, ça vous gêne?

- Pas du tout.

- Alors, où est le problème?

Il me regarda droit dans les yeux. Je commençais à le trouver pas mal du tout. Il était sûrement de ces médecins qu'on pouvait appeler à 2 heures du matin, un de ceux qui ne décollent pas du chevet de votre gamin avant que la fièvre soit tombée. Je faillis relever mon pantalon pour lui montrer mes bleus, mais ç'aurait peut-être été un peu grossier. Mieux valait enchaîner.

- Si vous l'entendiez quand elle parle de vous! Elle vous a mis huit et

demi sur dix. Je le jure devant Dieu.

- Vous plaisantez?

- Neil, voyons. Je ne plaisanterais pas là-dessus. Elle est complètement dingue de vous. Seulement, elle ne l'a pas encore compris.

Il se remit à rire, cette fois d'un rire qui illumina tout son visage. Ses yeux pétillaient d'une joie presque enfantine et je jurerais qu'il rougissait. Il était vraiment mignon. Je levai les yeux à temps pour voir Vera me jeter un regard ébahi. Je lui fis un petit signe de la main et revins à nos moutons.

- Neil, ne me dites pas que vous ne vous êtes aperçu de rien.

- Comment l'aurais-je pu? Elle n'a jamais rien dit qui...

- Dans ce cas, je vous le dis, moi. Je connais Vera depuis des années et jamais je ne l'ai entendue parler d'un homme comme elle m'a parlé de vous.

Cette fois il avait saisi, mais n'avait pas l'air convaincu pour autant.

- Combien mesurez-vous? demandai-je. Je ne vous trouve pas petit du tout.

- 1,70 mètre.

- Elle ne fait que 1,75 mètre. Pas de quoi en faire un plat, non?

Mac Voorhies tapota son verre de sa cuillère pour réclamer le silence.

- Mesdames, messieurs, puis-je avoir votre attention, s'il vous plaît?...

Marie et lui avaient été placés à la table numéro deux, près du centre de la pièce, une table qu'ils partageaient avec Jewel et son mari. Maclin Voorhies est l'un des vice-présidents de la CFI, un homme fort compétent, certes, mais plutôt soupe au lait et dépourvu de tout sens de l'humour.

Quand il eut enfin obtenu le silence, il prit tout son temps pour survoler l'assistance d'un regard paternel avant de commencer.

- Nous sommes ici ce soir pour rendre hommage à l'une de nos collaboratrices les plus compétentes et les plus dévouées. Comme vous

le savez, Jewel Cava-letto quitte notre compagnie après vingt-cinq années de bons et loyaux services...

Après ce repas copieux, largement arrosé, la voix monocorde de Mac avait l'air d'agir comme un soporifique sur la plupart d'entre nous - en tout cas sur moi. Et puis, il faisait si chaud dans cette pièce. Alors je ne sais vraiment pas ce qui m'a fait regarder vers la porte à un moment où tous les autres regardaient Mac. Quelque chose bougea à la limite de mon champ de vision et je tournai la tête.

C'était le gamin. D'abord je clignai des yeux sans comprendre, comme face à un mirage. Puis je sentis la peur monter en moi.

Je ne l'avais vraiment vu qu'une fois - la première fois, sur l'aire de repos. Ce jour-là, Mark Messinger faisait semblant de dormir, étendu sur un banc, un journal sur le visage. Les autres fois, au motel et sur le siège passager du camion rouge, je n'avais pas distingué ses traits, j'en avais simplement déduit qu'il s'agissait du même enfant.

Il était petit pour ses 5 ans. L'éclairage du couloir jetait des reflets dans ses cheveux blonds assez longs. Ses yeux étaient rivés sur moi et une ébauche de sourire jouait sur ses lèvres. Il se retourna vers quelqu'un, probablement debout dans le couloir, mais que je ne voyais pas. On le manipulait comme une marionnette. Je le vis dire : « Quoi ? » Mais je n'attendis pas la réplique suivante.

J'attrapai mon sac et bondis de ma chaise. Dietz se retourna au même moment et suivit la direction de mon regard affolé. En deux enjambées il était à la porte, mais trop tard. Je sautai presque par-dessus la chaise de Neil et saisis le bras de Dietz.

- C'est le gamin, sifflai-je entre mes dents.

Dietz sortit son revolver, m'attrapa par le bras et

me plaqua contre le mur. Mac s'arrêta au beau milieu d'une phrase, en nous regardant avec des yeux ronds. D'autres invités se retournèrent. Une femme poussa un cri aigu en voyant le 45. Dietz jeta un coup d'œil à droite, à gauche, puis recula.

- Venez, dit-il.

Me traînant toujours par le bras, il se lança dans le couloir. Je crus qu'il allait se débarrasser de moi dans la chambre de Vera pendant

qu'il partirait en reconnaissance, mais il fila en direction de la sortie de l'extrémité du hall. A la porte, il s'arrêta net pour s'assurer qu'il n'y avait personne derrière. Nous nous écartâmes de la zone éclairée, longeant les arbustes pour tourner à gauche en direction du parking.

- Vous êtes sûre que c'était là? chuchota-t-il.

- Évidemment que je suis sûre.

Nous nous trouvions dans un passage plongé dans l'obscurité bordant l'un des jardins intérieurs. J'avais la main crispée sur mon automatique. Les doigts de

Dietz s'enfonçaient douloureusement dans mon bras, seul signe de nervosité chez lui.

- Allons voir sur le parking, dit-il. Je veux être sûr qu'il n'est pas en train de nous attendre là-bas.

L'arrière de la Porsche rouge de Dietz, garée tout contre la bordure d'arbres jalonnant l'allée circulaire, était bien en évidence.

Dietz me fit signe de sortir les jumelles de nuit qu'il m'avait demandé d'emporter dans mon sac. (Il n'avait pas voulu les laisser dans la voiture, elles lui avaient coûté 3 000 dollars.) Il scruta rapidement les environs puis me tendit l'appareil.

- Allez-y. Regardez.

Là où l'obscurité semblait à première vue totale et impénétrable, flottait maintenant une brume légère, les silhouettes se dessinant comme sous un éclairage au néon. Le gamin était tapi dans un bosquet de fougères, assis sur ses talons, les bras autour de ses genoux maigres. Pendant que je l'observais, il leva la tête, regardant vers l'entrée, espérant peut-être nous voir. Son petit corps frêle était tendu, comme au plus fort d'une partie de cache-cache. Je ne vis pas Mes-singer, mais il ne devait pas être bien loin. Je touchai le bras de Dietz et désignai le gamin du doigt. Il prit les jumelles et regarda dans la direction indiquée.

- Ça y est, je l'ai, murmura-t-il.

Nous retournâmes sur nos pas sans un mot. Nous fîmes le tour du bâtiment principal, nous fauflant dans l'hôtel par une entrée de service, à l'arrière. De l'une des cabines de téléphone proches des

cuisines, Dietz appela un taxi qui nous prit en charge devant une petite entrée, derrière l'hôtel, quelques minutes plus tard.

Il était déjà presque 23 heures quand nous arrivâmes à la maison, et Dietz était d'une humeur massacrant. Il n'avait pas dit un mot dans le taxi, ni depuis que nous étions rentrés. Il ôta son veston d'un geste rageur et l'envoya valdinguer à l'autre bout de la pièce - c'est-à-dire pas très loin - puis alla à la cuisine ouvrir la bouteille de Jack Daniel's, s'en versa un verre bien tassé et le descendit d'un seul trait.

Je ramassai le veston et le pliai sur mon bras.

- Ce n'était pas votre faute, dis-je.

- Ah, vous trouvez! aboya-t-il. C'est moi qui ai insisté pour qu'on sorte ce soir. C'était idiot... trop risqué... et tout ça pour quoi? Messinger aurait pu rentrer tranquillement et nettoyer toute la salle au bazooka.

Difficile de le contredire sur ce point puisque la même idée m'avait traversé l'esprit.

- Que s'est-il passé? Rien. Rien du tout.

- Je sors, dit-il.

- Et vous me laissez ici toute seule? glapis-je.

Il me jeta un regard noir, les doigts crispés sur son

verre au point que je crus qu'il allait le broyer. Quelque chose dans ce geste me fit monter la moutarde au nez.

- Écoutez, Dietz, ça suffit comme ça. Ce type a remis ça. Et alors? Il veut nous flanquer la frousse. Et alors? Calmez-vous et essayons de trouver un moyen de lui faire la peau. Je déteste les petits minables qui s'imaginent pouvoir m'avoir comme ça. Régions*lui son compte d'abord.

Je ne dis pas que son humeur vira tout à coup au beau fixe mais les progrès étaient notables.

- Comment?

- Justement, je ne sais pas comment.

On frappa à la porte et nous sursautâmes tous les deux. Dietz dégaina son arme et me fit signe d'aller à la cuisine. Il traversa la pièce sans bruit et alla s'aplatir contre le mur, à droite de la porte.

- Qui est là?

- Clyde Gersh, dit une voix étouffée.

Je m'approchai de la porte mais Dietz me fit reculer d'un froncement de sourcils. Il pencha la tête vers le chambranle.

- Que voulez-vous?

- On a retrouvé Agnes. Elle est aux urgences à St. Terry et demande à voir Kinsey. Nous avons laissé deux messages sur son répondeur, mais comme nous n'avons pas eu de nouvelles nous avons pensé qu'il valait mieux passer. Kinsey est là?

- Attendez un instant, dit Dietz.

Il pointa l'index vers le répondeur, posé sur la bibliothèque derrière le canapé. Il y avait effectivement deux messages, le premier d'Irene, le second de Clyde, au contenu à peu près identique. Agnes avait été retrouvée et voulait me voir. Dietz et moi échangeâmes un regard. Il haussa les sourcils mais ne fit aucun commentaire et ouvrit la porte, après avoir regardé par l'œilleton.

- Je n'aime pas déranger les gens si tard, dit Clyde Gersh, mais Irene a insisté.

- Entrez, dit Dietz.

Il referma la porte et invita Clyde à s'asseoir, ce que l'autre refusa de faire d'un bref mouvement de tête.

- Irene attend dans la voiture. Je ne veux pas la laisser trop longtemps. Elle a hâte d'en finir.

Il avait l'air épuisé, son visage affaissé était creusé par l'anxiété. Son regard accrocha le holster de Dietz, mais il s'abstint de toute remarque, comme si la présence de l'arme était un simple manquement aux règles de la bienséance.

- Comment va Agnes? demandai-je.

- Nous ne savons pas très bien. Le médecin parle de coupures et d'hématomes sans gravité... rien de sérieux... mais son cœur est irrégulier et je crois qu'ils l'ont mise sous assistance respiratoire. Sa vie ne paraît pas en danger, mais la pauvre femme a tout de même 80 ans et des poussières.

- Ce sont les flics qui l'ont retrouvée?

- Une femme l'a vue errer dans la rue et elle a appelé la police. L'inspecteur qui nous a prévenus a dit qu'Agnes était complètement désorientée, qu'elle ne savait plus qui elle était ni où elle était pendant tout ce temps. Depuis son admission à St. Terry elle ne parle que de vous. Nous vous serions très reconnaissants si vous pouviez venir avec nous.

- Bien sûr, dis-je. Laissez-moi simplement le temps de me changer. Je n'ai pas envie de sortir comme ça.

- Je vais annoncer à Irene que vous arrivez, dit-il. (Puis, à Dietz :) Vous nous suivez dans votre voiture ou vous venez avec nous?

- Nous venons avec vous et prendrons un taxi pour rentrer.

J'étais déjà dans l'escalier qui menait à la mezzanine, en train d'enlever la veste de soie de l'ensemble et d'envoyer promener mes escarpins. Je me penchai par-dessus la rambarde.

- Où l'a-t-on trouvée?

Clyde leva la tête vers moi en haussant les épaules.

- Dans le quartier de la maison de retraite... tout près, en fait. Elle n'est vraiment pas allée loin. Je ne comprends pas comment nous avons pu la manquer, à moins qu'elle ne nous ait vus et se soit cachée.

- Ça lui ressemblerait assez.

J'enfilai mon jean et le premier chandail qui me tomba sous la main par-dessus la combinaison de soie. Pour les lacets de mes tennis, on verrait plus tard. Je dévalai l'escalier aussi vite que me le permettait ma jambe et attrapai mon sac.

- On y va, dis-je à Dietz.

La Mercedes blanche de Clyde était garée contre le trottoir. Irene, assise à l'avant, nous regardait approcher, le visage rongé

d'inquiétude.

Les trente-cinq minutes de trajet jusqu'à St. Terry s'écoulèrent dans un silence pesant. J'étais assise à l'arrière, Dietz calé de biais à côté de moi pour pouvoir vérifier par la lunette arrière que nous n'étions pas suivis.

Le petit parking face aux urgences était plein comme un œuf. Clyde s'arrêta devant l'entrée pour nous faire descendre, puis partit chercher une place dans la rue. Irene resta figée sur place, répugnant visiblement à rentrer sans lui. Elle portait un manteau de demi-saison rouge vif à revers croisés qu'elle serrait autour d'elle comme pour se protéger du froid, malgré la douceur de la nuit. Son regard fouillait parmi les lumières de la rue, dans l'espoir d'apercevoir son mari.

- Il va nous rejoindre dans un instant, la rassurai-je.

Elle s'accrocha à mon bras pour entrer. Les portes à double battant s'ouvrirent automatiquement à notre approche. Nous nous arrê tâmes à la réception, apparemment déserte. J'étais étonnée du silence qui régnait dans les lieux. Je me serais plutôt attendue à une activité fiévreuse, à un ballet d'ambulances déchargeant leur lot de drames, petits et grands. Mais ici on avait surtout une impression de vide.

Dietz s'impatientait déjà, pianotant des doigts contre la paume de sa main. Il marcha jusqu'à la porte donnant sur le couloir et jeta un coup d'œil à l'intérieur, repérant machinalement les issues de secours pour le cas où Messinger surgirait à nouveau. La réceptionniste avait dû le voir arpenter les lieux car elle émergea d'une pièce du fond quelques secondes plus tard, avec un sourire poli.

- Désolée de vous avoir fait attendre. En quoi puis-je vous être utile?

- Nous aimerions voir Agnes Grey, dis-je.

C'était une femme d'environ quarante ans, qui ne

portait pas l'uniforme du personnel soignant mais un pantalon en polyester, un sweater de coton et des chaussures à semelles de caoutchouc. Et un stéthoscope autour du cou. Elle consulta quelques papiers sur son bureau et regarda Irene.

- Vous êtes Mme Gersh?

- Oui, c'est moi, dit Irene.

Le sourire de la femme s'évanouit lentement. Il y avait maintenant dans son attitude cette espèce de neutralité soigneusement contrôlée qu'on vous réserve quand les résultats de vos analyses ne sont pas ce qu'on vous avait laissé espérer.

- Venez donc vous asseoir dans le bureau, dit-elle. Le docteur devrait arriver dans un moment.

Irene la regarda en clignant des yeux de frayeur, sa voix réduite à un simple murmure.

- Je voudrais voir maman. Elle va bien?

- Le Dr. Stackhouse aimerait vous parler d'abord, dit-elle. Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît?

Je n'aimais pas ça. Il y avait dans l'expression de son visage quelque chose de trop bienveillant, de trop apaisant. Elle aurait pu fournir une explication quelconque. Peut-être n'était-elle pas autorisée à discuter des problèmes médicaux. Peut-être s'était-elle déjà fait tancer pour avoir donné son avis avant le médecin. Ou alors, le règlement de l'hôpital lui interdisait de donner des renseignements sur l'état d'un malade. Sombre histoire de responsabilité. Ou peut-être Agnes Grey était-elle morte. La femme se tourna vers moi.

- Votre fille peut, bien sûr, vous accompagner.

- Oui, je vous en prie, dit Irene. (Puis, à la réceptionniste :) Mon mari gare la voiture. Vous voudrez bien lui dire où nous sommes?

- Je le lui dirai, intervient Dietz. Allez-y toutes les deux. Nous vous rejoignons dans un petit moment.

Irene murmura un merci. Dietz et moi échangeâmes un regard.

La réceptionniste nous guida jusqu'à un bureau qui devait servir au médecin de garde.

- Ce ne sera pas long. Je peux vous apporter quelque chose? Un café? Un thé?

Irene hocha la tête.

- Rien pour moi, merci.

Elle retira son manteau. Elle commençait à respirer avec tellement de difficulté que je craignis une nouvelle crise d'asthme et préférai ne pas

parler. D'ailleurs nous n'eûmes pas à attendre bien longtemps. Des pas retentirent dans le couloir et un jeune médecin en blouse verte fit son entrée. « Warren Stackhouse », annonçait son badge. Il tenait à la main une chemise de plastique transparent qui ne contenait qu'un seul feuillet. Il la posa sur le bureau, lissant les bords.

- Mrs. Gersh? Je suis le Dr Stackhouse. (Irene et lui se serrèrent la main, puis il s'appuya contre le bureau.) Je crains que nous ne l'ayons perdue.

- Pour l'amour du ciel, lança Irene, quelqu'un aurait tout de même pu la surveiller, non?

Oh! là! là! me dis-je. Irene n'a pas compris.

- Je ne crois pas que ce soit ce qu'a voulu dire le docteur, murmurai-je.

- Mrs. Grey a succombé à un arrêt cardiaque, dit-il. Je suis désolé. Nous avons fait tout ce que nous pouvions, mais il nous a été impossible de la ranimer.

Irene s'immobilisa complètement, le visage vide de toute expression, la voix presque agacée.

- Voulez-vous dire qu'elle est morte? C'est impossible, voyons. Vous vous trompez. Clyde m'a dit que ses blessures étaient sans gravité. Des coupures et des hématomes. Je croyais qu'il vous avait parlé.

Le Dr Warren Stackhouse choisissait visiblement ses mots avec grand soin.

- Quand elle a été admise ici, elle présentait déjà des symptômes d'arythmie cardiaque. Elle était épuisée et tenait un discours incohérent. Une femme de son âge, étant donné son état de santé précaire...

Irene laissa échapper un sanglot. Elle avait enfin compris, et ses yeux se remplirent de larmes. Des taches de couleur se dessinaient sur son visage et son cou.

Clyde apparut sur le seuil. D'après l'expression de son regard, il était déjà au courant. Par la réceptionniste, probablement.

Irene leva vers lui un regard implorant.

- Clyde... maman est partie.

Elle se jeta dans ses bras, et il la serra contre lui. Pour la première fois je me rendis compte à quel point elle était menue. Je détournai les yeux.

Je vis Dietz debout dans le couloir, adossé au mur. C'était dans cette position que je l'avais vu pour la première fois. Il ne lui manquait que la brosse à dents pointant comme un stylo de la poche de son veston. Son regard s'arrêta sur moi, puis sur Irene, revint vers moi, ne me lâcha plus. Je ne lui avais jamais vu cette expression mélancolique.

Nous attendîmes tous, horriblement mal à l'aise, qu'Irene sèche ses larmes. Enfin le Dr Stackhouse se dirigea vers la porte et je le suivis dans le couloir. Quelques secondes plus tard Dietz nous rejoignit et posa une main sur ma nuque, geste qui éveilla ma curiosité et me fit frissonner, geste de possession et de complicité physique chargé d'une électricité qui faisait vibrer l'air entre nous.

Le Dr Stackhouse hocha la tête.

- Je suis réellement désolé. Vous êtes sa petite-fille? Il va falloir que quelqu'un parle à l'officier de police.

- Je suis une amie de Mrs. Gersh. Kinsey Millhone.

- Vous êtes donc celle quelle demandait à voir.

- C'est ce qu'on m'a dit. Avez-vous une idée de ce qu'elle voulait?

- Eh bien... je peux vous répéter ses paroles, mais je ne pense pas que cela ait grand sens. Elle disait sans arrêt que c'était l'été. « Dites-lui que c'était l'été... » Cela signifie-t-il quelque chose?

- Non, pas pour moi. (Agnes avait dû reprendre plus ou moins la longue histoire qu'elle m'avait racontée là-bas, dans le désert. Emily et le tremblement de terre, les fils Harpster et Arthur James.) C'est tout ce qu'elle a dit?

- La seule chose que j'ai entendue.

- Y aura-t-il une autopsie?

- Probablement. Nous avons déjà prévenu le coroner et l'adjoint du shérif est en route. Il s'entretiendra avec le médecin légiste et décidera

si le permis d'inhumer peut être délivré.

- Quel médecin légiste? Le Dr Yee ou le Dr Palchak?

- Le Dr Palchak, dit-il. Évidemment, il se peut que l'adjoint du shérif nous autorise tout de suite à signer le certificat de décès.

- Et Agnes? Je peux la voir?

- Bien sûr. Elle est là-bas, au bout du couloir. Si Mrs. Gersh est prête, une infirmière vous y conduira.

Dietz attendit dans le hall avec Clyde tandis qu'Irene et moi nous tenions en silence devant le brancard où reposait Agnes, dans la petite pièce où elle avait été transportée. La mort avait adouci ses traits. Sous le drap blanc, elle semblait toute petite et frêle.

On frappa un coup discret à la porte. Un jeune officier en uniforme entra et se présenta. C'est lui qui avait récupéré Agnes et il mit rapidement Irene au courant de ce qui s'était passé.

- Elle avait l'air d'une charmante vieille dame. Je pensais simplement que vous aimeriez savoir qu'elle ne nous a causé aucune difficulté.

Les yeux d'Irene se remplirent à nouveau de larmes.

- Merci. C'est gentil à vous. Est-ce qu'elle souffrait? L'idée de ce qu'elle a dû traverser m'est insupportable.

- Non, madame. Je ne dirais pas ça. Elle était inconsciente, mais n'avait pas mal.

- Dieu soit loué. Est-ce qu'elle a demandé à me voir?

L'officier de police rougit.

- Je ne sais plus trop. Mais je me souviens qu'elle a demandé quelqu'un du nom de Sheila.

- Sheila? répéta Irene d'une voix blanche.

- Oui, oui, j'en suis sûr. Elle a pleuré un peu. Elle a dit qu'elle s'en voulait de tous ces soucis qu'elle causait. Je suis resté près d'elle à lui parler, à lui dire que tout irait bien. Puis elle a semblé se calmer. Je sais que le personnel a fait tout son possible. Mais parfois ce n'est pas

suffisant.

- Si seulement j'avais pu savoir, balbutia Irene. Mon Dieu, si nous nous étions dépêchés nous serions arrivés à temps.

L'officier de police se frotta le menton, l'air mal à l'aise.

- Je vais dans la salle d'attente finir de rédiger mon rapport. Je crois que l'adjoint du shérif est arrivé. Il aura besoin de certains renseignements, dès que vous serez prête.

Au bout d'un moment Clyde entra. Il passa son bras autour des épaules d'Irene et l'emmena à la réception.

Restée seule avec Agnes, je soulevai un coin du drap et touchai la main gauche de la vieille dame. Les jointures étaient éraflées, deux ongles étaient cassés. Sous ceux de son annulaire et de son petit doigt, il me sembla voir de la terre. La réceptionniste entra et je rabattis vite le drap.

- Oui?

- Mr. Gersh m'a demandé de vous dire qu'il ramenait sa femme à la voiture. L'autre monsieur vous attend.

- Que sont devenus ses effets personnels?

- Il n'y avait pas grand-chose. Le Dr Stackhouse a mis ses vêtements de côté pour le coroner. Elle n'avait rien d'autre sur elle quand on nous l'a amenée.

Je griffonnai une note pour le Dr Palchak, lui demandant de m'appeler, et laissai le message à la réception. Dietz voulut prendre un taxi mais Clyde insista pour nous raccompagner. Irene pleura tout le long du chemin. Je soupirai de soulagement lorsque Dietz referma enfin la porte derrière nous. Sur le siège arrière de la Mercedes il avait posé sa main à côté de la mienne, nos petits doigts se touchant. J'avais l'impression que tout mon côté gauche était magnétisé.

A peine à l'intérieur, je me traînai vers la mezzanine, trop épuisée pour m'embarrasser de politesses.

- Vous voulez un verre de vin? demanda-t-il.

J'hésitai. Je me retournai. J'avais déjà un pied sur

la première marche, la main sur la rampe.

- Je ne crois pas. Merci.

Il y eut un silence, puis il lança :

- Ça va?

Tout à coup on aurait dit que derrière cet échange de banalités se cachait autre chose. Son visage était le même, mais son regard était différent, lourd d'une prière qu'il ne pouvait se résoudre à formuler. Des ondes chargées de sensualité faisaient vibrer l'air comme les pales d'un ventilateur. Elles me libéraient de ma fatigue. Tout le poids des dangers, toute la tension semblaient s'être métamorphosés en ce désir muet. Je le sentais envahir mes membres, filtrer à travers mes vêtements - quelque chose d'obscur, surgi du fond des âges, le seul antidote dont les humains disposent face à la mort. C'est alors que je le compris : cet homme était comme moi, il était mon double, et soudain je sus que ce que je voyais en lui était un étrange reflet de ma personne... le même goût du risque, la même peur de la dépendance. J'avais passé trois jours avec lui, repliée sur mon ego, guidée par mon seul instinct de survie. Seul le désir pouvait nous donner le courage de franchir cette distance, mais lequel de nous en prendrait l'initiative?

Je le regardai verrouiller la porte. Je le regardai éteindre les lumières et traverser la pièce. Je m'engageai dans l'escalier en colimaçon, tournant à la troisième marche. Quand il s'approcha de moi je me laissai glisser en position assise. Il était devant moi, son visage à hauteur du mien. La pièce derrière lui était plongée dans l'obscurité. De la lumière se déversait de la mezzanine, illuminant son visage grave. Il se pencha pour m'embrasser. Mon désir était aussi tangible qu'une flèche de feu qui m'aurait traversée de part en part. J'étais à

demie allongée, les contremarches métalliques s'incrustant dans mon dos jusqu'à ce que douleur et plaisir se fondent en une même sensation. Je caressai sa joue, ses cheveux, tandis qu'il enfouissait son visage contre mes seins. Nous tanguions au même rythme en une parodie d'acte sexuel, tout habillés, corps arqués. Puis, dans un élan il me souleva pour m'emporter en haut de l'escalier et nous nous déshabillâmes sans cesser de nous embrasser.

Le premier contact de nos deux corps nus lui arracha un long gémissement, suivi de mots incohérents. Ensuite le silence, jusqu'à ce que nous sombrions dans l'oubli. Faire l'amour avec cet homme ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu auparavant-un accord parfait... une fusion totale, l'abolition des secrets.

Je m'abîmai dans un sommeil profond, mes membres emmêlés aux siens, et je ne m'éveillai qu'aux premières lueurs de l'aube, vaguement consciente d'être seule dans le lit. J'entendais Dietz en bas. Il avait allumé la radio, et les accents d'une rengaine de Tammy Wynette, poignants à vous fendre l'âme, parvenaient jusqu'à moi.

Et puis la sonnette retentit. C'était le facteur, avec le carton que j'avais fait expédier de Brawley. Comme je n'avais pas encore les yeux en face des trous, Dietz signa le reçu. Peu de temps après, l'odeur du café envahit l'escalier. Je me levai d'un bond, fonçai sous la douche puis sautai dans mes vêtements en me faisant la réflexion que ça n'allait pas aller en s'arrangeant pour le tas de linge sale qui s'accumulait dans la salle de bains.

Dietz était perché sur un tabouret derrière le comptoir, le journal ouvert devant lui. Il tendit une main en arrière. Je l'entourai de mes bras, et il me donna un baiser au goût de céréales.

- Tu vas bien? demanda-t-il.

- Oui. Et toi?

- Mmmmm. Tes bagages sont arrivés.

Le carton était juste à côté de la porte.

- Tu as vérifié s'il n'y avait pas une bombe à l'intérieur?

- Oui. Tu peux y aller.

Tout était là, comme je l'avais emballé, ma robe à tout faire sur le dessus. Je la sortis et l'inspectai, soulagée de la trouver en meilleure

forme que je ne l'avais espéré. Il y avait bien quelques éclaboussures de boue qui s'effritaient en petites plaques sèches pendant que je la regardais sous toutes les coutures, mais bon...

Dietz la vit du coin de l'œil et se tourna vers moi, la mine interrogative.

- Qu'est-ce que c'est que ça?

- C'est ma plus belle robe. Un tour dans la machine à laver et elle sera comme neuve.

Je la mis de côté et sortis le reste. Dans le fond se trouvait le service à thé de poupée, toujours dans le carton que j'avais retiré de dessous la caravane d'Agnes.

- Je vais déposer ça chez Irene, dis-je en remettant le carton près de la porte.

C'était peut-être le seul souvenir concret du passage d'Agnes Grey sur terre et je pensais qu'Irene serait heureuse d'avoir ces objets.

Dietz leva le nez de son journal.

- Au fait le Dr Palchak a appelé vers 7 heures et demie pour les résultats de l'autopsie. Elle a demandé que tu lui passes un coup de fil à ton réveil.

- Ça n'a pas traîné.

- Je trouve aussi.

Je composai le numéro de St. Terry et demandai le service de médecine légale. J'avais déjà eu affaire deux fois à Laura Palchak. Une petite bonne femme boulotte, très efficace et très sympathique.

- Palchak, dit-elle quand je l'eus en ligne.

- Bonjour, Laura. Ici Kinsey Millhone. Merci d'avoir répondu à mon message. Alors, pour Agnes Grey?

D'abord un petit silence, puis :

- Le bureau du coronar a contacté Mrs. Gersh dans la matinée, donc ceci est strictement entre vous et moi, d'accord?

- Absolument.

- L'autopsie était négative. Nous n'aurons les résultats toxicologiques que dans plusieurs semaines mais en gros nous n'avons rien.

- Alors, quelle est la cause de la mort?

- Essentiellement un arrêt cardiaque, mais quoi... tout le monde meurt d'un arrêt cardiaque ou respiratoire si on va au fond des choses. Le problème, c'est qu'il n'y avait pas d'affection cardiaque détectable ni aucune autre anomalie ayant pu entraîner la mort. Techniquement, nous devons qualifier la cause de la mort d'indéterminée.

- Ça veut dire quoi, « techniquement »? Je n'aime pas beaucoup la façon dont vous avez dit cela.

Elle se mit à rire.

- Bonne question. Vous avez raison. J'ai ma petite idée, mais il me faut encore un peu de temps. Je me suis adressée à la bibliothèque de l'hôpital pour qu'ils me retrouvent un article que j'ai lu il y a plusieurs années. Je ne sais pas ce qui m'y a fait penser, mais le cas de Mrs. Grey me rappelle vaguement quelque chose.

- Vous ne pouvez pas m'en dire plus?

- Pas encore. Mon assistante prépare quelques prélèvements de tissus et j'y jeterai un coup d'oeil cet après-midi. J'ai seize autres cas à traiter avant celui-ci, mais je suis curieuse de nature.

- Je peux faire quelque chose pour vous aider?

- Oui, si vous êtes d'accord. J'aimerais que vous tentiez de découvrir ce qu'a fait cette femme pendant le laps de temps de sa disparition. Ça m'aiderait beaucoup de savoir où elle a passé ces quelques heures.

- Je vais essayer, dis-je. Mais ça sera coton. Dois-je chercher quelque chose en particulier?

- Elle a au poignet droit ce qui ressemblerait à une brûlure causée par une corde et à la main gauche des ongles cassés...

- Ah oui, ça je l'avais remarqué aussi. Et les jointures de sa main gauche étaient égratignées.

- Exact. Il est possible qu'elle ait été retenue quelque part contre sa volonté. Vous devriez voir s'il n'y a pas dans le quartier une cabane de jardinage ou une serre. J'ai prélevé un peu de terre sous ses doigts, et

nous essayons de trouver son origine. Elle a aussi des écorchures et des contusions superficielles dans le dos. La semaine dernière j'ai vu un gamin qui portait des marques similaires sur les fesses et les cuisses. Il avait été battu avec un cintre... entre autres choses.

- Voulez-vous dire quelle aurait été battue?

- Probablement.

- Le lieutenant Dolan est au courant?

- Dolan et le photographe de la police étaient présents à l'autopsie, donc ils ont vu la même chose que moi. La vérité est qu'il n'y avait pas de traumatisme interne et que les blessures étaient trop bénignes pour avoir entraîné la mort.

- Quelle est votre opinion, alors?

- Il faut d'abord que je vérifie deux ou trois choses. Rappelez-moi cet après-midi, ou, mieux encore, je vous joindrai dès que nous serons fixés.

Après avoir raccroché, je restai perplexe un bon moment.

Dietz me regardait. D'après la fin de la conversation, il avait compris qu'il y avait du nouveau.

- Qu'est-ce qui se passe?

- Allons récupérer ta voiture et faire un saut chez Irene. J'aimerais parler à Clyde.

Je téléphonai rapidement aux Gersh pour les prévenir, puis appelai un taxi.

Je résumai la situation à Dietz sur le chemin de l'hôtel, le carton d'Irene sur mes genoux. Sur le parking de l'*Edgewater*, Dietz examina soigneusement la Porsche avant de tourner la clé de contact.

- Je doute que ce con de Messinger connaisse quelque chose à la fabrication des bombes, mais ce n'est pas le moment de se laisser surprendre, dit-il.

Dès qu'il fut rassuré, il m'ouvrit la portière et s'installa au volant. Pour une fois, il conduisait lentement l'air préoccupé.

- Qu'est-ce que tu rumines? demandai-je au bout d'un moment.

- Je pensais à Messenger. Tu ne crois pas que ce serait une bonne idée de bavarder un peu avec son ex-femme?

- A Los Angeles?

- On peut aussi la faire venir ici. Nous savons qu'il a Eric avec lui. Elle sautera probablement sur l'occasion de récupérer le petit. Si elle nous aide, nous pourrons l'aider.

- Comment?

- Je ne sais pas encore, mais c'est mieux que de ne rien faire.

- Tu sais comment la contacter?

- Je crois que je vais te déposer et aller voir Dolan.

- Bonne idée.

Il se gara devant chez les Gersh et m'aida à descendre le carton. Nous avions décidé que j'attendrais là qu'il revienne me chercher.

- Dépêche-toi, dis-je. Je ne tiens pas à passer la journée avec Irene.

- Trois quarts d'heure maximum. Sinon je t'appelle. Prends bien garde à toi.

Il me plaqua contre le mur de la maison pour un baiser qui me fit frémir jusqu'aux orteils puis s'éloigna avec un petit geste désinvolte de la main.

Jermaine me fit entrer au moment précis où le téléphone se mettait à sonner.

- J'y vais! cria-t-elle avant de s'éloigner vers la cuisine en se dandinant avec une grâce surprenante.

Je trouvai Irene dans le salon, en peignoir, sans maquillage et sans faux cils. Elle avait dû passer la nuit à pleurer. Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva en prenant appui sur un petit secrétaire.

- Oh, Kinsey. Dieu merci. Je suis si heureuse que vous soyez là. Clyde avait une réunion à la banque, mais il a dit qu'il serait de retour le plus tôt possible.

- Bien. J'espérais pouvoir lui parler. Comment vous sentez-vous?

- Tellement mal! Je n'arrive pas à faire quoi que ce soit et je ne supporte pas d'être seule.

Je la guidai vers le canapé, où elle se laissa tomber sans lâcher mon bras.

- Vous n'avez pas l'air d'avoir dormi beaucoup, dis-je.

- Non. J'ai passé presque toute la nuit ici pour ne pas déranger Clyde. Je ne sais pas quoi faire. J'ai essayé de remplir le certificat de décès de maman et j'ai découvert que je ne savais absolument rien d'elle. Je ne me souviens de rien. C'est inconcevable. C'est même honteux. Ma propre mère...

Et elle se remit à pleurer.

- Ça va aller, Irene. Je vais vous aider. Où est le formulaire?

Elle sembla se reprendre un peu et désigna du doigt la pièce contiguë en levant vers moi un regard éperdu de reconnaissance. Je me demandai comment Clyde supportait un tel état de dépendance. Malgré ma compassion pour Irene, j'avais l'impression de me mettre sur les bras un fardeau presque impossible à porter.

- Procédons comme pour un examen de fin d'année, proposai-je. D'abord les questions les plus faciles. Voyons... « Nom de la personne décédée. » Avait-elle un second prénom?

Irene hocha la tête.

- Pas que je sache.

J'écrivis donc « Agnes Grey ».

Irene et moi étions assises têtes rapprochées, réunissant méticuleusement les maigres informations quelle possédait. Ce qui prit à peine plus d'une minute et se résumait à ceci : race (blanche) ; sexe (féminin) ; obligations militaires (néant); numéro de sécurité sociale (néant) ; situation de famille (veuve) ; profession (retraitée) et plusieurs sous-rubriques concernant la résidence principale. Ce qui désespérait Irene était de ne pas connaître l'année de naissance de sa mère et de n'avoir pas la moindre idée de son lieu de naissance, pas plus que du nom de ses parents, autant de données qu'à son avis n'importe qui d'un peu attentionné aurait dû connaître sur le bout des doigts.

- Arrêtez de vous faire des reproches, finis-je par dire. Revenons en arrière et voyons jusqu'où nous pouvons aller. Vous en savez peut-être plus que vous ne le croyez. Par exemple, tout le monde disait qu'elle avait 83 ans, d'accord?

Irene hocha la tête sans conviction, regrettant peut-être que le formulaire ne comporte pas de question à choix multiples.

- Irene, ce n'est pas si terrible. Que voulez-vous qu'ils fassent? Qu'ils refusent de l'enterrer?

Je m'en voulais de me monter aussi grossière, mais j'espérais qu'elle cesserait ainsi de s'apitoyer sur elle-même.

- Je veux que ce questionnaire soit rempli correctement, dit Irene d'une voix butée. C'est important. Et c'est le moins que je puisse faire.

- Je comprends, mais la terre ne s'arrêtera pas de tourner si vous laissez un blanc. Nous savons aussi qu'elle était de nationalité américaine, alors notons-le... Le reste, nous le trouverons sur votre acte de naissance : le domicile et le lieu de naissance de vos parents, leur âge l'année où vous êtes née. Vous pourriez le retrouver?

Elle se moucha en hochant la tête.

- Je suis presque sûre qu'il est dans le secrétaire, dans un classeur avec l'étiquette « Documents importants ».

- Ne vous levez pas. J'y vais.

Je trouvai facilement le classeur en question et l'apportai à Irene. Elle en sortit un acte de naissance qu'elle me tendit. J'y jetai un bref coup d'œil, puis regardai plus attentivement.

- C'est une photocopie. Qu'est devenu l'original?

- Aucune idée. Je n'en ai jamais eu d'autre.

- Et quand vous avez fait une demande de passeport? Il vous a bien fallu un exemplaire certifié.

- Je n'ai pas de passeport. Je n'en ai jamais eu besoin.

Je la regardai, sidérée.

- Je m'étais toujours imaginé être la seule personne dans cette situation, dis-je.

Irene courba les épaules, sur la défensive.

- Je n'aime pas voyager. J'ai toujours eu peur de tomber malade et de ne pas trouver l'aide médicale nécessaire. Quand Clyde doit voyager pour son travail, il part seul. Il y a un problème?

- Non, non. Mais c'est bizarre. D'où vous vient cet exemplaire?

Elle rougit soudain. D'abord je crus qu'elle refuserait de répondre. Enfin elle se mordit les lèvres et annonça :

- Maman me l'a donné quand j'étais au lycée. Ç'a été l'un des moments les plus humiliants de ma vie. Notre professeur d'anglais nous avait demandé de faire le récit de notre vie, en prenant pour base notre acte

de naissance. Je me souviens que maman a eu du mal à retrouver le mien et j'ai dû rendre mon devoir sans. Le professeur a porté la mention « incomplet » en haut de la page, et ça a rendu maman furieuse. Le lendemain, elle l'a apporté à l'école et l'a agité sous le nez du professeur. Elle était ivre, évidemment. Et toutes mes camarades qui regardaient... Je n'ai jamais rien vécu d'aussi embarrassant...

Je la dévisageai avec curiosité.

- Et votre père?

- Je ne me souviens pas de lui. Maman et lui se sont séparés quand j'avais 3 ou 4 ans. Il est mort à la guerre quelques années plus tard. En 1943, je crois.

Du moins cet acte de naissance allait-il nous permettre d'avancer. Irene était née à Brawley, le 12 mars 1936 à 14 h 30. Son père était Herbert Grey, né dans l'Arizona, de race blanche, âgé de 32 ans et travaillait comme soudeur dans une compagnie aérienne. Agnes, née Branwell, était née en Californie. Pas de profession.

- C'est très bien, dis-je (juste avant de lire la ligne suivante). Attendez, ça, c'est bizarre. Elle aurait eu 23 ans à votre naissance, ce qui lui ferait... quoi... 70ans maintenant? Ça ne semble pas logique.

- Ce doit être une faute de frappe, dit-elle en se penchant plus près. Cela fait des années de différence. Si maman a 83 ans maintenant, elle en avait 36 quand je suis née, pas 23.

- Peut-être était-elle plus jeune que nous le pensions.

- Pas à ce point-là, voyons! Elle avait sûrement plus de 70 ans. Vous l'avez vue vous-même.

- Enfin, je ne pense pas que cela change grand-chose, dis-je.

- Bien sûr que si! Une différence de treize ans, vous vous rendez compte!

Je m'efforçais de garder mon calme. S'énervier ne servirait à rien.

- Nous n'avons aucun moyen de vérifier cette information, dis-je. En tout cas, je ne vois pas comment. Laissez un blanc.

- Non, je ne veux pas faire ça, s'obstina-t-elle.

Je la connaissais suffisamment bien maintenant

pour savoir quelle pouvait se montrer inflexible.

- Faites ce qui vous semblera le mieux. Ce sont vos affaires.

J'entendis une clé tourner dans la serrure. Clyde entra, vêtu de son habituel costume trois-pièces. Il portait le carton que j'avais amené et le posa sur la table basse. Il marmonna un bonjour à mon adresse puis alla embrasser Irene - un geste de routine, sans aucune chaleur.

- J'ai trouvé ça sur le perron, dit-il.

- C'est pour Irene, dis-je. Je l'ai trouvé sous la caravane d'Agnes et l'ai fait expédier ici. C'est arrivé ce matin. Je ne sais pas si j'ai bien fait, mais c'est à peu près tout ce que les squatters avaient laissé intact.

Je déballai les tasses à thé et les tendis à Irene. Elle les regarda sans comprendre, puis son visage prit une expression étrange. Elle saisit une tasse, puis soudain, avec un cri d'horreur, la lança à l'autre bout de la pièce. Clyde et moi bondîmes en même temps de nos sièges. La tasse avait heurté le bord de la table basse et s'était cassée en deux, tout net, comme coupée au couteau.

Irene se leva, les yeux agrandis d'effroi. Elle était au bord de la suffocation. Je la vis tituber. Elle s'accrocha à moi et Clyde eut juste le temps de la cueillir avant qu'elle ne s'effondre au sol. Il l'allongea sur le canapé, les pieds relevés.

Jermaine arriva en trombe, un torchon à vaisselle à la main, les yeux ronds.

- Que se passe-t-il? Oh, mon Dieu...

Le corps d'Irene était agité de soubresauts frénétiques. Clyde retira son veston et s'agenouilla près d'elle, tentant de l'immobiliser pour l'empêcher de se blesser. Jermaine avait l'air transformée en statue de sel.

Progressivement, les spasmes s'espacèrent et Irene se mit à tousser puis à pousser de petits gémissements aigus. Je glissai une main sous son bras droit et jetai un coup d'œil à Clyde.

- Aidons-la à s'asseoir. Elle sera plus à l'aise pour respirer.

Irene avait beau être légère comme une plume, la manœuvre ne fut pas des plus aisées. Bras et jambes à l'abandon comme une poupée de chiffon, elle ignorait sûrement tout de l'endroit où elle se trouvait et de ce qui se passait.

- Dois-je appeler une ambulance, Mr. Clyde? demanda Jermaine.

- Pas encore. Attendons un peu. Elle semble reprendre le dessus.

Quelques gouttes de transpiration perlèrent sur le front d'Irene. Elle tendit la main vers moi à l'aveuglette. Il y avait dans la pression de ses doigts quelque chose de désespéré.

Jermaine disparut puis revint avec une serviette humide, quelle passa à Clyde sans dire un mot. Il tapota le visage de sa femme. Irene se mit à pleurer à petits sanglots, comme au réveil d'un épouvantable cauchemar.

- Il y avait des araignées. Je sentais la poussière...

Clyde me regarda.

- Elle a toujours eu la phobie des araignées.

Je ramassai machinalement les deux moitiés de

la tasse à thé, en me demandant si Irene avait vu quelque chose au fond. Je m'attendais presque à y voir une grosse araignée noire et velue. Mais non. Rien. Irene demeurait inconsolable.

- La peinture coulait le long du mur et ça faisait des traînées horribles. Les violettes étaient saccagées et j'avais tellement peur... Je ne pensais pas faire de mal...

- Irene, dit Clyde en lui tapotant la main, tout va bien. C'est fini maintenant. Je suis là.

Mais Irene avait toujours ce regard terrifié, sa voix réduite à un murmure plaintif.

- C'était le service à thé de maman, quand elle était petite... Je n'avais pas le droit de jouer avec. Alors je me cachais pour ne pas être battue.

Pourquoi l'a-t-elle gardé?

- Je vais la mettre au lit, dit Clyde.

Il glissa un bras sous ses genoux, un autre sous ses épaules et la souleva, sans effort apparent. Jermaine l'accompagna jusqu'à la chambre, une main sous la nuque d'Irene.

Je m'affalai sur le canapé, la tête entre les mains. La peur chez les autres peut être terriblement contagieuse. J'avais l'impression qu'une odeur de mort flottait dans la pièce. Je n'étais ici que depuis une demi-heure. Une éternité pourtant. Dietz ne devrait pas tarder à arriver et à me sortir de cet enfer. Je me levai et allai déposer le carton près de la porte. Mieux valait le soustraire pour le moment à la vue d'Irene. Plus tard, si elle en manifestait le souhait, je pourrais toujours le rapporter. Quand je relevai la tête, je vis Clyde descendre l'escalier d'une démarche lasse.

On aurait dit un zombi. Je le suivis des yeux tandis qu'il allait s'affaler sur l'une des deux bergères à oreilles qui faisaient face au canapé. Il se frotta les yeux, puis se pinça l'arête du nez. Sa chemise bleue était froissée et plaquée à son torse par la sueur.

- Je lui ai donné un Valium. Jermaine a dit qu'elle resterait auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

- Que se passe-t-il, Clyde? Je n'ai jamais vu personne réagir ainsi.

- Je l'ai toujours connue comme ça. Seigneur... dire qu'au début je trouvais charmant son côté perpétuellement désemparé...

- Elle est plus que désemparée. Cette femme est terrifiée. Comme l'était Agnes.

- Elle l'a toujours été. Elle a une peur malade de tout : des espaces clos, des araignées, de la poussière. Elle a même peur des *violettes* d'Afrique. Vous vous rendez compte? Des violettes. Et ça empire de jour en jour. Elle souffre d'allergies, de dépression, d'hypocondrie. Elle se gava de médicaments. Je l'ai emmenée chez tous les médecins de la planète et ils ont tous jeté l'éponge. Les psy aussi. Elle ne veut pas guérir. J'essaie d'avoir de la compassion pour elle, mais je ne ressens que désespoir. Ma vie est un cauchemar, mais que puis-je faire? Demander le divorce? J'en serais incapable. Je me ferais horreur. Elle est comme une enfant. Je pensais que si sa mère mourrait... C'est affreux, mais j'espérais qu'Irene irait mieux. Comme la fin d'une malédiction. Mais ce n'est pas ainsi que les choses vont se passer, j'en ai bien peur.

- Avez-vous une idée de ce qui la perturbe à ce point?

Il hocha la tête avec l'air résigné d'un mulot qui viendrait de se faire coincer par un chat.

- Et son père? Peut-être cela a-t-il un rapport avec lui? Elle m'a dit qu'il était mort pendant la guerre...

- J'en suis venu à la même conclusion que vous, dit-il avec un petit

sourire las. Irene m'a probablement épousé à cause de lui.

- Parce qu'elle cherchait un père?

- Bien sûr. Ce qu'elle voulait, c'était le confort, la protection, la sécurité. Et savez-vous ce que moi je voudrais? Vivre une semaine, une semaine seulement, dans une atmosphère normale, sans tragédie, sept jours sans pleurs, sans supplications, sans appels au secours. (Il hocha à nouveau la tête.) Mais ça n'arrivera jamais. Autant me faire sauter la cervelle tout de suite.

- Elle a dû souffrir d'un quelconque traumatisme dans son enfance...

- Oui, et alors? C'était il y a quarante ans.

J'entendis frapper à la fenêtre. Dietz avait l'œil

collé à la vitre. Je n'avais jamais été aussi soulagée de voir quelqu'un.

- J'y vais, dis-je en me dirigeant vers la porte.

La simple présence de Dietz dans la pièce sembla

dissiper la tension qui pesait dans l'air. Mais il comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas. Je haussai légèrement les sourcils pour lui faire signe que je lui expliquerais plus tard.

- Comment ça s'est passé? demandai-je.

- Je te raconterai, en route.

- Clyde... dis-je.

- J'ai entendu. Allez-y. On parlera plus tard. Irene va dormir pendant des heures. Et je vais peut-être en faire autant.

J'hésitai.

- Une dernière question. Hier, alors que nous parcourions le quartier à la recherche d'Agnes... vous ne vous souvenez pas avoir vu une cabane à outils ou une serre près de l'une des maisons?

- Non. Pourquoi?

- Le médecin légiste y a fait allusion. Je dois la rappeler. Si vous vous rappelez quelque chose, vous voudrez bien me prévenir?

Il fit oui d'un geste las et résigné.

Je pris le carton et nous nous dirigeâmes vers la voiture.

- Que s'est-il passé? demanda Dietz. Elle n'a pas voulu du service à thé?

Il m'installa sur le siège passager et j'attendis qu'il se soit mis au volant pour lui résumer la situation.

- A ton avis, qu'est-ce qui l'a mise dans cet état? demanda-t-il quand j'eus terminé.

- Difficile à dire. Elle a peut-être été le témoin d'un acte de violence, ou peut-être est-elle poursuivie par un vieux sentiment de culpabilité.

- Qui remonterait à son enfance?

- Hé, les enfants font parfois des choses atroces sans le vouloir. Va savoir. Toujours est-il que, si tel est le cas, elle n'en a pas le souvenir conscient, et elle n'en a jamais parlé. Clyde a l'air tout aussi perplexe que moi.

- Tu penses qu'Agnes était au courant?

- Très certainement. Je crois qu'Agnes a essayé de m'en parler mais qu'elle n'a pas pu s'y résoudre. A la maison de repos de Brawley, elle m'a raconté une longue histoire très embrouillée, mais dont je suis sûre qu'elle contenait un fond de vérité. En tout cas, je peux te dire une chose. Je n'ai pas l'intention de retourner dans le désert pour enquêter. Laissons tomber.

- De toute façon, après toutes ces années...

- C'est ce que dit Clyde aussi. Qu'est-ce que tu as récolté sur Rochelle Messinger?

Dietz sortit un bout de papier de la poche de sa chemise.

- J'ai son numéro à North Hollywood. Dolan ne voulait pas me le donner mais j'ai fini par le convaincre. Il m'a dit que s'il retrouvait la trace de ce type, ça chaufferait pour nous si nous nous en mêlions.

- Évidemment. Autre chose?

Il se tourna vers moi avec un sourire de guingois.

- Oui. Que dirais-tu d'un gros hamburger au fromage?

- Ça marche.

Nous rentrâmes à l'appartement vers 13 heures, repus. Dietz essaya d'appeler Rochelle Messinger. Au bout de quinze sonneries il me tendit le combiné. Je mourais d'envie de faire un petit somme mais il fallait que j'appelle le Dr Palchak. L'idée de me remettre à tirer les sonnettes aux environs de la maison de retraite ne me souriait guère. Avec un peu de chance, je n'aurais pas à le faire.

Je l'eus au bout du fil presque tout de suite.

- Laura? Kinsey Millhone. Je me demandais si vous aviez déjà eu l'occasion d'examiner les prélèvements de tissus.

- La réponse est oui, dit-elle avec une petite note de triomphe dans la voix.

- J'imagine que vous aviez vu juste.

- Et comment! La bibliothécaire de l'hôpital a mis la main sur l'article en question, qui est maintenant sur mon bureau. Il a été rédigé par un couple de médecins de l'Ohio. Et maintenant, écoutez-moi bien: Mrs.Gersh a été victime d'un accident cardiaque caractéristique - une mort des cellules appelée dégénération myofibrillaire causée par un stress généré par la frayeur.

- Vous pouvez traduire?

- Bien sûr, c'est simple. Lorsque le corps est submergé par des niveaux intolérables d'adrénaline, les cellules cardiaques sont tuées. Les poches des cellules mortes interfèrent avec le réseau qui régule le cœur. Lorsque les fibres nerveuses sont rompues, le cœur se met à battre de façon désordonnée, ce qui provoque l'arrêt cardiaque.

- D'accord, dis-je prudemment, car j'avais l'impression qu'il y avait

encore autre chose. Et le fin mot de l'histoire?

- Cette petite vieille est littéralement morte de peur.

- Quoi?

- C'est indubitable. Ce qui lui est arrivé pendant les heures où elle a disparu l'a tellement effrayée qu'elle en est morte.

- Vous voulez dire qu'elle était affolée de s'être perdue ou vous pensez qu'il y a plus?

- Il y a sûrement plus. Voyez-vous, dans certaines circonstances, la charge cumulée d'un stress psychologique et d'une douleur peut générer des doses mortelles dans le tissu cardiaque.

- Comment cela?

- Eh bien, prenez par exemple une petite fille. Son père la bat avec une ceinture, l'attache et la laisse ainsi dans une pièce vide toute une nuit. Le lendemain elle est morte. Mais les blessures physiques n'ont pas suffi à causer la mort.

- Ce serait donc un homicide?

- Théoriquement, oui. Je ne pense pas que Dolan serait de cet avis, mais c'est le mien.

Je restai silencieuse un moment, le temps que l'information pénètre bien mon cerveau.

- Je n'aime pas ça du tout.

- Je m'attendais à ce que vous disiez cela. En attendant, si vous ne savez toujours pas où elle a passé tout ce temps, vous pourriez peut-être encore essayer.

- Sûrement.

J'étais opprimée. Cette peur diffuse que provoque toujours en moi la proximité d'un meurtre. Après avoir raccroché, j'essayai d'imaginer ce qu'avaient pu être les dernières heures d'Agnes. L'avait-on enlevée? Et si oui, pourquoi? Il n'y avait pas eu de demande de rançon ni aucun contact. Et qui aurait pu souhaiter sa mort? Les seules personnes quelle connaissait dans cette ville étaient Clyde et Irene. Hypothèse à

ne pas exclure, la plupart des crimes étant commis par des proches de la victime.

Sans savoir pourquoi, j'allai chercher le carton que Dietz avait posé dans l'entrée. Peut-être parce qu'il représentait la seule chose concrète qui me restait d'Agnes. Les deux fragments de la tasse que j'avais remballée reposaient dans leur papier journal déchiré et jauni par le temps. Et soudain mon regard se figea, attiré par un gros titre, tout en haut de la page. C'était le cahier financier du Santa Teresa Morning Press, prédécesseur de l'actuel Santa Teresa Dispatch. Je retirai précautionneusement la page de la boîte et la lissai sur mon genou. 8 janvier 1940. Je vérifiai l'extérieur du carton mais sans y trouver aucun tampon postal ou nom d'expéditeur. Agnes se trouvait-elle à Santa Teresa à ce moment-là? J'aurais juré avoir entendu Irene me dire que sa mère n'y avait jamais mis les pieds.

Je levai les yeux. Dietz était accroupi juste devant moi, les mains sur les genoux, son visage à hauteur du mien.

- Tout va bien?

- Regarde un peu ça, dis-je en lui tendant le journal.

Il le retourna entre ses mains, examinant les deux faces. Il remarqua lui aussi la date et prit un air songeur.

- Qu'en déduis-tu? demandai-je.

- Probablement la même chose que toi. On dirait que ce carton a été emballé à Santa Teresa en janvier 1940.

- Le 8 janvier, précisai-je.

- Pas forcément. Des tas de gens gardent les journaux un certain temps. Celui-ci a pu s'entasser dans un coin. Tu sais ce que c'est. Tu as besoin d'emballer de la vaisselle et tu attrapes le journal qui se trouve sur le dessus de la pile.

- Tu as raison. Tu penses qu'Agnes aurait fait ça? Mais était-elle vraiment à Santa Teresa à ce moment-là?

Nous ne pouvions évidemment pas répondre à cette question mais j'avais besoin de la poser.

- Tu es sûre que cette boîte lui appartenait? Elle a pu la garder pour

quelqu'un d'autre.

- Irene a reconnu la tasse à thé. Je l'ai vu à l'expression de son visage juste avant quelle ne se mette à hurler.

- Voyons ce qu'il y a d'autre, suggéra Dietz.

Nous passâmes quelques minutes à tout déballer

soigneusement. Tout le service à thé était enveloppé dans le même numéro du même journal. Mais le contenu du carton ne nous révéla rien de spécial.

- Si nous allions tirer Irene du lit et essayer de savoir ce qui se passe? proposai-je.

J'avais à peine fini ma phrase que Dietz avait déjà les clés de la voiture à la main.

Il nous fallut attendre un bon moment devant la porte des Gersh avant que Jermaine ne vienne nous ouvrir. Je pensais qu'elle aurait mis un peu d'ordre en notre absence, mais le salon était exactement dans le même état qu'une heure auparavant - des coussins éparpillés pendant la crise d'Irene et des « documents importants » traînant sur la table basse.

Lorsque je demandai à voir Clyde ou Irene, le visage de Jermaine se durcit. Elle croisa les bras et nous fusilla d'un regard hostile. Mrs. Gersh dormait, déclara-t-elle, et il n'était pas question de la réveiller. Mr. Gersh faisait « une petite sieste » et il n'était pas question de le déranger.

- C'est très important, dis-je. Je n'aurais besoin que de cinq minutes.

- Non, madame, s'obstinait Jermaine. Il ne faut pas bouleverser encore plus ces pauvres gens. Laissez-les se reposer.

Je glissai un coup d'œil à Dietz, qui haussa les épaules. Je me tournai à nouveau vers Jermaine, désignant la table basse du menton.

- Puis-je récupérer les documents que j'ai laissés tout à l'heure?

- Quels documents? On ne m'a rien dit.

- Pour l'instant, j'ai surtout besoin des documents sur lesquelles Irene

et moi travaillions. Je reviendrai bavarder avec elle plus tard.

Elle me dévisageait d'un air méfiant, mais finit par céder.

- Bon, allez-y. Si c'est tout ce que vous voulez.

- Merci.

Je me dirigeai vers la table basse pour ramasser l'acte de naissance et embarquer le classeur tout entier. Trente secondes plus tard nous étions dehors.

- Pourquoi as-tu fait ça? demanda Dietz tandis que nous dévalions les marches.

- Je trouvais que c'était une bonne idée.

Je lui demandai de tourner au coin de la rue et de se garer dans une impasse. C'est à l'ombre d'un vieux chêne que je fis le tri des « documents importants » des Gersh. Rien ne me semblait tellement « important », à moi. Il y avait un exemplaire du testament, que je tendis à Dietz.

- Vois s'il y a quelque chose de fracassant là-dedans.

Il feuilleta les quelques pages pendant que j'examinais des polices d'assurance, l'acte de vente de la maison, un dossier concernant leur voiture, etc.

- Seigneur, que c'est ennuyeux! dis-je.

- Ça aussi.

Je me replongeai dans ma pile de papiers. Le plus intéressant, c'était encore l'acte de naissance, que je relus une fois de plus.

- Qu'est-ce que c'est?

- L'acte de naissance d'Irene. (Je lui répétais l'histoire que m'avait racontée ma cliente à propos de son devoir d'anglais.) Quelque chose me tracasse là-dedans, mais je n'arrive pas à savoir ce que c'est.

- C'est une photocopie, observa-t-il.

- Oui, mais qu'est-ce que ça nous apprend?

- Laisse-moi jeter un coup d'œil.

Il plaqua le document contre le pare-brise et la lumière le traversa. L'en-tête était le suivant : ETAT DE CALIFORNIE, MINISTÈRE DE LA SANTÉ, ACTE DE NAISSANCE. Le formulaire lui-même se composait de cases de deux lignes dans lesquelles avaient été dactylographiées les données.

- La plupart de ces lignes sont irrégulières, dit-il, et les caractères ne sont pas très nets. Nous devrions vérifier avec Sacramento et essayer de mettre la main sur l'original.

- Tu penses que ce document a été falsifié?
 - C'est possible. Il suffit d'étaler un peu de correcteur liquide sur l'original, de retaper sur le blanc et de faire une photocopie. Ça ne pouvait pas servir à grand-chose, mais pour un devoir de classe ça devait faire l'affaire. C'est sans doute pourquoi il a fallu toute une journée à Agnes pour produire ce foutu papier. L'intérêt des copies certifiées, c'est justement qu'elles sont certifiées, non? conclut-il avec un sourire triomphant.
 - Brillante déduction. Je me demande ce qu'elle pouvait bien cacher.
 - Irene était peut-être une enfant illégitime.
 - Possible. Tu as une idée de qui nous pourrions contacter à Sacramento?
 - Le ministère de la Santé? Pas tout de suite. Pourquoi pas les archives du comté?
 - D'accord. Allons-y.
 - Hé! Y a pas le feu!
 - Je veux savoir! m'indignai-je. Et puis, si nous faisons ces recherches maintenant, Irene paiera. Dans deux semaines, elle se fichera peut-être complètement de toute l'histoire.
 - Alors tentons le coup. Tu veux que je jette un coup d'œil aux autres documents?
 - Pas la peine, il n'y a rien dedans.
 - Parfait. Alors filons d'ici.
- Il me tendit le testament et l'acte de naissance, que je rangeai dans le classeur, puis il démarra.
- Où va-t-on? demandai-je.
 - A ton bureau, appeler Rochelle Messinger.

Nous nous garâmes sur le parking arrière et montâmes l'escalier extérieur. A son habitude, Dietz scrutait les environs avec une méfiance de paranoïaque. En passant devant les toilettes, je dis :

- Je te rejoins dans un petit moment. Tu veux les clés du bureau?

- Oui. A tout de suite.

Évidemment, Dietz voulut s'assurer d'abord de la sécurité des lieux, et fut accueilli par des glapissements scandalisés. Il poursuivit son chemin sans demander son reste.

Quand j'ouvris la porte, je perçus un murmure de voix féminines. Darcy, penchée sur l'un des lavabos, s'aspergeait le visage à grande eau. D'après sa tête, elle avait dû sacrément picoler la veille.

- A quelle heure êtes-vous rentrés? demandai-je.

- Pas tellement tard, mais j'ai bu de l'anisette et ça ne m'a pas réussi. Rien de tel qu'une gueule de bois pour vous donner envie d'en finir avec la vie.

Il y eut un bruit de chasse d'eau et Vera émergea de l'une des quatre cabines. Elle arborait une combinaison kaki très épaulée, style tenue de camouflage. Le regard qu'elle posa sur moi n'avait rien de très amical. Loin de là.

- Qu'est-ce qui t'a pris hier soir? aboya-t-elle.

J'étais vannée, à cran, et pas d'humeur à finasser.

- Viens-en au fait, Vera. Agnes Grey est morte, entre autres choses, et je ne me suis pas couchée avant 3 heures du matin. Et toi?

Vera se dirigea vers le lavabo, ses talons hauts martelant le carrelage. Elle ouvrit le robinet avec la même rage, ce qui lui valut de se faire copieusement asperger.

- Agnes Grey ? fit Darcy en nous regardant toutes les deux dans la glace, les paupières gonflées.

- La mère de ma cliente, dis-je. Elle est morte d'un arrêt cardiaque.

- C'est bizarre, murmura Darcy.

- En effet, c'est bizarre. Mais comment le sais-tu ?

- Tu veux bien nous excuser, siffla Vera entre ses dents.

Apparemment, elle voulait me parler seule à seule. A tous les coups, c'était moi leur sujet de conversation juste avant que je n'entre. Aïe, aïe, aïe...

Darcy se sécha les mains en vitesse, me jeta un regard d'excuse et fila. La porte ne s'était pas encore refermée derrière elle que Vera passait à l'attaque.

- Je n'apprécie pas du tout les conneries que tu as racontées à Neil hier soir.

Je rougis.

- Vraiment? Par exemple?

- Je ne suis pas folle de lui. Nous sommes des amis, un point c'est tout. Pigé?

- Alors pourquoi te mettre dans un état pareil?

Elle s'appuya contre le lavabo, une main sur la hanche.

- Je t'ai présenté cet homme parce que je pensais qu'il te plairait. Et toi, tu en as profité pour le jeter dans mes bras.

- J'ai fait ça, moi? Et comment?

- Tu sais parfaitement comment! Tu lui as raconté que j'étais amoureuse de lui, et maintenant il se conduit comme un crétin.

- Qu'est-ce qu'il a fait? Il a rompu?

- Bien sûr que non! *Il m'a demandée en mariage!*

- Sans blague! Dis donc, c'est formidable! Félicitations. J'espère que tu as dit oui.

La bouche de Vera s'affaissa et elle éclata en sanglots. Ça alors! Je me retrouvai avec mes bras autour d'elle, lui tapotant maladroitement le dos. Pas facile de réconforter quelqu'un qui fait deux fois votre taille. Il a fallu qu'elle se courbe un peu et que je me dresse sur la pointe des pieds.

- Mais qu'est-ce que je vais faire? pleurnicha-t-elle contre mon oreille.

- Tu devrais peut-être penser à te marier, suggèrai-je.
 - Non, non et non.
 - Bien sûr que si, Vera. Des tas de gens le font tous les jours.
 - Je suis trop vieille et trop grande, et il dit qu'il veut des enfants.
- J'étais au bord du fou rire mais je m'abstins de tout commentaire sarcastique. Mieux valait s'en tenir à des banalités du style : « Là, là, ça va aller. » Et, bizarrement, cela marcha. Une minute après, elle hoquetait et reniflait, se mouchait avec des bruits de cataracte puis se mettait à rire.
- Tu sais quoi? Quand je vous ai vus plaisanter ensemble hier soir, Niel et toi, j'ai eu envie de vous étrangler.
 - Oui, j'ai vu ton regard meurtrier.
 - C'était au moment où Mac s'est lancé dans son speech, et la seconde d'après tu avais disparu. Qu'est-ce qui s'est passé?

Je lui résumai (en partie seulement) mes activités de la nuit puis la cuisinai sur les siennes.

Elle me raconta d'abord la fin du dîner. A peine le discours fini, Neil avait bondi sur la chaise laissée libre par Dietz. Vera était furieuse contre lui, à cause de l'intérêt qu'il m'avait (croyait-elle) témoigné, et elle avait vidé cul sec plusieurs verres de cognac. Elle n'avait plus aucun souvenir de ce qui s'était passé entre ce moment-là et celui où ils s'étaient retrouvés tous les deux dans son appartement en train de faire l'amour. Elle se remit à rire.

- On n'est même pas arrivés jusqu'au lit. La femme de ménage est entrée pour passer l'aspirateur, et nous on était vautrés par terre. On ne l'a même pas entendue frapper. Le plus drôle, c'est que c'était une cliente de Niel. Si tu avais vu la tête qu'il faisait...

- Vera, ne me fais pas rire en ce moment, je t'en supplie!
Là-dessus, je filai m'enfermer dans la première cabine. Ce qui n'empêcha pas Vera de poursuivre.

- La femme de ménage a disparu en moins de deux, et c'est là qu'il m'a demandée en mariage. Il prétendait que c'était ma faute, que si nous

étions mariés nous pourrions batifoler par terre chez nous sans être dérangés...

- On ne peut pas lui donner tort.

- Tu crois vraiment?

Je tirai la chasse d'eau et sortis.

- Vera, fais-moi plaisir. Épouse ce garçon. Il est adorable. Vous serez heureux jusqu'à la fin de vos jours. (Je me lavai rapidement les mains et attrapai mon sac). Dietz m'attend. Il faut que j'y aille, sinon il va croire à un enlèvement. J'estime avoir mérité d'être demoiselle d'honneur, mais ne me demande pas de me mettre en rose layette. Et préviens-moi dès que vous aurez fixé la date.

En passant à la California Fidelity, j'aperçus Darcy à la réception.

- Alors? Vera ne t'a pas trop engueulée?

- Non, on s'est arrangées. Elle va se marier. Dépêche-toi de te mettre sur les rangs pour être demoiselle d'honneur. A propos, pourquoi as-tu dit que c'était bizarre quand j'ai parlé de la mort d'Agnes? Qu'est-ce qui était bizarre?

- Oh, je ne faisais pas allusion à sa mort, dit Darcy. C'est parce que c'est le nom d'un livre.

- D'un livre?

- Agnes Grey. Un roman d'Anne Brontë, écrit en 1847. Je le sais parce que c'était mon sujet de mémoire à la fac de Las Vegas.

- Tu as fait tes études là-bas?

- Oui. J'y suis même née. De toute façon, ça me barrait et c'est le seul travail qui m'ait jamais valu une mention.

- Je croyais que c'était Charlotte Brontë.

- Anne était une de ses sœurs. La plus jeune. La plupart des gens ne connaissent que les deux aînées, Charlotte et Emily.

- Emily... répétais-je d'une voix chevrotante.

- C'est celle qui a écrit *Les Hauts de Hurlevent*.

- Exact, murmurai-je.

Darcy se lança dans une longue envolée lyrique sur les sœurs Brontë, mais je n'écoutais plus. Je repensais à ce que m'avait raconté Agnes - la mort d'Emily, « Lottie » la simple d'esprit qui ne savait même pas ouvrir et refermer une porte. Et si son vrai nom avait été Charlotte? Le véritable nom d'Agnes Grey pouvait-il être Anne, ou n'était-ce qu'une bizarre coïncidence? Je fonçai vers mon bureau, plantant là la pauvre Darcy.

Dietz était en train de raccrocher le téléphone.

- Tu as pu joindre Rochelle? demandai-je distraitement.

- Tout baigne. Elle saute dans sa voiture et fonce

ici. Elle a une amie qui tient un motel dans Cabana, l'Océan View. Je lui ait dit qu'on la retrouverait là-bas à 16 heures. Tu sais où c'est?

- Il se trouve que oui.

C'est à VOcéan View que j'avais eu un dernier

entretien - le plus révélateur, en fait - avec Daniel Wade, mon ex-mari!

Que m'avait dit Agnes au sujet d'Emily? Qu'elle avait été tuée pendant un tremblement de terre. A Brawley ou ailleurs? Lottie était morte la première. Puis la cheminée s'était abattue sur Emily. Il y avait autre chose, mais j'étais incapable de m'en souvenir.

Dietz regarda sa montre.

- Que faisons-nous en attendant qu'elle arrive? Tu veux repasser chez toi?

- Laisse-moi une minute pour réfléchir.

Je m'assis dans un fauteuil. Dietz eut le bon goût de tenir sa langue et de me laisser ruminer. La mort d'Emily avait-elle pu être l'événement qui avait précipité le départ d'Agnes Grey de Santa Teresa? (Si toutefois elle s'y trouvait.) Si le nom d'Agnes Grey était faux, quel

était son vrai nom? Et pourquoi ce subterfuge?

- Essayons de faire le point ensemble, dis-je à Dietz. (Je le mis rapidement au courant de la remarque de Darcy.) Supposons que son vrai nom n'était pas Agnes Grey. Supposons qu'il s'agisse d'un nom de couverture... d'une sorte de code.

- Oui, mais dans quel but?

- Je ne sais pas. Je pense qu'elle voulait me raconter la vérité; elle voulait que quelqu'un sache. Mais elle n'a pas pu s'y résoudre. Revenir à Santa Teresa la terrifiait. Ça, je le sais. A ce moment-là, je croyais que c'était surtout à l'idée d'aller dans une maison de retraite. Je pense qu'Emily et elle étaient sœurs. Et il y en avait une troisième, du nom de Lot-tie. Agnes avait dû découvrir un fait essentiel concernant la mort d'Emily...

- Tu échafaudés toute une théorie, et tu ne connais même pas son vrai nom.

- Non, mais elle a parlé de ce tremblement de terre.

- Kinsey, en Californie il y en a une dizaine chaque année.

- Je sais, mais la plupart sont sans gravité. Celui-là était suffisamment important pour avoir causé au moins une victime.

- Et alors?

- Allons à la bibliothèque municipale nous renseigner sur les tremblements de terre à Santa Teresa. On apprendra peut-être qui elle était.

- Tu vas te mettre à rechercher tous les séismes qui ont fait des victimes?

- Pas vraiment. Je commencerai par le 6 ou le 7 janvier 1940... puisque le journal date du 8.

Dietz se mit à rire.

- Je sens que je vais adorer ça.

Dans la salle des périodiques de la bibliothèque de Santa Teresa, c'est un quinquagénaire à barbiche et lunettes demi-lune qui nous accueillit.

- Que puis-je faire pour vous?

- Nous essayons de retrouver la trace d'une femme morte au cours de l'un des tremblements de terre ayant frappé Santa Teresa. A votre avis, par quoi devrions-nous commencer?

- Attendez une seconde.

Il partit consulter une de ses collègues puis se dirigea vers son bureau pour fouiller dans une pile d'opuscules avant d'en extraire un. Il revint vers nous et nous tendit une publication locale intitulée *Guide illustré de l'histoire des tremblements de terre à Santa Teresa*.

- Voyons un peu. Je peux vous donner les dates des tremblements de terre qui se sont produits en 1968, 1952, 1941...

Dietz hocha la tête.

- Trop récent. Si ce journal a une quelconque signification, ce doit être antérieur à 1940. Qu'avez-vous d'autre?

Le bibliothécaire tourna quelques pages et s'arrêta sur un tableau qui donnait la liste des séismes les plus importants de la région.

- 4 novembre 1927, un séisme de magnitude cinq, mais c'était à l'ouest de Point Arguello, et les dégâts étaient mineurs.

- Pas de victimes?

- Bien sûr que non. Et puis nous avons un tremblement de terre en 1912 qui a détruit la maison de La Rurisima. Plusieurs autres entre juillet et décembre 1902...

Je l'interrompis.

- Ce que nous cherchons est plus récent.
- Alors, le mieux est de commencer par le grand séisme de 1925.
- D'accord. Essayons ça.

L'homme hocha la tête et se dirigea vers une rangée d'armoires métalliques grises. Un moment plus tard, il était de retour avec une boîte de microfilms.

- Vous devriez trouver là-dedans ce que vous cherchez. Les visionneuses sont là-bas. Pour passer le film, servez-vous du schéma explicatif.
- Si je trouve ce qui m'intéresse, je peux faire une copie?
- Bien sûr.

Nous nous installâmes devant l'un des quatre appareils et fîmes défiler les jours sur l'écran. Le grand séisme de 1925 avait eu lieu le 29 juin, à 6 h 42 du matin. Les dégâts avaient été considérables et le séisme avait fait treize morts et de nombreux blessés, dont la presse avait donné les noms, parfois même les âges et les professions. Aucune des victimes ne semblait avoir le moindre lien avec l'histoire que m'avait racontée Agnes. Pas de trace non plus d'une quelconque Emily.

Le bibliothécaire s'approcha avec un sourire poli.

- Vous trouvez ce que vous cherchez?
 - Pas vraiment, dis-je. Vous n'auriez pas autre chose?
- Il se replongea dans son guide illustré sans manifester la moindre impatience.
- Voyons... voyons... On dirait qu'il y en a eu un autre, moins important, après celui de 1925... Voilà... le 29 juin 1926... exactement un an plus tard. Curieuse fatalité. Le seul autre séisme notable serait celui du 4 novembre 1927, mais il n'a pas fait de victimes. Vous voulez jeter un coup d'œil au 29 juin 1926?
 - Bien sûr.

Nous retournâmes vers l'appareil et refîmes défiler les jours. A l'approche du 29 juin, je ralentis le processus.

- C'est là! s'exclama tout à coup Dietz en mettant le doigt sur l'écran.

Je laissai échapper un gloussement de joie qui fit se retourner six lecteurs. Je me mis la main sur la bouche, l'air penaud. Puis je regardai l'écran. Un véritable cadeau du ciel. L'article était bref, le style un peu démodé, mais les faits étaient décrits clairement et tout s'enchaînait à merveille.

UNE FEMME TUÉE PAR UNE CHUTE DE BRIQUES

« L'effondrement d'une cheminée a coûté la vie à l'une de nos concitoyennes.

« Pendant la secousse tellurique qui s'est produite hier, à 15 h 20, Emily Bronfen, 29 ans, comptable chez Brookfield, McClintock & Gaskell, a été ensevelie sous un pan de briques qui s'est détaché de la cheminée de la maison familiale, 1107 Sumner Street, écrasant la jeune femme sous son poids. Le corps a été transporté au dépôt mortuaire des Frères Donovan et sera incinéré ce jour à 14 heures.

« Selon l'Associated Press, le séisme, qui a fait trembler des vitres à Pasadena et provoqué des coupures de courant à Santa Monica, a été ressenti aussi à Los Angeles, où des employés d'un immeuble de bureaux ont vu leurs chaises se lancer dans un shimmy 1 endiablé.

« A Ventura, on a enregistré deux secousses de cinq ou six secondes chacune. A Santa Monica, une deuxième secousse s'est produite peu après 19 heures.

« L.L. Pope, Inspecteur à l'Urbanisme de Santa Teresa, a fait le tour de la ville hier après-midi et déclaré qu'aucun des immeubles construits selon les normes du nouveau code de la construction n'avait été endommagé. »

Je me tournai vers Dietz. Nos regards s'accrochèrent un court instant puis sa bouche vint se poser sur la mienne. J'enfouis une main dans ses cheveux tandis qu'il glissait une des siennes sous mon T-shirt.

Derrière son comptoir, le bibliothécaire toussota discrètement en nous fixant par-dessus la monture de ses lunettes.

Je me rajustai en rougissant. Puis nous photocopiâmes ce qui nous intéressait et filâmes en vitesse.

- Bronfen. J'aime assez. Et c'est assez proche de Brontë, dis-je tandis que nous descendions les escaliers. Les parents devaient être des mordus de littérature victorienne.

- Possible, lâcha Dietz sans enthousiasme. Mais je ne vois pas ce que ça prouve jusqu'à présent.

Nous nous arrê tâmes au rez-de-chaussée pour consulter plusieurs annuaires. Dans l'édition de 1926 figurait une Maude Bronfen (veuve), avec l'adresse mentionnée dans le journal.

- J'espérais qu'on trouverait une Anne Bronfen...

- Maude était peut-être leur mère, suggéra Dietz. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait?

- Allons voir au bureau d'état-civil. C'est juste en face. On dénicher a peut-être une copie de l'acte de naissance d'Irene. Tu crois qu'Agnes a tout falsifié?

- Ça m'étonnerait. Si je devais falsifier un document pareil, je m'en tiendrais au minimum. Comme ça, j'aurais moins de risques de me faire pincer.

- Tu penses que le prénom d'Irene est le vrai?

- Probablement. Le nom du médecin accoucheur, la date et l'heure de naissance sont sûrement vrais aussi, tout comme la date d'enregistrement et le nom de l'officier d'état-civil.

- Mais alors, pourquoi Agnes aurait-elle triché sur son âge? Je trouve ça bizarre.

- Qui sait? Elle était peut-être plus vieille que son mari et trop coquette pour le laisser savoir.

Au bureau d'état-civil, nous fûmes bloqués par un couple venu chercher une licence de mariage - lui, un grand serin boutonneux et elle, deux fois plus large et enceinte jusqu'aux yeux. Vingt-cinq minutes plus tard, l'employé tournait enfin vers nous son regard myope.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

Je lui tendis la copie de l'acte de naissance.

- Je me demandais si vous pourriez nous aider. Nous pensons que ce document a été falsifié et nous aimerions le comparer à vos archives. C'est possible? J'ai remarqué qu'il y avait des numéros de dossier.

L'employé colla presque son nez sur le papier, en suivant ligne par ligne avec son pouce.

- Bon, voilà déjà un premier problème. Vous voyez le numéro de district? Il est incorrect. Il y a marqué Brawley en face, mais le numéro de district est faux. Le comté d'Impérial devrait être 13 et quelques. Le 5950 indique le comté de Santa Teresa.

- Ah oui? Mais c'est formidable! Je veux dire... vous en avez une copie ici?

- Sûrement. Le petit 2 dans la marge nous donne le numéro de registre et ce numéro-ci indique la page. Un instant, je vous prie. Je vais demander qu'on sorte le microfilm. Les appareils sont juste en face. Asseyez-vous, on viendra vous prévenir.

Au bout de cinq minutes, une autre employée apparut avec une boîte de microfilms, quelle chargea sur l'appareil.

Une fois la page repérée, il ne nous fallut pas longtemps pour trouver le nom d'Irene. Dietz avait raison. La date et l'heure de naissance, ainsi que le nom de l'accoucheur étaient les mêmes sur les deux documents. Idem pour le nom d'Irene, l'âge de ses parents et la profession de sa mère. Tout le reste avait été modifié.

Le nom de son père était Patrick Bronfen, profession : vendeur de voitures. Le prénom de sa mère était Sheila - nom de jeune fille : Farfell.

- Sheila? Mais c'est qui, ça? Je pensais que le nom de sa mère serait Anne.

Dietz claqua des doigts.

- Dis-moi, Sheila, ce n'est pas le nom qu'Agnes a mentionné au policier qui l'a amenée aux urgences?

- Mais oui. J'avais complètement oublié. Bonne mémoire.

- Si c'est vrai, cela pourrait signifier qu'Agnes et Sheila ne sont qu'une seule et même personne.

Je fis la grimace.

- Notre théorie sur les Brontë tombe à l'eau. Mais regarde un peu ça.

L'adresse indiquée était la même que celle d'Emily Bronfen, dont la mort avait eu lieu dix ans avant la naissance d'Irene - et quatorze ans avant que le service à thé ait été emballé dans le carton. Je regardai Dietz, qui avait l'air aussi perplexe que moi. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de fous?

1. Danse d'origine américaine, en vogue vers 1920, qui s'exécutait avec un tremblement des épaules.

Il nous en coûta onze dollars et dix minutes d'attente supplémentaires pour obtenir une copie certifiée de l'acte de naissance d'Irene. En quittant le bureau d'état-civil, je m'arrêtai brièvement au comptoir, où l'employé qui nous avait aidés triait des listings d'ordinateur.

- Vous n'auriez pas un plan de la ville? demandai-je.

Il hocha la tête.

- Il faudrait voir au premier, au bureau des renseignements. Quelle rue cherchez-vous? Je peux peut-être vous aider.

Je lui montrai l'adresse figurant sur l'acte de naissance.

- Il est écrit ici 1107 Sumner, mais je n'en ai jamais entendu parler. Il existe vraiment une rue qui porte ce nom-là?

- Oui, mais son nom a changé il y a des années. Aujourd'hui c'est Concorde.

- Concorde était jadis Sumner? articulai-je.

Tout à coup je venais de comprendre.

- Dietz, c'est de cela que parlait Agnes dans la salle des urgences. Le médecin aura compris « *summer* », mais elle ne disait pas : « Avant, c'était l'été ». Elle disait « Sumner ». Et c'est là que se trouve la maison de retraite. Elle connaissait cette rue.

- Alors, on y va, décréta Dietz en m'attrapant par le coude, direction le parking où était garée la Porsche.

Nous approchions de la solution et je sentais me pousser des ailes. De joie, mes petites cellules grises dansaient le boogie-woogie. D'ailleurs, je me serais bien mise à danser moi aussi dans la rue.

- J'adore fouiner partout! Vraiment, j'adore!

Dietz, lui, fronçait les sourcils, l'œil aux aguets

tandis que nous franchissions la courte distance qui séparait la bibliothèque du parking. Dans mon exaltation, j'avais complètement oublié Mark Messinger. Dietz, non.

Ce n'est qu'après avoir démarré qu'il me demanda :

- A ton avis, c'est quoi, le fond de toute cette histoire?

- Je ne sais pas encore. Patrick était sans doute un frère. Ils habitaient à la même adresse. Ce qui me chiffonne, c'est qu'Emily est bel et bien morte pendant le tremblement de terre, comme l'a dit Agnes.

- Mais quel rapport avec Irene Gersh? Elle n'était même pas née.

- Je n'y ai pas encore réfléchi, mais il doit y avoir un lien quelconque. Je pense qu'elle a été le témoin d'un acte de violence. Mais qui n'a pas pu concerner Emily. Allons faire un tour au 1107 Concorde et voir qui y habite maintenant. Peut-être apprendrons-nous quelque chose sur le dénommé Bronfen.

- Tu ne veux pas en parler à Irene d'abord?

- Pas question. Dans l'état où elle est... Renseignons-nous d'abord. On pourra toujours la mettre au courant après.

- Je te parie ma chemise qu'il n'y a plus rien à voir là-bas. C'était en janvier 1940, il y a donc près de cinquante ans. Quoi qu'il ait pu se passer, les principaux acteurs de cette histoire sont aujourd'hui centenaires... à supposer qu'il en reste de vivants.

Je tendis la main.

- Je te parie cinq dollars que tu as tort.

Il me regarda, l'air surpris, puis nous nous serrâmes la main pour sceller notre pari. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

- On fait comme tu veux, mais vite. Rochelle Mes-singer arrive dans une heure.

Le quartier de Concorde était aussi paisible que la veille, quand Clyde Gersh et moi avions tiré les sonnettes à la recherche d'Agnes. A moins que je ne sois complètement à côté de la plaque, elle avait dû reconnaître le quartier. Il devait forcément s'agir de l'adresse d'Emily Bronfen à l'époque de sa mort. Et ce devait être aussi la maison où avaient habité les parents d'Irene au moment de sa naissance, dix ans

plus tard.

Dietz tourna à droite, et la maison de retraite apparut à un pâté de maisons de là, au-dessus de la cime des arbres. Je regardai défiler les numéros des maisons, l'estomac noué par un mélange d'excitation et de peur. Mon Dieu, faites que ce soit ici. Faites qu'on connaisse le fin mot de cette histoire.

Dietz ralentit et s'engagea dans une allée. Il coupa le moteur pendant que je fixais la maison avec un vilain pincement au cœur. Elle se trouvait juste à côté de celle dont Mark Messinger avait arrosé la façade de balles en essayant de me régler mon compte.

Je tendis ma paume ouverte à Dietz sans même le regarder.

- Aboule le fric, ordonnai-je, l'œil toujours rivé sur la construction de trois étages, aux murs de bardeaux. J'ai rencontré Bronfen hier. Il a transformé l'endroit en pension de famille. Et je l'avais déjà rencontré auparavant en aidant une de mes amies qui cherchait à loger sa sœur handicapée. (Je vis un visage apparaître un bref instant à une fenêtre du deuxième étage. J'ouvris la portière de la voiture et attrapai mon sac.) Allons-y. Je ne veux pas que le type file par-derrière.

Dietz me suivait à un mètre tandis que nous poussions la grille de fer forgé grinçante et escaladions le perron, deux marches à la fois.

- Si tu as besoin de moi, murmura Dietz, je me précipite tout de suite. Sinon, c'est toi le patron.

- Tu es sûrement le seul homme que je connaisse à me le concéder sans une bonne bagarre avant.

- Je meurs d'impatience de voir comment tu vas t'y prendre.

- Moi aussi.

J'appuyai sur la sonnette. Le propriétaire prit tout son temps pour répondre. Je n'avais pas encore la moindre idée de ce que j'allais lui raconter. Je pouvais difficilement prétendre faire une étude de marché.

Il ouvrit la porte. Il était plutôt bien conservé pour ses soixante-dix ans et des poussières. Le regard qu'il posa sur moi était différent. Hier, son front haut lui donnait un air d'innocence enfantine. Aujourd'hui, son visage ridé était celui d'un homme inquiet.

- Oui.

- Je suis Kinsey Millhone. Vous vous souvenez? Je suis venue vous voir hier.

Un rictus se dessina sur ses lèvres.

- Avec tous ces tirs d'artillerie, j'aurais eu du mal à oublier. (Son regard glissa sur la gauche.) Je ne me souviens pas de ce monsieur.

- Voici mon associé, Robert Dietz, déclarai-je avec un geste du menton.

Dietz s'approcha et tendit la main à Bronfen.

- Ravi de vous rencontrer, monsieur. Désolé pour tout ce dérangement hier. (Il mit sa main en cornet derrière son oreille.) Je ne crois pas avoir saisi votre nom.

- Pat Bronfen. Si vous cherchez toujours cette vieille dame, je crains de ne pouvoir vous aider. Je vous ai dit que j'ouvrierais l'œil mais je ne peux rien faire de plus.

Il recula, comme pour refermer la porte. Je levai un doigt.

- En fait, il s'agit de quelque chose d'autre.

Je sortis l'acte de naissance de mon sac et le lui tendis. Il refusa de le prendre mais loucha dessus. Quand il comprit ce que c'était, son visage se fit méfiant.

- Comment avez-vous eu ça?

L'inspiration me tomba dessus comme un éclair.

- D'Irene Bronfen. Elle a été adoptée par un couple de Seattle mais elle a entrepris des recherches pour retrouver ses parents naturels.

Il cligna des yeux mais ne dit rien.

- Je suppose que vous êtes le Patrick Bronfen qui figure sur son acte de naissance?

Il hésita.

- Et alors?

- Pouvez-vous me dire où je pourrais trouver Mrs. Bronfen?

- Non, madame. Cette femme m'a quitté il y a plus de quarante ans et a emmené Irene avec elle, déclara-t-il, l'air irrité. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de l'enfant, ni bien sûr de Sheila. Je ne savais même pas qu'elle avait fait adopter la petite. Personne ne m'a jamais rien dit. C'est illégal, n'est-ce pas, que je naie même pas été averti ? On ne décide pas comme ça du sort d'un enfant.

- Je ne sais pas trop ce qui est légal ou non. Irene m'a engagée pour que je me renseigne sur vous et votre ex-femme.

- Ce n'est pas mon ex-femme. Aux yeux de la loi, nous sommes toujours mariés. Je n'ai pas pu divorcer, puisque je ne savais pas où elle était. (Il eut un geste impatient de la main, mais commençait à s'essouffler.) Ce n'était pas Irene, hier, assise sur les marches de mon perron?

- Si, c'était bien elle.

Il secoua la tête.

- Je ne peux pas le croire. Je me souviens d'elle quand elle était haute comme ça. Aujourd'hui elle doit avoir 47 ans. (Il fixa le perron, le front plissé en de multiples rides.) Ma propre fille, et je ne l'ai pas reconnue. J'ai toujours pensé que je la reconnaîtrais entre mille.

- Elle ne se sentait pas bien. En fait, vous ne l'avez même pas vraiment regardée.

Il me sourit d'un air mélancolique.

- Sait-elle qui je suis?

- Non, je suis sûre que non. Je ne l'ai compris moi-même qu'il y a très peu de temps. L'acte de naissance indique Sumner. Il nous a fallu un bon moment pour comprendre que l'adresse était toujours bonne.

- Je suis surpris qu'elle n'ait pas reconnu la maison. Elle avait presque 4 ans quand Sheila l'a emmenée. Elle s'asseyait toujours ici, sur les marches, pour jouer avec ses poupées.

Et si la crise d'asthme d'Irene avait été provoquée parce qu'elle avait inconsciemment reconnu la maison?

- Peut-être la mémoire lui reviendra-t-elle une fois qu'elle saura qui

vous êtes, dis-je.

Il me dévisageait maintenant avec curiosité.

- Comment avez-vous retrouvé ma trace?

- Par l'agence d'adoption. Ils avaient son acte de naissance dans leurs dossiers.

Il hocha la tête.

- Eh bien, j'espère que vous lui direz combien j'aimerais la voir. J'avais abandonné tout espoir depuis des années. Je ne pense pas que vous accepteriez de me donner son adresse et son numéro de téléphone?

- Pas sans son autorisation. En attendant, ce qui m'intéresse, c'est de retrouver Mrs. Bronfen. Avez-vous une idée de l'endroit par lequel je pourrais commencer à chercher?

- Non, madame. Après son départ, j'ai tout essayé - la police, les détectives privés, des annonces dans les journaux de toute la région. Je n'ai jamais obtenu le moindre indice.

- Vous souvenez-vous de la date à laquelle elle est partie?

- Pas au jour près. Mais ça devait être à l'automne de 1939. En septembre, je crois.

- Avez-vous une raison quelconque de penser qu'elle pourrait être morte?

Il réfléchit un court instant.

- Euh... non. Mais d'un autre côté, je n'ai aucune raison non plus de croire qu'elle est toujours en vie.

Je sortis un petit carnet à spirale de mon sac et parcourus une page ou deux. En fait, il s'agissait d'une vieille liste d'épicerie que Dietz étudia avec intérêt par-dessus mon épaule.

- L'agence d'adoption fait mention d'une certaine Anne Bronfen, déclarai-je. Serait-ce votre sœur? Le lien de parenté n'apparaît pas très clairement dans le dossier. Je suppose qu'elle figurait parmi les proches parents au moment où les formulaires d'adoption ont été

remplis.

- Oui... j'avais effectivement une sœur prénommée Anne mais elle est morte en 1940... trois ou quatre mois après le départ de Sheila.

Je le fixai droit dans les yeux.

- Vous êtes sûr de cela?

- Elle a été enterrée au cimetière de Mount Calvary, dans le caveau de famille. Elle n'avait que 40 ans. Une tragédie.

- Que s'est-il passé?

- Elle est morte en couches. Aujourd'hui, ça n'arrive presque plus mais en ce temps-là c'était assez fréquent. Elle s'était mariée tard, à un certain Chapman. Il était de Tucson. Elle a eu trois petits garçons - des naissances très rapprochées - et elle est morte en accouchant du dernier. J'ai pris en charge les frais pour la ramener ici. Je suis sûr qu'elle n'aurait pas voulu être enterrée dans ce trou perdu d'Arizona.

- Serait-il possible qu'elle ait eu des nouvelles de Sheila durant ces quelques mois?

Il hocha la tête.

- Pour autant que je sache, non. Quand Sheila est partie, elle vivait déjà à Tucson. Évidemment, Sheila a pu aller chez elle, mais je n'en ai jamais rien su. Et si vous répondiez à une de mes questions? Qu'est-il arrivé à cette vieille dame qui s'est échappée de la maison de retraite? Vous ne m'avez pas dit si on l'avait retrouvée ou non.

- On l'a retrouvée, vers 19 heures hier soir. La police l'a ramassée dans la rue. Elle est morte aux urgences peu après.

- Morte? Eh bien, je suis désolé de l'apprendre.

Là-dessus, on se livra à l'échange habituel d'amabilités avant de prendre congé.

En retournant à la voiture, aucun de nous deux ne dit un mot. Dietz déverrouilla la portière et me fit monter, avec les précautions d'usage. Une fois qu'il se fut installé au volant, il se tourna vers moi.

- Que penses-tu de tout ça?

Je regardai toujours la maison.

- Quelque chose me porte à croire qu'il ne dit pas la vérité.

Il tourna la clé de contact.

- Moi aussi. Pourquoi ne pas aller faire un tour au cimetière de Mount Calvary?

Elles étaient là toutes les trois. C'était étrange de les voir reposer côte à côte, par ordre chronologique : Charlotte, née en 1894, morte en 1917; Emily, née en 1897, morte en 1926; et Anne, née en 1900 et morte en 1940. A leur gauche, les parents, Maude et Herbert Bronfen, et aussi un espace libre, probablement réservé à Patrick, quand son heure viendrait.

C'étaient des tombes banales, dans un cimetière tout simple aux allées bordées d'eucalyptus et de cyprès. Je hochai la tête pendant que mon cerveau enregistrerait ces données nouvelles mais qui, force m'est de l'avouer, ne m'avançaient pas vraiment. Dietz eut la bonne idée de se taire pour me laisser ruminer, mais son regard montrait qu'il attendait que j'expose mes conclusions.

- Tout ça ne rime à rien, pensai-je tout haut. Si Sheila Bronfen et Agnes étaient la même personne, pourquoi leurs âges ne concordent-ils pas? Agnes aurait eu 80 ans à sa mort, or elle avait 80 ans et quelques. J'en suis sûre.

- Donc les deux ne sont pas une même personne. Et alors? Tu as échafaudé une théorie et tu n'as pas réussi à la démontrer.

- Peut-être pas, m'obstinai-je.

- Peut-être pas, mon œil! Laisse tomber, Millhone. Tu ne peux pas manipuler les faits pour les faire coller avec ton hypothèse. Commence par ce que tu sais et donne à la vérité une chance d'émerger. N'impose pas une conclusion simplement pour satisfaire ton ego.

- Je n'impose rien du tout! m'insurgeai-je.

- Si. Parce que tu détestes avoir tort.

- Pas du tout!

- Bien sûr que si! Allez, ne raconte pas d'histoires...

- Mais ça n'a rien à voir! Si les deux ne sont pas une même personne, dans ce cas qui était Agnes Grey et quels sont ses liens avec Irene Bronfen?

- Agnes pouvait être une cousine ou une amie de la famille. Peut-être même la bonne...

- Parfait. Admettons alors que c'était la bonne et qu'elle s'est enfuie avec la petite fille. Alors comment se fait-il que Bronfen ne nous en ait pas parlé? Pourquoi prétendre que c'était sa femme? Lui, il est convaincu que c'était Sheila qui a emmené l'enfant, ou alors il a menti d'un bout à l'autre, d'accord?

- Allons, tu te raccroches à n'importe quoi.

Je me laissai tomber sur mes talons et me mis à tripoter distraitemment l'herbe. La frustration me montait à la gorge. Je sentais que j'étais à deux doigts de démêler lecheveau. J'avais eu l'intime conviction qu'Agnes Grey et Anne Bronfen étaient une seule et même personne. Je voulais que Bronfen m'ait menti sur la mort d'Anne, mais apparemment il avait dit la vérité - le salaud. Du coin de l'œil je vis Dietz loucher sur sa montre.

- Ne fais pas ça, bon sang! hurlai-je. Je déteste qu'on me fiasse me presser dans ces moments-là. (Puis je ravalai ma hargne.) Quelle heure est-il?

- Presque 16 heures. Je ne veux pas te bousculer mais il va falloir qu'on y aille.

- L'*Océan View* est tout près.

Mais il fonçait déjà dans l'allée, ravalant probablement lui aussi sa hargne. Je le connaissais maintenant suffisamment pour savoir qu'il aimait que les choses bougent vite. De toute façon, il s'intéressait beaucoup plus à Mark Messinger qu'à Agnes Grey.

- Je t'attends à la voiture, lança-t-il par-dessus son épaule.

Je le regardai s'éloigner un moment, en marmonnant : « Et merde », puis je le suivis. Comme il avait été convenu entre nous que je ne le quitterais pas d'une semelle, j'étais bien obligée de me pendre à ses basques, ce qui me valait de me faire transporter comme un paquet, de me retrouver coincée - là, je n'avais pas du tout envie de l'être -, et d'être incapable de suivre les pistes qui m'intéressaient. Je le rattrapai au pas de course.

- Hé, Dietz? Tu veux me déposer à l'appartement? Je vais emprunter la voiture de Henry et tu iras voir Rochelle tout seul.

Entre-temps nous étions arrivés à la voiture et il m'ouvrit la portière.

- Non.

Je le regardai, verte d'indignation.

- Non? Comment ça, non?

- Il n'est pas question que tu traînes dehors toute seule. C'est trop dangereux.

- Tu veux bien arrêter ce cinéma? J'ai des choses à faire.

Il s'installa au volant sans répondre. Exactement comme si je n'avais rien dit. Il prit la direction des motels, de l'autre côté de la jetée. Le nez contre la vitre, je me demandais comment filer en douce.

- Et ne fais surtout pas de conneries, dit-il.

En plus il lisait dans mes pensées.

Océan View est un de ces motels comme on en voit des centaines sur le front de mer. La saison touristique n'avait pas encore commencé et les prix étaient bon marché, des néons rouges clignotant dans toute la rue pour annoncer qu'il restait des chambres libres.

Dietz s'arrêta devant la réception, laissa tourner le moteur et entra. Je regardai les clés de contact pendouiller. Était-ce une manière de tester mon caractère, dont chacun sait qu'il est exécrable? Ou bien Dietz m'invitait-il à voler la Porsche? J'étais curieuse de savoir à quelle date exactement était morte Anne Bronfen, et l'envie d'aller vérifier me démangeait. Mais il me fallait une voiture. Et justement j'en avais une. Donc...

Je jetai un coup d'œil vers la porte du bureau. Juste à temps pour voir Dietz en sortir. Il se remit au volant, claqua la portière et fit marche arrière.

- Numéro 16, au coin à gauche. (Il me sourit d'un air un peu contraint en passant la première.) Je suis surpris que tu n'en aies pas profité pour filer. J'avais laissé les clés.

Je fis celle qui n'avait rien entendu. L'esprit de repartie me vient

toujours quand il est trop tard pour marquer des points.

On se gara devant le 18, la seule place disponible devant le bâtiment de gauche. Dietz frappa à la porte. Je tâtai distraitemment le revolver dans mon sac, rassurée par son poids. Le battant s'ouvrit. Dietz me bloquait la vue et j'avais été trop bien élevée pour me hisser sur la pointe des pieds et loucher pardessus son épaule.

- Rochelle? Je suis Robert Dietz. Et voici Kinsey Millhone.

J'eus mon premier aperçu de Rochelle Messinger tandis que nous franchissions le seuil de sa chambre.

- Merci d'être venue si vite, disait Dietz.

Je ne sais pas à quoi je m'étais attendue. Je crois ne pas être plus portée sur les clichés que la moyenne des gens, mais l'idée que je me fais des dames qui travaillent dans les salons de massage est plutôt celle de créatures vulgaires, peinturlurées et (je le confesse) de basse extraction. Un tatouage ne m'aurait pas étonnée... une croupe charnue moulée dans un jean non plus, encore moins des talons aiguilles et des cheveux noir corbeau crêpés à mort.

Rochelle Messinger était à peu près de ma taille et très mince. Elle avait des cheveux blonds vaporeux, une de ces crinières savamment décoiffées qui devait probablement lui coûter 125 dollars de frais d'entretien tous les mois. Son visage avait l'ovale parfait des madones de la Renaissance. Une peau d'albâtre, à la texture incroyablement fine, des yeux noisette, de longs doigts ornés de bagues, et pas de la pacotille à première vue. Elle portait un chemisier de soie bleu-gris, un blazer assorti et un pantalon bleu pâle qui soulignait la finesse de sa taille et de ses hanches. Il émanait d'elle un délicat parfum de lis et de jasmin. En sa présence, je me sentais à peu près aussi distinguée et féminine qu'une côte de bœuf. Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

- Seigneur, comment vous êtes-vous retrouvée avec un minable comme Mark Messinger?

Elle ne réagit pas, mais Dietz me fusilla du regard.

- Non, sérieusement, j'aimerais bien savoir, dis-je d'un air buté.

Rochelle intervint.

- Ça ne fait rien. Je comprends votre curiosité. Je l'ai rencontré au cours d'une soirée à Palm Springs. A cette époque, il travaillait comme garde du corps pour un acteur très connu, et je trouvais qu'il avait de la classe. Quand j'ai compris à quel point je m'étais trompée, nous avions déjà passé un week-end ensemble. Et j'étais enceinte...

- Eric, dis-je.

Elle hocha la tête, presque imperceptiblement.

- C'était il y a six ans. On m'avait dit que j'étais stérile, alors pour moi ç'a été comme un miracle. Mark a insisté pour que nous nous mariions, mais j'ai refusé tout net d'entériner ma première erreur de jugement. Après la naissance d'Eric, je ne voulais même pas qu'il voie l'enfant. J'avais eu l'occasion de me rendre compte à quel point il était dingue. Il a engagé un ténor du barreau et m'a traînée devant le tribunal. Le juge lui a accordé le droit de visite. Après, il a fallu courir contre le temps. Je savais qu'il essaierait de me prendre Eric, mais que pouvais-je faire pour l'en empêcher?

Jusque-là, elle avait laissé plus de choses dans l'ombre qu'elle n'en avait expliquées, mais j'estimais le moment venu de me faire un peu plus discrète et de laisser Dietz opérer. Après tout, il n'avait pas mis son grain de sel pendant que j'interrogeais Bronfen.

- Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ? demanda-t-il.

- A Mark ? Il y a huit mois. En octobre, il est venu chercher Eric à la garderie et l'a emmené dans le Colorado, pour le week-end à ce qu'il disait. Peu de temps après, il m'a appelée pour me dire qu'il ne me le rendrait pas. Il autorise le petit à me téléphoner de temps en temps, mais le plus souvent c'est d'une cabine publique, et les conversations sont trop brèves pour qu'on puisse les localiser. C'est la première fois que je sais vraiment où il est. Je veux reprendre mon enfant.

- Je comprends ça. Nous croyons savoir que Mark a de la famille dans la région. Sont-ils susceptibles de savoir où il se trouve?

Elle eut un sourire méprisant.

- Ça m'étonnerait. Le père de Mark l'a dénoncé, il y a des années, et sa mère est morte. Il a bien une sœur, mais je crois qu'ils sont brouillés. La dernière fois qu'il est entré en contact avec elle, elle l'a donné aux flics.

- Pas d'autres parents? Des amis qu'il aurait pu joindre?

Elle hocha la tête.

- Il est seul comme un chien. Il ne fait confiance à personne.

- Vous avez une idée de la manière de retrouver sa trace?

- Facile. Appelez tous les grands hôtels. Depuis son attaque du fourgon blindé, il roule sur l'or et, croyez-moi, c'est le genre de type pour qui le meilleur est tout juste assez bon. Il doit être dans un palace quelque part en ville.

- Vous avez un annuaire? demanda Dietz.

Rochelle se dirigea vers la table de chevet et ouvrit

un tiroir. Dietz, assis sur le bord du lit, se mit à feuilleter les pages jaunes d'un doigt nerveux. Il aurait sûrement donné cher pour une cigarette. En fait, si je fumais moi-même, j'aurais eu aussi envie d'en griller une. C'était dans ce lit que j'avais surpris mon exmari avec une blonde, pendant des vacances de Noël.

Dietz leva les yeux vers moi.

- Combien y a-t-il de grands hôtels par ici?

Je fis rapidement le compte.

- Seulement trois ou quatre susceptibles de lui plaire. (Puis je me tournai vers Rochelle.) Pensez-vous qu'il s'est inscrit sous son vrai nom?

- J'en doute. En cavale, il utilise plutôt un de ses pseudonymes. Il a une préférence pour Mark Darian et Darian Davidson, à moins qu'il ne s'en soit inventé un nouveau, auquel cas je ne saurais quoi vous dire.

Dietz était arrivé à la section « hôtels/motels ».

- Hé! Dietz!

Il leva la tête.

- Moi, j'essaierais l'Edgewater d'abord. Sa présence là-bas hier soir

n'était peut-être qu'un coup de bol.

Il me fixa un moment, le temps de se pénétrer de la logique de mon raisonnement. Puis il se mit à rire.

- Mais c'est une bonne idée, ça!

Il trouva le numéro.

- Pourrais-je parler à Charles Abbott?... Oui, merci. J'attends.

Il couvrit le micro de sa paume et profita du temps d'attente pour mettre Rochelle au courant des derniers événements. Puis il s'interrompit net.

- Mr. Abbott? Ici Robert Dietz. On s'est vus hier avant le dîner, pour ces problèmes de sécurité... C'est ça. Désolé de vous déranger encore, mais j'aurais besoin que vous me rendiez un service rapidement. Pourriez-vous me dire s'il figure parmi les clients de l'hôtel un certain Mark Darian ou Darian Davidson... ou peut-être quelque chose d'approchant... Le même homme, oui. Nous pensons qu'il voyage avec son petit garçon... Bien sûr.

On avait dû remettre Dietz en attente pendant que Charles Abbott consultait le registre des clients. Il se tourna vers Rochelle et reprit son récit là où il l'avait laissé. Elle semblait n'avoir aucun mal à suivre. En la regardant attentivement, je percevais la terrible tension que dissimulait l'apparente sérénité de son visage de madone. Elle était sûrement de ces femmes qui, en état de stress, ne mangent plus rien, mais avalent café sur café et se bourrent de tranquillisants. J'avais déjà vu pareille fureur chez des mères, mais elles arpentaient inlassablement leur cage, au zoo. Et aucun dressage n'atténuerait jamais leur sauvagerie ou leur rage. Heureusement que l'occasion ne m'avait pas été donnée de porter la main sur le rejeton de Rochelle.

Quand Dietz lui eut tout raconté, l'expression du visage de Rochelle s'assombrit.

- Vous ne pouvez pas savoir à quel point il peut être cruel. Mark est très rusé et il a les intuitions inquiétantes d'un psychopathe. Vous avez déjà eu affaire à un malade mental? On dirait qu'ils lisent dans les pensées...

Dietz était sur le point de répondre quand Charles Abbott revint à l'appareil.

- Exactement, dit Dietz. C'est bien ça, le petit a 5 ans. (Puis il y eut un moment de silence.) Merci beaucoup. Merci infiniment.

Il reposa le récepteur avec grand soin.

- Il est là-bas avec le petit. Ils sont dans l'un des cottages au fond du parc. Apparemment, ils viennent de descendre à la piscine. J'ai dit à Mr. Abbott que tout se passerait dans le calme.

- Bien sûr que tout se passera dans le calme, dit Rochelle.

- Vous voulez appeler la police?

- Non, et vous?

D'après le regard qu'ils échangèrent, ils se comprenaient parfaitement. Elle prit un sac à main en cuir sur le lit et sortit un petit pistolet Derringer nickelé. A deux coups. Je jetai un coup d'œil narquois à Dietz mais il n'eut même pas un battement de cils. Dire qu'il avait osé critiquer mon revolver.

- Que comptez-vous faire si nous réussissons à récupérer Eric? demanda-t-il à Rochelle. Vous ne pourrez pas rentrer chez vous.

- J'ai une voiture de location que je laisserai à l'aéroport. Mon frère est pilote et nous le retrouverons sur un aérodrome appelé Neptune Air.

Dietz se tourna vers moi.

- Tu connais?

- Plus ou moins. C'est du côté de Rockpit Road.

Il se tourna à nouveau vers Rochelle.

- A quelle heure arrive votre frère?

- A 21 heures, ce qui devrait nous laisser suffisamment de temps, vous ne croyez pas?

- Je l'espère. Et ensuite?

- J'ai un endroit où nous pourrions nous cacher aussi longtemps que

nous voudrions.

Dietz hocha la tête.

- Parfait. Alors on fait comme ça.

Je levai un doigt comme à l'école pour attirer l'attention de Dietz, la tête penchée vers la porte.

- Je peux te dire un mot?

Il m'accorda un regard rapide, mais sans faire un geste. Tant pis, force me fut de charger.

- J'ai une ou deux petites choses à vérifier et j'ai besoin de quatre roues. Si je prenais la voiture de location et vous deux la Porsche? Tu sais où est Mes-singer; je ne vois pas en quoi ma présence serait utile.

Il y eut un silence. Je lui aurais volontiers sauté à la gorge. J'ai passé l'âge de supplier et de pleurnicher. Je nous voyais mal traverser la ville en procession pour un kidnapping, probablement agrémenté d'une fusillade avec Mark Messinger. Non, ma présence ne servirait rigoureusement à rien. J'avais d'autres chats à fouetter. Rochelle chargeait son revolver - les deux chambres. Ce jouet était parfaitement ridicule, et pourtant il avait quelque chose qui me faisait froid dans le dos. Je vis Dietz peser le pour et le contre. Je savais qu'il se sentirait plus tranquille si je restais avec lui. Puis il finit par me tendre les clés de la Porsche, en évitant mon regard.

- Prends ma voiture. Messinger pourrait nous repérer si nous débarquions à l'hôtel avec. Nous prendrons la voiture de location. Ce que je t'ai dit tout à l'heure vaut toujours : pas de conneries.

- La même chose pour toi, lançai-je, peut-être un peu plus aigrement que je ne l'aurais voulu. On se retrouve à l'aérodrome.

- Fais attention à toi.

- Toi aussi.

Il était 16 h 42 quand je pénétrai pour la deuxième fois de la journée dans le cimetière de Mount Calvary. Je me dirigeai droit vers le bureau et poussai la porte vitrée. Personne à la réception. Et rien sur le comptoir, à l'exception d'une pile de cartes postales représentant le crématorium. A qui diable pou-vait-on envoyer des trucs pareils? Je repérai un panneau discret qui annonçait : pour appeler, appuyez sur le bouton. Juste en dessous, un boîtier de la taille d'un paquet de cigarettes. J'appuyai. Comme par magie, une femme apparut aussitôt derrière le comptoir. Elle devait avoir la quarantaine, et sa tenue allait très bien avec le décor : robe de lainage gris à discrète collerette blanche. Moi, j'étais comme d'habitude en jean et tennis.

- Bonjour. Je me demandais si vous pourriez m'aider, dis-je.

- Mais je l'espère, articula-t-elle prudemment, réservant sans doute son jugement pour le cas où je serais une riche héritière avec une ribambelle de défunts parents en quête de grandioses funérailles.

- Je crois que ma tante est enterrée ici et j'aimerais savoir à quelle date elle est morte. Ma mère est dans une maison de retraite et s'inquiète parce qu'elle ne s'en souvient pas. Y a-t-il un moyen de vérifier?

- Si vous me donnez son nom, oui.

- Bronfen. Anne Bronfen.

- Un instant, je vous prie.

Et elle disparut. Je me demandai comment elle allait trouver ce renseignement. Est-ce qu'on avait mis tous les morts sur ordinateur quelque part? Ou avaient-ils chacun leur fiche, soigneusement classée dans quelque armoire poussiéreuse? Si le lieu et la date du décès ne coïncidaient pas avec l'histoire de Bronfen, j'essaierais de m'en sortir avec l'acte de décès. Quitte à passer quelques coups de fil à Tuc-son, en Arizona.

Elle revint après un laps de temps remarquablement court, tenant à la main un bristol blanc qu'elle me tendit. Il n'y avait pas grand-chose

dessus, mais c'était une vraie mine d'or. Je dévorai le tout en un éclair. Anne Bronfen, épouse Chapman. Agée de 40 ans. Née le 5 janvier 1900. Sexe féminin. Race blanche. Née à Santa Teresa, Californie. Décédée à Tucson, Arizona.

Tiens, tiens. Date du décès: 8janvier 1940. Voilà qui était intéressant.

Date d'inhumation: 12janvier 1940. L'espace réservé à l'entrepreneur des pompes funèbres avait été laissé en blanc, mais on avait porté le numéro de la tombe et celui de l'allée.

- Et ça, qu'est-ce que c'est? demandai-je.

Je lui tendis la carte, l'index pointé sur la ligne du bas, où l'on avait écrit le mot cénotaphe à l'encre noire.

- Il s'agit d'une pierre tombale commémorative pour quelqu'un qui n'est en fait pas inhumé à cet endroit.

- Comment cela? Elle n'est pas dans la tombe?

La femme reprit la carte.

- D'après ce que nous avons là, elle est décédée à Tucson, dans l'Arizona. Elle a probablement été enterrée là*bas.

- Je ne comprends pas. Dans quel but?

- Les Bronfen ont peut-être voulu perpétuer son souvenir dans le caveau familial. Il est parfois très réconfortant de savoir que tous les siens sont ensemble.

- Mais comment pouvez-vous savoir que cette femme est vraiment morte?

Elle me regarda avec des yeux ronds.

- Oui. Vous ne demandez pas de preuve? Je peux tout simplement venir ici, remplir une de ces cartes et acheter une pierre tombale à quelqu'un?

- Ce n'est pas aussi simple, mais sur le fond, oui...

Elle se lança dans une longue explication détaillée,

mais je n'écoutais plus. Je fonçai vers la sortie et sautai dans la Porsche, direction la pension de famille.

Tout ce que j'étais venue chercher, c'était une confirmation de l'histoire de Bronfen, et voilà que je me retrouvais avec une autre hypothèse. Après tout, Agnes Grey et Anne Bronfen étaient peut-être bien la même personne. Avec un pied de nez aux recommandations de Dietz, je tournai à droite et filai pleins gaz vers Concorde.

Je garai la Porsche contre le trottoir et descendis. Pour une fois, aucun rideau ne bougea tandis que je poussais la grille. Je montai les quelques marches du perron et sonnai. Puis j'attendis. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Je me penchai par-dessus la rampe pour jeter un coup d'œil derrière la maison. Tout au bout de l'allée, j'aperçus un garage à une place. Et, juste à côté, une sorte de cabane de jardinage en bois peint en vert foncé, avec un beau cadenas qui pendait, ouvert sur le moraillon.

J'entendis la porte d'entrée s'ouvrir derrière moi.

- Oh! Hello! C'est vous, Mr. Bronfen? m'exclamai-je en me retournant.

Non, ce n'était pas lui. Celui qui se tenait sur le seuil était un petit vieux chétif et à l'air indécis. Il avait des épaules étroites, le dos voûté et les doigts déformés par l'arthrite. Il portait une chemise de flanelle délavée, élimée aux coudes, et un pantalon qui lui arrivait pratiquement au milieu de la poitrine.

- Il est sorti, répondit-il d'une voix à la fois rauque et chevrotante.

- Savez-vous quand il doit rentrer?

- Il a dit dans une heure. Vous venez de le manquer.

- Oh, zut, c'est trop bête. Mr. Bronfen m'avait demandé de passer dans la journée pour jeter un coup d'œil à la cabane derrière la maison. Il envisage de l'agrandir et voulait que je lui fasse un devis. Mais je pourrais peut-être aller voir quand même de quoi il retourne.

- Comme vous voudrez.

Là-dessus il referma la porte.

Le cœur battant, je filai droit vers la cabane. Il n'y avait pas de temps à perdre. Bronfen n'apprécierait sûrement pas de me voir fouiner chez lui. Mais si je me dépêchais, il n'en saurait jamais rien. La cabane était perchée de guingois sur un soubassement de béton qui formait une sorte de zig-zag entre le garage et la maison. Encore une de ces horreurs probablement bricolée sans permis de construire.

Je retirai le cadenas pendouillant sur son morail-lon et me glissai à l'intérieur. L'endroit devait faire deux mètres sur trois et sentait le terreau, la tourbe et l'engrais. Pas de fenêtres. Je tâtonnai dans l'obscurité presque totale à la recherche d'un interrupteur mais on n'avait apparemment pas jugé utile d'installer l'électricité. Je farfouillai dans mon sac à main pour en sortir mon stylo-torche. Le faisceau révéla un mur tapissé d'étagères remplies d'outils de jardinage. Une tondeuse à gazon était posée contre un autre mur, avec de l'herbe encore coincée dans les lames. Il y avait aussi un établi de deux mètres de long, jonché de pots de terre, de truelles, de sacs de terreau éventrés et de sachets de graines vides. Sous l'établi, j'aperçus un trou dans le bois pourri. Un espace béant à l'endroit où avait été arrachée une planche.

Sur la droite, une espèce de coffre en bois à couvercle rabattable, probablement destiné à ranger des outils. Une pile de panneaux de contreplaqué fraîchement coupés avaient été cloués en travers de l'une des extrémités. Deux traînées parallèles sur le sol suggéraient que le coffre avait été tiré en avant puis repoussé contre le mur. Le souvenir des ongles cassés et des jointures éraflées d'Agnes me revint en mémoire.

Je levai la tête. « Ohé! » criai-je, juste pour vérifier le niveau sonore. Le bruit de ma voix était étouffé, comme absorbé par des ombres invisibles. J'essayai encore. « Ohé!» Pas d'écho du tout. Le bruit ne devait même pas porter à deux mètres de la cabane. Si j'avais kidnappé une vieille dame à moitié sénile, je trouverais l'endroit tout à fait approprié pour la planquer en attendant de décider de la suite.

Je posai mon stylo-torche sur l'établi et enlevai les sacs de terreau entassés sur le coffre pour les aligner contre le mur. Une fois le couvercle dégagé, je le soulevai et me penchai. Rien. Je repris mon stylo-torche pour examiner l'intérieur de bois brut. Le coffre faisait bien la taille d'un cercueil et il était en si piteux état que l'aération devait être suffisante pour maintenir quelqu'un en vie, un certain temps du moins. Je dirigeai le faisceau d'un coin à l'autre mais sans trouver trace d'un quelconque occupant. Je rabattis le couvercle, remis les sacs en place, puis je fis le tour du coffre à quatre pattes. Rien. Jamais je n'arriverais à prouver qu'Agnes Grey avait été amenée ici.

Alors que je me relevais, une odeur bizarre me chatouilla les narines, une odeur de moisi, douceâtre, fétide. Une odeur que je reconnaissais et qui me fit dresser les cheveux sur la tête de dégoût. Quand un écureuil mort était coincé dans une cheminée et s'y décomposait

lentement, l'air avait ces relents nauséabonds. Seigneur, d'où venait cette odeur?

Je m'approchai à tâtons de l'établi pour mettre la main sur la truelle. Puis je me jetai à quatre pattes pour passer mes doigts sur la plinthe en béton de la cabane. Le matériau était poreux, ramolli par l'âge, la texture vaguement farineuse. A un certain endroit, je tombai sur un morceau de mortier en train de s'effriter et je me mis à creuser avec la truelle, jusqu'à obtenir une poche. Pour avoir les deux mains libres, j'avais posé le stylo-torche et je travaillais au toucher. Plus je creusais, plus la paroi devenait humide, comme si des eaux souterraines s'étaient infiltrées là, minant le béton. L'odeur se faisait plus puissante. Il y avait du cadavre là-dessous.

Je repris le stylo-torche et balayai du faisceau le côté droit, où je discernai deux fissures horizontales. Je me mis à racler le béton, mais comme la truelle aurait sans doute cédé plus vite que la plinthe, je me remis sur mes pieds pour chercher sur l'établi un outil un peu plus efficace. Je finis par dénicher une binette à manche court. Au bout de quelques minutes j'avais déjà obtenu de meilleurs résultats, mais avec le boucan d'enfer que je faisais, il était étonnant que les voisins n'aient pas encore rappliqué. Un morceau de ciment tomba par terre. Puis je sentis une résistance, comme une espèce de barre de fer. Je repris le stylo-lampe pour voir ce qu'il y avait au fond du trou que je venais de creuser.

- Oh! merde! murmurai-je. J'avais sous le nez la surface dorsale d'un os de petit doigt. Je fis un bond en arrière, heurtant violemment la tondeuse du coude. Vu les circonstances, la douleur était presque un plaisir inattendu. J'éteignis la lumière, attrapai mon sac et fonçai vers la porte. Je remis le cadenas à peu près dans la position où il était et filai aussi vite que me le permettaient mes jambes flageolantes, le cœur au bord des lèvres. Cet os devait être là depuis des années. Mais l'odeur, elle, venait d'ailleurs. D'où?

Si Anne Bronfen et Agnes Grey étaient malgré tout la même personne, le corps devait être celui de Sheila. Bronfen avait affirmé que sa femme s'était enfuie avec Irene, mais je n'en croyais pas un mot. Rien que de penser à ce doigt, je tremblais de partout. Toute chair en avait disparu. Je secouais ma tête un bon coup et pris deux profondes aspirations pour me donner du cœur au ventre. Il devait y avoir d'autres réponses quelque part. Ici. Tout près.

Je grimpai une nouvelle fois les marches du perron et sonnai. Puis j'attendis. Pourvu que Patrick Bronfen soit rentré. Le petit chétif finit

par m'ouvrir. Je me raclai la gorge pour essayer de prendre une voix normale.

- C'est encore moi, couinai-je. Cela vous ennuerait que j'attende Mr. Bronfen à l'intérieur?

Il porta un doigt noueux à ses lèvres, signe sans doute chez lui d'une intense réflexion. Enfin, il hocha la tête et recula bizarrement, comme tiré en arrière par des fils invisibles. Je le suivis à l'intérieur en regardant discrètement ma montre. J'avais passé vingt minutes dans la cabane. Il me restait encore largement le temps. Mais le temps de quoi? Je n'avais pas la moindre idée de ce que je cherchais.

Le petit vieux se dirigea vers le salon en traînant des pieds.

- Vous pouvez vous asseoir ici. Je m'appelle Ernie.

- Enchantée, Ernie. Où est allé Mr. Bronfen? Il vous l'a dit?

- Non, je ne crois pas. Mais il ne devrait plus tarder.

- Jolie maison, commentai-je en regardant autour de moi.

Et voilà que je me remettais à mentir. Elle était minable, cette maison, et elle sentait le chou, et le vieux pipi. Les Bronfen étaient là depuis le début du siècle. Les rideaux, qui avaient dû être blancs un jour, pendaient lamentablement. Le papier peint de l'entrée, avec ses motifs de violettes, se décollait de partout. Heureusement que Klotilde n'avait pas eu les qualités requises pour occuper ce gourbi.

Sur la gauche, un escalier sans tapis menait au premier. De l'endroit où je me trouvais, je pouvais entrevoir une salle à manger avec une collection d'assiettes décoratives sur les murs. Je me dirigeai vers le fond de la maison, passant devant une petite porte qui devait ouvrir sur un cagibi sous l'escalier. En face, la porte du sous-sol.

- C'est la cuisine, par là? J'ai besoin de me laver les mains.

Mais je parlais toute seule. Ernie s'était replié dans le salon, m'oubliant complètement.

La cuisine aurait pu servir de modèle pour un magazine de décoration, dans la rubrique « avant-après ». Sauf que là il n'y aurait sûrement jamais d'après. Un carrelage noir et blanc craquelé, des placards de Formica beigeasses, un évier graisseux, un robinet fuyant. Une petite porte ouvrait sur un garde-manger. A l'intérieur, des étagères avec des

boîtes de conserve. Rien d'autre. Je me retournai et regardai la cuisine par la porte entrebâillée.

Irene Bronfen avait 4 ans quand elle avait quitté cette maison. Je m'accroupis, les yeux au niveau de la poignée de la porte. Puis je retournai dans le hall. La porte donnant sur le cagibi sous l'escalier était fermée à clé. Irene s'en servait-elle pour y jouer? Là aussi je m'accroupis et louchai vers la cuisine. Pas grand-chose à voir par là. Les meurtres sont le plus souvent des affaires de famille. Dans plus de soixante pour cent des cas, l'alcool y joue un rôle essentiel. Trente pour cent des armes utilisées par ces meurtriers sont des couteaux, moins voyants et ne nécessitant pas de port d'arme. Il se trouve d'ailleurs que la cuisine est actuellement le lieu de prédilection pour les crimes passionnels. Vous êtes là, bien tranquillement, avec votre cher et tendre époux, à boire des bières devant le frigo. Un mot de travers, et c'est le début d'une escalade qui finit par vous faire tendre la main vers le râtelier à couteaux. Radical pour avoir le dernier mot.

Je traversai la cuisine. Au bout du couloir, il y avait une espèce de véranda avec une machine à laver antédiluvienne et un chauffe-eau trop petit et trop décrépi pour fournir beaucoup d'eau chaude aux pensionnaires.

Irene, à 4 ans, était quelque part dans cette maison. J'étais prête à parier qu'elle jouait avec le service à thé. Que m'avait-elle dit déjà ? Que la peinture coulait le long des murs et abîmait toutes les violettes. Je repensai à ses phobies : la poussière, les araignées, les espaces clos. Debout sur le seuil, je regardai la cuisine et le hall au-delà. Les plafonds étaient hauts, tapissés du même papier peint à motifs de violettes. Les murs de la cuisine avaient été retapissés, mais pas le plafond lui-même. A une certaine époque, le papier devait être identique partout. J'examinai la plinthe près de l'endroit où se trouvait jadis la vieille glacière. Dans le mur au-dessus, il y avait un carré avec la petite porte donnant sur l'extérieur où le livreur de glace laissait la marchandise. Le reste du mur était d'un seul tenant, du sol au plafond.

Soudain mon attention fut attirée par une laize de papier vinyle décollée en bas du mur. Je me penchai et soulevai un coin. En dessous, il y avait un papier peint à motifs de roses. Et encore en dessous, le même papier peint aux violettes. J'attrapai un morceau assez large dans le bas et tirai d'un coup sec jusqu'en haut. Elles étaient là. De longues traînées de sang en arc de cercle, montant presque jusqu'au plafond. Visiblement, on avait essayé de les effacer,

puis on s'était résigné à retapisser. Je me demandai si les techniques actuelles étaient suffisamment sophistiquées pour établir un lien entre ce sang-là et le corps enterré dans la cabane. Lottie avait été la première à partir. Sa mort avait dû être considérée comme naturelle puisqu'elle avait été enterrée avec les autres. Emily avait dû suivre, le crâne « fracassé » par une chute de briques.

Puis il y avait eu Sheila, dont la disparition avait été maquillée par une histoire somme toute assez crédible. Sans doute était-ce ce meurtre auquel Irene et Agnes avaient assisté.

Agnes s'était alors exilée pendant des années pour protéger Irene. Je me demandais ce qui avait pu la pousser à revenir vers cette maison. Peut-être pensait-elle que, quarante ans après, tout danger était écarté. Mais peu importaient ses raisons, aujourd'hui elle était morte. Et Patrick - le cher frère - était le seul survivant.

J'entendis la porte d'entrée se refermer.

Il se tenait sur le seuil de la cuisine, un sac d'épicerie dans les bras. Il portait une chemise de flanelle verte et un pantalon à carreaux. Il avait la respiration sifflante et le visage trempé de sueur. Son regard était fixé sur la longueur de papier peint qui gisait par terre en tire-bouchon. Puis il leva les yeux vers le haut du mur. Enfin son regard s'arrêta sur moi.

- Je peux savoir pourquoi vous avez fait ça?

- L'heure est venue de régler une vieille affaire, mon vieux.

Il alla poser le sac d'épicerie sur la table de la cuisine et commença à le déballer - du papier toilette, une douzaine d'œufs, une livre de beurre, une miche de pain. Il essayait visiblement de gagner du temps pour décider de l'attitude et du ton à adopter. Il avait dû répéter cette scène dans sa tête pendant des années, probablement persuadé d'être prêt, le jour venu, à mener la conversation avec un air de parfaite innocence. Le problème, c'est qu'il avait oublié à quoi ressemblait - ou était censée ressembler - l'innocence.

- Quelle vieille affaire?

- Tout ce sang sur le mur, pour commencer.

Il marqua une pause. Trop longue.

- Quel sang? C'est du vernis à bois. J'ai retapé quelques meubles et j'ai fait tomber la boîte de vernis. Ça a éclaboussé partout. Un vrai désastre.

- Le sang aussi fait ça.

Je marchai sur le papier peint en tire-bouchon pour aller me laver les mains à l'évier.

Il mit un litre de crème glacée dans le congélateur, prenant son temps pour déplacer quelques paquets de légumes surgelés. Il avait perdu le rythme. Un menteur accompli sait à quel point le minutage de chaque geste, de chaque attitude, de chaque regard est important. C'est

essentiel pour donner une véritable apparence de décontraction.

- Je suis allée voir la tombe d'Anne à Mount Calvary.

- Yenez-en au fait. J'ai du travail. Elle est enterrée là-bas avec le reste de la famille.

- Pas vraiment, dis-je. (Je m'appuyai contre le comptoir, le regardant sortir des boîtes de conserve.) Je suis allée au bureau du cimetière et j'ai demandé à voir le certificat d'inhumation. Vous lui avez bien acheté une pierre tombale, mais il n'y a personne dessous. Anne a quitté la ville avec Irene en janvier 1940.

Il essaya de prendre un air indigné, mais visiblement le cœur n'y était pas.

- J'ai payé pour rapatrier son corps de Tucson, dans l'Arizona. Si elle n'est pas dans le cercueil, ne venez pas m'embêter avec ça. Adressez-vous plutôt au type qui s'est occupé de ça là-bas et qui a dit qu'il l'avait mise dedans.

- Allons, allons, dis-je. \e me racontez pas d'histoires. Il n'y a jamais eu de mari en Arizona, ni d'enfants. N'avez-vous tout inventé. Vous avez tué Charlotte et Emily. Et Sheila aussi. Jusqu'à hier soir, Anne était encore vivante, et m'a presque tout dit. Elle m'a dit qu'Emily voulait vendre la maison et que vous avez refusé. Elle a dû insister, alors il vous a fallu l'éliminer, juste pour mettre fin à la discussion. Une fois Emily hors course, il ne restait plus qu'Anne pour vous empoisonner la vie. Alors vous l'avez déclarée morte pour pouvoir hériter de la propriété...

Il se mit à hocher la tête.

- Vous êtes complètement folle. Je n'ai rien à vous dire.

Je me dirigeai vers le téléphone mural près de la porte d'entrée.

- Comme vous voudrez. Moi, je m'en fous. Vous parlerez au lieutenant Dolan dès qu'il arrivera ici.

Du coup, il avait l'air d'avoir des choses à me dire. N'importe quoi pour gagner du temps.

- Je n'ai tué personne. Pourquoi l'aurais-je fait?

- Qui sait pourquoi? A mon avis, pour de l'argent. Je ne sais pas quelles ont été vos raisons. Je sais simplement que vous l'avez fait.

- Non, je ne l'ai pas fait!

- Bien sûr que si. Et personne ne sera dupe.

- Vous n'avez pas l'ombre d'une preuve. Vous ne pourrez rien prouver.

- Moi, non, mais d'autres le feront. Les flics sont des petits futés. Vraiment, Patrick, vous ne pouvez pas savoir à quel point ils peuvent se montrer obstinés dès qu'il s'agit d'un meurtre. Les technologies les plus pointues seront mises en œuvre. Examens en laboratoires, machines modernes, tests sophistiqués. Ils ont des experts de première force et vous, vous avez quoi? Rien. A part vos phrases creuses. Vous n'avez pas une chance. Il y a cinquante ans, vous auriez pu les berner, mais plus aujourd'hui. Vous êtes complètement foutu, mon vieux...

- Attendez une minute, ma petite dame. Je n'aime pas du tout qu'on use de ce genre de langage sous mon toit.

- Oh! Désolée. J'avais oublié. Vous avez des principes. Et vous ne tolérez pas qu'on vous parle grossièrement, c'est ça?

Je retournai vers le téléphone. Je venais de décrocher le combiné quand une vitre derrière moi vola en éclats. Les deux actions s'étaient produites à intervalles si rapprochés qu'on aurait dit un phénomène de cause à effet. Je décroche le téléphone et une vitre se brise. Terrifiée, je lâchai le téléphone. C'est alors que je vis une main passer à travers la vitre brisée et se tendre jusqu'à la poignée de la porte. Un coup de pied sauvage et la porte s'ouvrit brutalement, heurtant violemment le mur. J'avais saisi mon sac et m'apprêtais à sortir mon automatique quand Mark Messinger apparut, son propre revolver pointé vers moi. Avec le silencieux, on aurait dit que le canon faisait trente centimètres de long.

Cette fois il ne souriait pas, il ne m'enveloppait pas d'un regard chargé de sensualité. Ses cheveux blonds étaient plaqués sur son crâne par la sueur. Ses yeux bleus avaient l'éclat froid du métal. Patrick s'était retourné pour foncer vers la porte. Messinger tira sur lui avec autant de décontraction que s'il l'avait simplement désigné du doigt. Pffuitl Le bruit du 45 semi-automatique à silencieux était presque distingué, comparé à son effet. La force de la balle avait projeté Patrick contre le mur, où il rebondit avant de s'effondrer. Du sang et des chairs

déchirées jaillirent de sa poitrine comme un bouquet de chrysanthèmes. Je le regardais, complètement hypnotisée, quand Messinger m'attrapa par les cheveux, amenant mon visage à deux centimètres du sien. Il planta le canon de son arme sous mon menton, appuyant si fort que j'aurais voulu crier de douleur, mais je n'osais faire un geste.

- Ne tirez pas! suppliai-je.

- Où est Eric? demanda-t-il dans un souffle.

- Je ne sais pas.

- Alors tu vas m'aider à le retrouver.

La peur me transperçait comme un millier d'aiguilles. La brusque poussée d'adrénaline vers mon cerveau annihilait tout germe de raisonnement. L'espace d'un instant, je vis Dietz avec Rochelle Messinger. Ils avaient à l'évidence réussi à arracher l'enfant à son père. Je sentais l'odeur de chlore de la piscine, mêlée à l'haleine de Messinger. Il lui était évidemment impossible de prendre le revolver avec lui à la piscine sans attirer l'attention. Je l'imaginai dans l'eau, Eric sur le bord, prêt à sauter. Si sa mère était apparue juste à ce moment-là, il avait dû courir droit vers elle avec un cri de joie. A présent, ils fondaient sans doute à l'aéroport ; le décollage avait été prévu pour 21 heures.

Messinger me gifla avec une telle force que je vis trente-six mille chandelles. J'étais fichue. Aucune chance de me tirer vivante d'un coup pareil. Il me poussa jusqu'à la porte de derrière. J'entraperçus Ernie, le petit vieux, qui trottnait vers la cuisine. Il ouvrit de grands yeux ronds, surtout en voyant Patrick par terre, la poitrine dégoulinante de sang. Mark Messinger se retourna et braqua son arme sur le vieil homme.

- Oh! Non! Ne faites pas ça! balbutiai-je.

Ma voix était étrange, haut perchée et rauque à la fois. Je fermai les yeux et attendis 1 epffuit. Puis je les rouvris. Le petit vieux avait pivoté sur ses talons et se traînait vers la porte. Messinger le regarda s'éloigner, une lueur indécise dans les yeux. Puis il sembla s'en désintéresser complètement et se retourna vers moi.

- Les clés de la voiture.

Je vis mon sac à l'endroit où je l'avais laissé tomber, près du téléphone. Je le désignai du doigt, incapable de proférer un son. Si seulement je pouvais mettre la main sur mon revolver.

Il m'attrapa à nouveau par les cheveux et tira avec une telle violence que je laissai échapper un cri de douleur.

- La ferme! siffla-t-il entre ses dents. On prend ma voiture, et c'est toi qui conduis.

Il me traîna dans l'escalier de derrière. Je trébuchai, me rattrapai à la rampe. Mon talon glissa sur une marche et je faillis tomber. Je crus qu'il allait m'arracher les cheveux, me scalper d'un coup de son poing fermé qui me maintenait comme dans un étau. Je ne pouvais pas regarder par terre ni bouger ma tête d'un côté ou de l'autre. J'avancai en aveugle, mains tendues en avant. La voiture était garée sur le sentier près de la cabane. Je me demandai un instant si un voisin remarquerait le curieux couple que nous formions. Il faisait presque nuit. J'imaginai Rochelle, heureuse d'être bientôt dans l'avion, heureuse d'avoir enfin arraché son fils à ce dément. Qu'elle emmène Dietz quelque part, n'importe où, mais pour toujours. Je ne pourrais pas le sauver, je ne pourrais pas me sauver moi-même cette fois. Messinger ouvrit brutalement la portière et me jeta sur le siège. C'était une Rolls-Royce jaune, au tableau de bord en noyer et aux sièges en cuir.

- Démarre, dit-il.

Il s'installa à côté de moi, tout près, et appuya le canon de son arme contre ma tempe. Il respirait bruyamment, toute son attention concentrée sur son poing crispé sur le revolver. S'il tirait, je ne sentirais rien. Je serais morte avant que la douleur ne se transmette à mes terminaisons nerveuses et fasse parvenir le message à mon cerveau.

- Alors? Tu vas faire démarrer cette putain de bagnole?

Je tâtonnai à la recherche des clés de contact.

- Où ont-ils emmené mon fils?

- Ils ne me l'ont pas dit.

- Tu mens, sale garce! Mais moi je vais te le dire.

Toute colère avait disparu de sa voix. Il était à

nouveau calme, sûr de lui, et il y avait dans son petit rire de gorge quelque chose de triomphant.

- Rochelle a un frère jumeau qui est pilote, dit-il. Elle n'est pas idiote au point d'emmener Eric chez elle, parce que c'est là que j'aurais été voir en premier et que je l'aurais descendue avant même qu'elle ait fermé la porte. Elle va essayer de s'enfuir avec lui en avion et de le cacher quelque part jusqu'à ce que les choses se tassent. (Il écarta le revolver de ma tempe, gesticulant avec le canon.) Rejoins la rue et tourne à gauche. On file à l'aéroport. Et conduis prudemment, hein? Tu peux bien faire ça pour moi, non?

Je hochai la tête sans rien dire. Son brusque changement d'humeur me redonnait espoir. Jusque-là j'étais en vie, ni mutilée, ni estropiée. Il ne m'avait pas blessée et je n'en revenais pas de ne pas être morte. Alors je fis ce qu'on me disait. Je me sentais même bêtement heureuse qu'il soit devenu presque amical. Mon optimisme naturel reprenait le dessus. Peut-être réussirais-je à le tuer avant qu'il ne me tue. Mais je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer abattant Rochelle aussi froidement qu'il avait abattu Patrick, avec la même décontraction. Et Dietz mourrait aussi. Messinger commencerait par m'échanger contre Eric, puis nous tuerait tous. Rochelle, Dietz et moi, dans l'ordre qui lui plairait. Je me concentrais sur la route. Je tournai à droite pour prendre la 101 en direction du nord. Aucune voiture de police de la route en vue.

J'avais la bouche sèche. Je m'éclaircis la gorge.

- Comment saviez-vous où j'étais?

- J'ai posé un micro dans la Porsche le premier soir, quand elle était garée devant chez toi. Je vous ai suivis partout tous les deux, dans différentes voitures de location. Tu vois ça? C'est mon récepteur.

- Pourquoi avez-vous tué Patrick?

- Pourquoi pas? Ce connard...

Je louchai vers lui avec curiosité.

- Mais vous avez épargné Emie. Pourquoi?

- Ce vieux schnoque? Qui sait? Je vais peut-être retourner là-bas lui régler son compte, maintenant que tu m'y fais penser. (Le ton était badin, presque guilleret, et le revolver reposait à présent sur ses genoux.) Où t'as déniché ce garde du corps? C'est un emmerdeur de première. Sans lui, j'aurais pu t'avoir deux fois facile.

Je gardai les yeux fixés sur la route.

- Il lait bien son boulot.

Il se pencha vers moi.

- Tu couches avec lui?

- Ça ne vous regarde pas.

- Allez...

- Je ne le connais que depuis quatre jours, répondis-je, ce qui était vrai.

- Et alors?

- Alors, je ne vais pas au lit avec un type aussi vite.

- Tant pis pour toi. Tu aurais dû en profiter tant que tu en avais encore la possibilité. Maintenant c'est un homme mort. Je te propose un marché. Lui ou toi. Mieux encore, Rochelle ou lui. Tu choisis. Et si tu ne choisis pas, je vous descends tous les trois.

- On ne vous paie que pour me tuer, moi.

- Exact. Mais tu sais, c'est pas l'argent qui m'intéresse le plus. Quand on fait ce qu'on aime, on le fait pour rien, pas vrai? (Il se pencha vers la radio de bord.) Tu veux un peu de musique? J'ai du jazz, du classique, de la country. Pas de hard rock ni de reggae. Je déteste cette merde. Tu veux Sinatra?

- Non, merci.

Je vis la bretelle de sortie pour l'université et l'aérodrome et tournai à droite. Plus que deux minutes avant d'arriver et qu'est-ce que je pouvais faire? L'horloge à affichage digital du tableau de bord

indiquait 20 h 02. Un kilomètre plus loin, sur la droite, la rampe d'accès vers Rockpit Road. Je pris le virage. Déjà les hangars et divers bâtiments de la Neptune Air se profilaient sur la gauche. Je ralentis. Messenger se redressa sur son siège pour mieux voir à travers le pare-brise éclaboussé d'un fin brouillard.

Quatre véhicules étaient garés sur le parking, mais nulle trace de la voiture de location de Rochelle. Messenger m'ordonna de ranger la Rolls sous l'auvent d'un des hangars. L'endroit avait l'air désert.

Nous descendîmes de voiture. Il faisait froid et le vent sifflait sur l'aire d'envol, envoyant mes cheveux dans toutes les directions. En traversant le parking, Messenger me prit par le coude et ce geste me rappela tellement Dietz que ma gorge se serra à me faire mal.

Les bureaux de la Neptune Air étaient fermés, l'intérieur plongé dans l'obscurité. Seule une lumière diffuse brillait à travers la baie vitrée. Nous fîmes le tour du bâtiment. A l'arrière, une table de camping et des bancs avaient été disposés pour les passagers en attente de leur charter. Messenger me fit signe de m'asseoir à la table et s'installa en face de moi.

- Il fait salement froid, dit-il.

J'entendis des voix derrière moi. Je me retournai et vis deux ouvriers, probablement des pompistes. Ils verrouillèrent la porte du hangar et se dirigèrent vers le parking. Messenger se leva et les suivit des yeux. Il pointa le canon du 45 dans leur direction en faisant des petits bruits avec sa bouche... pouët, pouët. Puis il sourit.

- Ces gars-là ne savent pas la chance qu'ils ont, hein?

- Un peu, oui, dis-je.

Ses cheveux avaient séché et formaient des bouclettes que le vent faisait danser gaïement. Il me dévisageait avec intérêt.

- Ton papa ne t'a jamais emmenée ici regarder les avions?

- Il est mort quand j'avais 5 ans.

- Le mien ne m'a pas emmené non plus. Le fumier. Pas étonnant que j'aie mal tourné.

- Il ne venait même pas vous regarder jouer au foot à l'école?

- Il n'avait jamais le temps pour grand-chose, sauf pour se soûler la gueule, forniquer et tuer des gens. C'est de lui que je tiens mon talent.

Ma peur avait cédé du terrain pour faire place à une sourde colère. C'était une chose que de mourir, mais c'en était une autre que de devoir poireauter dans un vent frisquet à papoter avec un connard doublé d'un psychopathe. Je pensais qu'il valait mieux me montrer conciliante, mais maintenant je me demandais bien pourquoi. En attendant, il me regardait droit dans les yeux, et j'en fis autant, juste pour voir l'effet que ça ferait.

- Ton œil au beurre noir va mieux, remarqua-t-il.

Je me passai un doigt autour de l'orbite. La dernière fois que je m'étais regardée dans une glace, j'avais encore constaté un changement de couleur. Vert pomme souligné de prune.

- Vous avez bien failli m'avoir, ce coup-là.

Il balaya le compliment d'un geste de la main.

- C'était juste une petite mise en train. Rien de sérieux.

- Qu'en pense Eric?

- Ça ne le gêne pas. Il regarde les dessins animés à la télé. Les gosses voient de la violence partout. Ça compte pour du beurre. Les gens ne meurent pas vraiment. Tout ça, ce sont des effets spéciaux.

- Ça m'étonnerait qu'il ressente la même chose si vous tirez sur Rochelle.

- Pas si je tire sur elle - quand...

Je vis son regard changer de direction.

Un petit avion venait d'atterrir sur la piste, avec un bruit de Volkswagen qui aurait eu besoin d'une nouvelle courroie de ventilateur. Messenger bondit sur ses pieds.

- Je parie que c'est lui. Allez, viens. Et ferme-la, sinon je t'en colle une. L'avion décrivit un demi-tour pour se retrouver le nez face à la piste. Le pilote coupa le moteur et éteignit ses feux. Messenger m'avait attrapée par la peau du cou pour me traîner vers l'avion, au pas de

charge. J'imaginai le pilote retirant son casque, consignait des notes sur son livre de bord, détachant sa ceinture. S'il s'agissait bien du frère de Rochelle, il reconnaîtrait Messinger dès qu'il le verrait.

La panique me monta le long de l'épine dorsale comme une colonne de fumée. J'essayais de résister mais les doigts de Messinger s'enfonçaient dans ma nuque comme des griffes. Il accéléra encore le pas. Nous avançons presque côte à côte. A hauteur de la queue de l'avion, il s'arrêta. Juste devant nous, la porte du cockpit s'ouvrit et le pilote descendit. Nous n'étions qu'à deux mètres.

- Hé! Roy! cria Messinger.

Je hurlai un avertissement.

Le pilote se retourna, l'air surpris.

Pffuit.

Roy tomba à genoux. Il bascula en avant, face contre terre. Il avait eu le nez fracassé par la balle, qui arracha un morceau de son crâne en ressortant. Je hurlai d'horreur. Les larmes me brouillaient la vue. Je posai une main sur l'avion pour m'empêcher de tomber. Messinger avait déjà soulevé le corps de Roy en l'attrapant par les bras et le traînait sur le macadam vers les ombres obliques du hangar.

Je m'écartai de l'avion et pris mes jambes à mon cou. Je fonçais vers le parking dans l'espoir de pouvoir gagner la route.

J'entendais Messinger derrière moi. Ses pas qui se rapprochaient. Je n'osais pas me retourner. Il courait plus vite que moi. Je sentis le coup qui m'envoya culbuter en avant, sur les mains. J'essayai de rouler sur moi-même mais je ne fus pas assez rapide pour lui échapper. Déjà il était sur moi, la bave aux lèvres. Il me renversa sur le dos. Je gardai les bras en l'air pour me protéger des coups qui se mirent à pleuvoir.

Soudain, quelque chose attira son attention et son visage changea d'expression. Une voiture approchait. Il me tira par le bras pour me remettre debout et m'entraîna vers l'auvent du bâtiment en me soulevant à moitié. Il se plaqua contre le mur, mon corps écrasé contre le sien. Il mit une main sur ma bouche et pointa à nouveau le canon sur ma tempe. J'étais au bord de la suffocation, et lui respirait fort.

La voiture s'arrêta sur le parking. J'entendis deux portières claquer

presque simultanément, puis un murmure de voix. Je vis Rochelle d'abord, ses talons martelant le macadam, je vis ses joues pâles, ses cheveux blonds au-dessus du col relevé de son trench-coat. Eric marchait à ses côtés, le visage levé vers elle, sa main dans la sienne. Dietz lui emboîtait le pas, son regard fouillant l'obscurité. Quand il vit l'avion, il hésita. Je crus presque le voir plisser les yeux de perplexité. Il tendit un bras pour empêcher Rochelle d'avancer et Eric s'arrêta lui aussi.

Messinger s'écarta du mur, en me gardant toujours collé à lui.

- Hé! mec! Par ici. Regarde ce que j'ai.

L'espace d'un instant, nous avons dû former tous

les cinq un tableau vivant. Comme au théâtre. Personne ne bougea. Messinger avait retiré sa main de ma bouche mais personne ne dit un mot.

Ce fut Eric qui brisa le silence.

- Papa?

- Salut, mon gars. Comment ça va? Je suis venu te chercher.

Rochelle intervint.

- Mark, laisse-moi le reprendre. Je t'en prie. Tu l'as eu pendant huit mois. Laisse-le-moi. Je t'en prie.

Malgré la distance qui nous séparait, les voix portaient bien.

- Pas question, trésor. C'est mon petit. Mais je vais te dire quoi. On va faire un marché. Je prends Eric et tu peux la prendre, elle. Équitable, non?

Dietz regarda Rochelle.

- Il ne fera aucun mal à Eric...

Rochelle foudroya Dietz du regard.

- Bouclez-la. C'est entre lui et moi.

- Il va la tuer, dit Dietz.

- Je m'en fous! lança-t-elle.

Messinger s'interposa.

- Excusez-moi, Dietz. Je déteste interrompre une conversation mais vous n'aurez jamais le dernier mot avec elle. La garce est têtue comme une mule. Croyez-moi, je suis bien placé pour le savoir.

Dietz le regarda en silence. Rochelle avait passé deux bras possessifs autour d'Eric, le pressant contre elle, à peu près comme Messinger le faisait avec moi.

Messinger concentra un moment son attention sur Dietz.

- J'aimerais bien que vous sortiez votre feu, mec. Pouvez faire ça pour moi? Je ne veux pas avoir à faire sauter la cervelle de cette dame tout de suite. Vous aurez sûrement envie de vous dire au revoir avant.

- Quand vous avez parlé de marché, vous étiez sérieux? demanda Dietz.

- Le revolver d'abord, O.K.? On négociera ensuite. Autant vous dire tout de suite que je suis plutôt nerveux. Le cran de sûreté de mon 45 est levé, et il a la détente drôlement facile. Alors, pas de geste brusque.

Dietz retira très lentement le revolver du holster qu'il portait sous son veston. Tenant le canon en l'air, il sortit le chargeur et le jeta sur le macadam. Il balança le revolver par-dessus son épaule dans l'obscurité. Puis il leva les mains, paumes en avant.

Dietz et moi échangeâmes un regard. Je sentais le corps tendu de Messinger contre mon dos. J'avais moins froid plaquée ainsi contre lui et, si je ne bougeais pas la tête, je ne sentais même pas la pression du canon. A cause du silencieux, il était trop long pour que Messinger puisse le pointer contre ma tempe. Il était forcé de le tenir de biais. Je me demandais si le simple poids de l'arme ne risquait pas de provoquer le pire.

Messinger observait apparemment Dietz avec une grande attention.

- Très bien. Et maintenant, si vous persuadiez Rochelle de coopérer?

Parce que, sinon, je crois que je vais encaisser les 15 000 dollars qui sont le tarif pour ce travail.

Rochelle intervint.

- Pourquoi ne demandes-tu pas à Eric ce qu'il veut faire?

Le ton de Messinger se fit condescendant.

- Parce qu'il est trop jeune pour décider lui-même à qui il doit être confié. S'il restait avec toi, il deviendrait vite une mauviette. Mais assez perdu de temps comme ça. Venons-en à notre petit marché. Tu m'envoies Eric, et on verra ce qu'on peut faire.

Dietz regarda Rochelle.

- Faites ce qu'il dit.

Elle ne répondit pas. Elle regarda Messinger. Puis moi.

- Je ne te crois pas. Tu la tueras de toute façon.

- Mais non! s'indigna-t-il, comme accusé à tort. C'est pour ça que je l'ai amenée ici. Pour négocier. Je ne bousillerais jamais un marché dont mon fils est l'enjeu. Tu es folle, ou quoi?

Dietz se tourna vers elle.

- L'occasion de reprendre Eric se représentera bientôt. Je vous le promets. Nous vous aiderons. Mais pour l'instant, faites ce qu'il dit.

Même à cette distance je voyais son visage se décomposer. Elle poussa doucement Eric.

- Va...

Et elle se mit à pleurer, les mains enfoncées dans ses poches. Eric hésita, son regard allant du visage de sa mère à celui de son père.

- Tout va bien, mon chéri, dit-elle.

Il s'avança vers nous d'un pas rapide, la tête penchée, le visage caché.

La poigne de Messinger se resserra sur moi et je sentais l'odeur de sa

sueur. Le temps sembla s'écouler avec une lenteur infinie tandis que l'enfant venait vers nous. Seul le bruit du vent balayant la piste brisait le silence de la nuit.

Eric arriva près de nous. Je ne l'avais jamais vu de près. Il avait un visage d'ange, des joues toutes roses, des yeux bleus, de longs cils. Et un air terriblement vulnérable.

- Ne lui fais pas de mal, papa.

- Bien sûr que non, dit Messinger. La voiture est garée tout au bout du hangar. Attends-moi là-bas. Voilà les clés.

- Mark?

La voix de Rochelle était presque couverte par le bruit d'un avion qui approchait. Des larmes roulaient sur ses joues.

- Je peux t'embrasser pour lui dire au revoir?

Je l'entendis marmonner : « Bon sang ! » Puis il

éleva la voix.

- Viens là, alors. Mais fais vite. (Il se tourna vers Eric.) Tu attends ta maman ici, puis tu retournes à la voiture comme je t'ai dit. Tu as dîné?

- On s'est arrêté au *McDonalds* et on a mangé un Big Mac.

- Incroyable. Tu as déjà oublié ce que je t'ai dit à propos de toutes ces cochonneries?

Eric hocha la tête, les yeux pleins de larmes. Difficile pour lui de savoir lequel de ses deux parents il était censé écouter.

En attendant, Rochelle marchait vers nous, en posant bien les pieds l'un devant l'autre, comme à l'école de mannequins. Par-dessus son épaule, le regard de Dietz croisa le mien. Je crus voir un sourire d'encouragement sur ses lèvres. Je ne voulais pas voir Dietz mourir, je ne le supporterais sûrement pas. Et si cela devait arriver, je ne voulais plus vivre non plus.

Je regardai Rochelle. Elle s'était arrêtée à quelques pas. Eric courut et

enfouit son visage contre elle. Elle se pencha en avant et appuya sa joue contre le sommet de sa tête. Elle pleurait à grosses larmes.

- Je t'aime, chuchota-t-elle. Tu seras bien gentil, n'est-ce pas?

Il acquiesça en silence puis s'écarta d'elle et courut vers la Rolls sans se retourner. Son père le rappela.

- Hé! Eric? Il y a des cassettes dans la boîte à gants. Mets ce que tu voudras.

Rochelle regardait Mark. Elle sortit le Derringer de sa poche, le pointa droit sur sa tête et appuya sur la détente. Pour une arme si ridiculement petite, elle faisait un bruit d'enfer. J'entendis Messinger hurler. Il lâcha le 45 et crispa ses deux mains sur son œil droit, trébucha sur le macadam avant de s'effondrer, en se tordant de douleur. Rochelle, avec une efficacité qu'elle avait dû apprendre à son contact, s'approcha tout près de lui et fit feu une seconde fois.

- Espèce de salaud. Tu n'as jamais respecté un seul contrat de toute ta vie.

Messinger ne bougeait plus.

Dietz s'avança vers moi. Je sortis de l'ombre pour aller à sa rencontre.

EPILOGUE

Quand les flics ont finalement démantelé la cabane de Bronfen et retourné la terre autour, quatre cadavres sont apparus. Celui dont j'avais découvert un morceau en creusant le mur n'avait en fait rien à voir avec la famille Bronfen. Il s'agissait d'un ancien locataire de la pension de famille, dont Bronfen avait empoché les chèques pendant cinq mois encore au moins. Les médecins légistes n'ont pas encore identifié le dernier des corps, mais il est à peu près certain qu'il s'agit de celui de Sheila, la femme de Bronfen. Maintenant qu'elle connaît la vérité, Irene va mieux. Elle a entrepris une thérapie qui l'aide à y voir plus clair. Peut-être cela lui prendra-t-il des années, mais elle est sur la bonne voie.

Un troisième (et dernier) tueur à gages a été arrêté à Carson City peu après que Messinger a été abattu. Hier, j'ai eu Lee Galishoff au téléphone ; il m'a appris que Tyrone Patty était mort d'un coup de couteau, à la suite d'une bagarre avec un codétenu deux fois plus petit que lui.

Quant à Dietz, il est resté avec moi jusqu'au 29 août. Puis il a finalement obtenu le job qu'il avait en vue. Aujourd'hui il est en Allemagne, où il filme des stimulations d'infiltrations dans des bases militaires. Il m'a juré qu'il reviendrait. J'aimerais le croire, mais je ne suis pas sûre d'oser. En attendant, j'ai du travail qui m'attend et une vie qui est devenue plus riche depuis qu'il en a fait partie.

Bien à vous,

Kinsey Millhone.